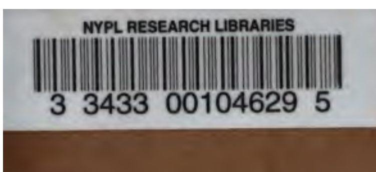
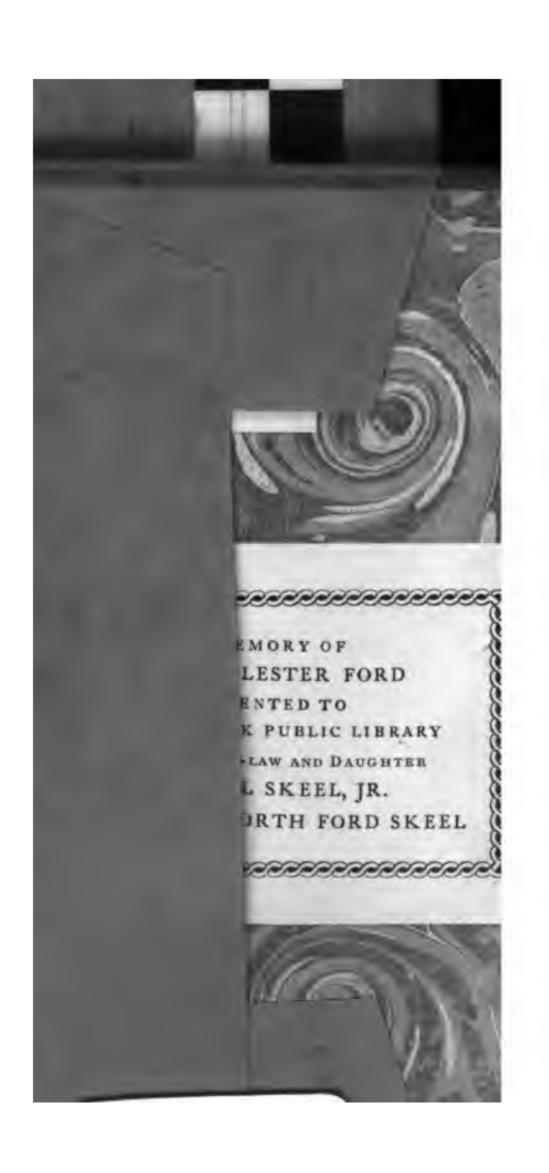




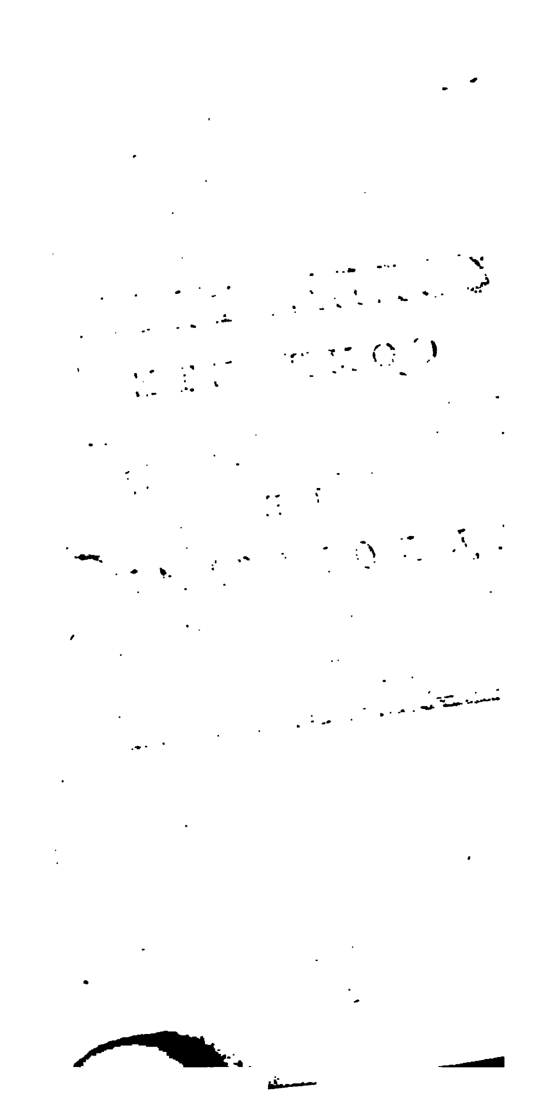
EMORY OF
LESTER FORD
ENTED TO
K PUBLIC LIBRARY
-LAW AND DAUGHTER
L SKEEL, JR.
ORTH FORD SKEEL





COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,

TOME VINGT-UNIEME.



COLLECTION
COMPLETE
DES ŒUVRES
DE
J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Geneve.

TOME VINGT-UNIEME.

Contenant les II derniers Livres des *Confessions* de J. J. Rousseau. Les *Rêveries* du Promeneur Solitaire.



A GENEVE.

M. DCC. LXXXII.

M. L.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.



LIVRE CINQUIEME.

CE fut, ce me femble, en 1732 que j'arrivai à Chambery comme je viens de le dire, & que je commençai d'être employé au Cadaftre pour le fervice du Roi. J'avois vingt ans paffés, près de vingt-un. J'étois affez formé pour mon âge du côté de l'efprit; mais le jugement ne l'étoit gueres, & j'avois grand befoin des mains dans lefquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Car quelques années d'expérience n'avoient pu me guérir encore radicalement de mes vifions romanefques, & malgré tous les maux que

j'avois soufferts, je connoissois auss
peu le monde & les hommes que si je
n'avois pas acheté ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire chez
Maman; mais je ne retrouvai pas ma
chambre d'Annecy. Plus de jardin
plus de ruisseau, plus de paysage. La
maison qu'elle occupoit étoit sombre
& triste, & ma chambre étoit la plus
sombre & la plus triste de la maison
Un mur pour vue, un cul-de-sac pou
rue, peu d'air, peu de jour, peu
d'espace, des grillons, des rats, de
planches pourries; tout cela ne fai
soit pas une plaisante habitation. Mai
j'étois chez elle, auprès d'elle, san
cesse à mon bureau ou dans sa cham
bre, je m'appercevois peu de la lai
deur de la mienne, je n'avois pas l
tems d'y rêver. Il paroîtra bizarr
qu'elle se fût fixée à Chambery tou
exprès pour habiter cette vilaine mai
son: cela même fut un trait d'habilet
de sa part que je ne dois pas taire. Ell
alloit à Turin avec répugnance, sen
tant bien qu'après des révolutions tou
tes récentes & dans l'agitation où l'o
étoit encore à la Cour, ce n'étoit pa
le moment de s'y présenter. Cependan
ses affaires demandoient qu'elle s'

montrât ; elle craignoit d'être oubliée ou desservie. Elle savoit sur-tout que le Comte de * * *. Intendant-Général des Finances, ne la favorisoit pas. Il avoit à Chambery une maison vieille, mal bâtie, & dans une si vilaine position qu'elle restoit toujours vide ; elle la loua & s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage ; sa pension ne fut point supprimée, & depuis lors le Comte de * * *. fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à-peu-près monté comme auparavant, & le fidelle Claude *Anct* toujours avec elle. C'étoit comme je crois l'avoir dit, un paysan de Moutru qui dans son enfance herborisoit dans le Jura pour faire du thé de Suisse, & qu'elle avoit pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, & elle favorisa si bien son goût qu'il devint un vrai botaniste, & que s'il ne fût mort jeune il se seroit fait un nom dans cette science, comme il en méritoit un parmi les honnêtes gens. Comme il étoit sérieux, même grave, & que j'étois plus jeune que lui, il

devint pour moi une efpece de gouverneur qui me fauva beaucoup de folies ; car il m'en impofoit, & je n'ofois m'oublier devant lui. Il en impofoit même à fa maîtreffe qui connoiffoit fon grand fens, fa droiture, fon inviolable attachement pour elle, & qui le lui rendoit bien. Claude *Anet* étoit fans contredit un homme rare, & le feul même de fon efpece que j'aye jamais vu. Lent, pofé, réfléchi, circonfpect dans fa conduite, froid dans fes manieres, laconique & fentencieux dans fes propos, il étoit dans fes paffions d'une impétuofité qu'il ne laiffoit jamais paroître, mais qui le dévoroit en-dedans, & qui ne lui a fait faire en fa vie qu'une fottife, mais terrible ; c'eft de s'être empoifonné. Cette fcene tragique fe paffa peu après mon arrivée, & il la falloit pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec fa maîtreffe ; car fi elle ne me l'eût dit elle-même, jamais je ne m'en ferois douté. Affurément fi l'attachement, le zele & la fidélité peuvent mériter une pareille récompenfe, elle lui étoit bien due, & ce qui prouve qu'il en étoit digne, il n'en abufa jamais. Ils avoient rarement des querelles, & elles finiffoient

toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal : sa maîtresse lui dit dans la colere un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son désespoir, & trouvant sous sa main une phiole de laudanum, il l'avala, puis fut se coucher tranquillement, comptant ne se réveiller jamais. Heureusement Madame de *Warens* inquiete, agitée elle-même, errant dans sa maison, trouva la phiole vide & devina le reste. En volant à son secours elle poussa des cris qui m'attirérent ; elle m'avoua tout, implora mon assistance, & parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette scene j'admirai ma bêtise de n'avoir jamais eu le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenoit. Mais Claude *Anet* étoit si discret que de plus clairvoyans auroient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut tel que j'en fus vivement touché moi même, & depuis ce tems, ajoutant pour lui le respect à l'estime, je devins en quelque façon son éleve, & ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas sans peine, que quelqu'un pouvoit vivre avec elle dans une plus grande intimité que

moi. Je n'avois pas songé même à desirer pour moi cette place; mais il m'étoit dur de la voir remplir par un autre; cela étoit fort naturel. Cependant au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avoit soufflée, je sentis réellement s'étendre à lui l'attachement que j'avois pour elle. Je desirois sur toute chose qu'elle fût heureuse, & puisqu'elle avoit besoin de lui pour l'être, j'étois content qu'il fût heureux aussi. De son côté il entroit parfaitement dans les vues de sa maîtresse, & prit en sincere amitié l'ami qu'elle s'étoit choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste le mettoit en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnoit sur le mien. Je n'osois rien faire qu'il parût désaprouver, & il ne désaprouvoit que ce qui étoit mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendoit tous heureux, & que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractere de cette aimable femme, est que tous ceux qui l'aimoient s'aimoient entr'eux. La jalousie, la rivalité même cédoit au sentiment dominant qu'elle inspiroit, & je n'ai vu jamais aucun de ceux qui

l'entouroient se vouloir du mal l'une l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet éloge, & s'ils trouvent en y pensant quelqu'autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle pour le repos de leur vie.

Ici commence depuis mon arrivée à Chambery jusqu'à mon départ pour Paris en 1741 un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce, & cette uniformité étoit précisément ce dont j'avois le plus grand besoin pour achéver de former mon caractere, que des troubles continuels empêchoient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle que mon éducation mêlée & sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendoient. Ce progrès fut insensible & lent, chargé de peu d'événemens mémorables; mais il mérite cependant d'être suivi & développé.

Au commencement je n'étois gueres occupé que de mon travail; la gêne du bureau ne me laissoit pas songer à autre chose. Le peu de tems que

mo ſe paſſoit auprès de la
, & n'ayant pas même
la fantaiſie ne m'en pre-
ſ quand ma beſogne, de-
ſpece de routine, occupa
eſprit, il reprit ſes inquié-
tudes, lecture me redevint néceſſaire, & comme ſi ce goût ſe fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer, il ſeroit redevenu paſſion comme chez mon maître, ſi d'autres goûts venus à la traverſe n'euſſent fait diverſion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien tranſcendante, il en falloit aſſez pour m'embarraſſer quelquefois. Pour vaincre cette difficulté j'achetai des livres d'arithmétique & je l'appris bien; car je l'appris ſeul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne penſe, quand on y veut mettre l'exacte préciſion. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu deſquelles j'ai vu quelquefois de bons géometres s'égarer. La réflexion jointe à l'uſage donne des idées nettes, & alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la juſteſſe ſatisfait l'eſprit, & qui ſont

faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât, & maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute avec un plaisir incroyable une opération des plus composées. Il me sembloit en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres m'avoit aussi rendu le goût du dessein. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des paysages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art ; l'inclination y étoit toute entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois passé des mois entiers sans sortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de

vois de libre se passoit auprès de la
onne Maman, & n'ayant pas même
elui de lire, la fantaisie ne m'en pre-
oit pas. Mais quand ma besogne, de-
venue une espece de routine, occupa
moins mon esprit, il reprit les inquié-
tudes, la lecture me redevint nécessaire,
& comme si ce goût se fût
toujours irrité par la difficulté de m'y
livrer, il seroit redevenu passion comme
chez mon maitre, si d'autres goûts
venus à la traverse n'eussent fait di-
version à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opéra-
tions une arithmétique bien transcen-
dante, il en falloit assez pour m'em-
barrasser quelquefois. Pour vaincre
cette difficulté j'achetai des livres d'a-
rithmétique & je l'appris bien; car
je l'appris seul. L'arithmétique prati-
que s'étend plus loin qu'on ne pense,
quand on y veut mettre l'exacte pré
cision. Il y a des opérations d'une lon
gueur extrême, au milieu desquelle
j'ai vu quelquefois de bons géometr
s'égarer. La réflexion jointe à l'usa
donne des idées nettes, & alors
trouve des méthodes abrégées de
l'invention flatte l'amour-propre, d
la justesse satisfait l'esprit, & qui f

faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien qu'il n'y avoit point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât, & maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en partie, au bout de trente ans d'interruption. Il y a quelques jours que dans un voyage que j'ai fait à Davenport chez mon hôte, assistant à la leçon d'arithmétique de ses enfans, j'ai fait sans faute avec un plaisir incroyable une opération des plus composées. Il me sembloit en posant mes chiffres, que j'étois encore à Chambery dans mes heureux jours. C'étoit revenir de loin sur mes pas.

Le lavis des mappes de nos géometres m'avoit aussi rendu le goût du dessein. J'achetai des couleurs & je me mis à faire des fleurs & des paysages. C'est dommage que je me sois trouvé peu de talent pour cet art; l'inclination y étoit toute entiere. Au milieu de mes crayons & de mes pinceaux j'aurois passé des mois entiers sans sortir. Cette occupation devenant pour moi trop attachante, on étoit obligé de m'en arracher. Il en est ainsi de

tous les goûts auxquels je commence à me livrer, ils augmentent, deviennent passion, & bientôt je ne vois plus rien au monde que l'amusement dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué même, & maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engoué d'une autre étude inutile où je n'entends rien, & que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'étoit alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion étoit belle, & j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyois dans les yeux d'*Anet* revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Je suis presque assuré que si j'y avois été une seule fois cela m'auroit gagné, & je serois peut-être aujourd'hui un grand botaniste: car je ne connois point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes; & la vie que je mene depuis dix ans à la campagne n'est gueres qu'une herborisation continuelle, à la vérité sans objet &

ſans progrès; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avois priſe en une ſorte de mépris & même de dégoût; je ne la regardois que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimoit, n'en faiſoit pas elle-même un autre uſage; elle ne recherchoit que les plantes uſuelles pour les appliquer à ſes drogues. Ainſi la botanique, la chymie & l'anatomie, confondues dans mon eſprit ſous le nom de médecine, ne ſervoient qu'à me fournir des ſarcaſmes plaiſans toute la journée, & à m'attirer des ſoufflets de tems en tems. D'ailleurs un goût différent & trop contraire à celui-là croiſſoit par degrés, & bientôt abſorba tous les autres. Je parle de la muſique. Il faut aſſurément que je ſois né pour cet art, puiſque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance, & qu'il eſt le ſeul que j'aye aimé conſtamment dans tous les tems. Ce qu'il y a d'étonnant, eſt qu'un art pour lequel j'étois né, m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre, & avec des ſuccès ſi lents, qu'après une pratique de toute ma vie, jamais je n'ai pu parvenir à chanter ſurement tout à livre ouvert. Ce qui me rendoit ſur-

rée, & de gens qui me convenoient si peu, que le dépit & l'ennui me chassoient dans mon asyle, où je l'avois comme je la voulois, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir & l'instruction, je vivois dans le plus doux repos, l'Europe n'étoit pas si tranquille que moi. La France & l'Empereur venoient de s'entre-déclarer la guerre: le Roi de Sardaigne étoit entré dans la querelle, & l'armée Françoise filoit en Piémont pour entrer dans le Milanois. Il en passa une colonne par Chambery, & entr'autres le régiment de Champagne dont étoit Colonel M. le Duc de la *Trimouille*, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, & qui surement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin étoit précisément au haut du fauxbourg par lequel entroient les troupes, de sorte que je me rassasiois du plaisir d'aller les voir passer, & je me passionnois pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusques-là je ne m'étois pas encore avisé de songer aux affaires publiques, & je me mis à lire les gazettes pour la première fois, mais avec une telle partialité pour

la France que le cœur me battoit de joie à ses moindres avantages, & que ses revers m'affligeoient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagere, je ne daignerois pas en parler; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison, que lorsque j'ai fait dans la suite à Paris l'anti-despote & le fier républicain, je sentois en dépit de moi-même une prédilection secrete pour cette même nation que je trouvois servile, & pour ce gouvernement que j'affectois de fronder. Ce qu'il y avoit de plaisant étoit qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes, je n'osois l'avouer à personne, & je raillois les François de leurs défaites, tandis que le cœur m'en saignoit plus qu'à eux. Je suis surement le seul qui vivant chez une nation qui le traitoit bien & qu'il adoroit, se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part, si fort, si constant, si invincible, que même depuis ma sortie du royaume, depuis que le Gouvernement, les Magistrats, les Auteurs, s'y sont à l'envi déchaînés contre moi, depuis qu'il est devenu du bon air de

m'accabler d'injuftices & d'outrages
je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-tems la caufe de cette partialité, & je n'ai pu la trouver que dans l'occafion qui la vit naître. Un goût croiffant pour la littérature, m'attachoit aux livres François, aux Auteurs de ces livres, & au pays de ces Auteurs. Au moment même que defiloit fous mes yeux l'armée Françoife, je lifois les grands Capitaines de Brantôme. J'avois la tête pleine des *Cliffon*, des *Bayard*, des *Lautrec*, des *Coligny*, des *Montmorency*, des la *Trimouille*, & je m'affectionnois à leurs defcendans comme aux héritiers de leur mérite & de leur courage. A chaque régiment qui paffoit je croyois revoir ces fameufes bandes noires qui jadis avoient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquois à ce que je voyois les idées que je puifois dans les livres; mes lectures continuées & toujours tirées de la même nation nourriffoient mon affection pour elle, & m'en firent enfin une paffion aveugle que rien n'a pu furmonter. J'ai eu dans la fuite occafion de remarquer dans mes voyages

que cette impression ne m'étoit pas particuliere, & qu'agissant plus ou moins dans tous les pays sur la partie de la nation qui aimoit la lecture & qui cultivoit les lettres, elle balançoit la haine générale qu'inspire l'air avantageux des François. Les romans plus que les hommes leur attachent les femmes de tous les pays, leurs chef-d'œuvres dramatiques affectionnent la jeunesse à leurs théâtres. La célébrité de celui de Paris y attire des foules d'étrangers qui en reviennent enthousiastes. Enfin l'excellent goût de leur littérature leur soumet tous les esprits qui en ont, & dans la guerre si malheureuse dont ils sortent, j'ai vu leurs Auteurs & leurs Philosophes soutenir la gloire du nom François ternie par leurs Guerriers.

J'étois donc François ardent, & cela me rendit nouvelliste. J'allois avec la foule des gobes-mouches attendre sur la place l'arrivée des courriers, & plus bête que l'âne de la fable, je m'inquiétois beaucoup pour savoir de quel maître j'aurois l'honneur de porter le bât: car on prétendoit alors que nous appartiendrions à la France, & l'on faisoit de la Savoye un échange pour le Milanois. Il faut pourtant convenir que

j'avois quelques sujets de cr
si cette guerre eût mal tour
Alliés, la pension de Maman
grand risque. Mais j'étois pl
fiance dans mes bons amis
coup, malgré la surprise de
glie, cette confiance ne fut
pée, graces au roi de Sardai
n'avois pas pensé.

Tandis qu'on se battoit en
chantoit en France. Les Op
meau commençoient à faire
releverent ses ouvrages thé
leur obscurité laissoit à la po
de gens. Par hasard, j'ent
de son traité de l'harmonie,
point de repos que je n'euss
livre. Par un autre hasard
malade. La maladie étoit
toire; elle fut vive & court
convalescence fut longue,
d'un mois en état de sortir.
tems j'ébauchai, je dévorai
de l'harmonie; mais il étoit
diffus, si mal arrangé, q
qu'il me falloit un tems c
pour l'étudier & le débroui
pendois mon application &
mes yeux avec de la musiqu
tates de *Bernier* sur lesquell

çois ne me ſortoient pas de l'eſprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entr'autres celle des *amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce tems-là, & que je ſais encore preſque toute entiere, de même que *l'amour piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même tems.

Pour m'achever il arriva de la Valdoſte un jeune organiſte appellé l'abbé *Palais*, bon muſicien, bon homme, & qui accompagnoit très-bien du clavecin. Je fais connoiſſance avec lui; nous voilà inſéparables. Il étoit éleve d'un moine Italien, grand organiſte. Il me parloit de ſes principes; je les comparois avec ceux de mon *Rameau*, je rempliſſois ma tête d'accompagnement, d'accords, d'harmonie. Il falloit ſe former l'oreille à tout cela: je propoſai à Maman un petit concert tous les mois; elle y conſentit. Me voilà ſi plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupois d'autre choſe, & réellement cela m'occupoit, & beaucoup, pour raſſembler la muſique, les concertans, les inſtrumens, tirer les parties, &c. Maman chantoit, le Pere *Caton* dont j'ai déjà parlé & dont j'ai à parler encore

chantoit aussi ; un maître à danser appellé *Roche* & son fils jouoient du violon ; *Canavas* musicien Piémontois qui travailloit au Cadastre & qui depuis s'est marié à Paris, jouoit du violoncelle ; l'abbé *Palais* accompagnoit du clavecin ; j'avois l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela étoit beau ! Pas tout-à-fait comme chez M. de *Treytorens*, mais il ne s'en falloit gueres.

Le petit concert de Madame de *Warens* nouvelle convertie, & vivant, disoit-on, des charités du Roi, faisoit murmurer la sequelle dévote, mais c'étoit un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devineroit pas qui je mets à leur tête en cette occasion ? un moine; mais un moine homme de mérite, & même aimable, dont les infortunes m'ont dans la suite bien vivement affecté, & dont la mémoire, liée à celle de mes beaux jours, m'est encore chere. Il s'agit de P. *Caton* cordelier, qui conjointement avec le Comte d'*Ortan* avoit fait saisir à Lyon la musique du pauvre petit-Chat, ce qui n'est pas le plus beau trait de sa vie. Il étoit Bachelier de Sorbonne ; il avoit

vécu long-tems à Paris dans le plus grand monde & très-faufilé ſur-tout chez le Marquis d'*Antremont*, alors Ambaſſadeur de Sardaigne. C'étoit un grand homme bien fait, le viſage plein, les yeux à fleur de tête, des cheveux noirs qui faiſoient ſans affectation le crochet à côté du front, l'air à la fois noble, ouvert, modeſte, ſe préſentant ſimplement & bien; n'ayant ni le maintien caffard ou effronté des moines, ni l'abord cavalier d'un homme à la mode, quoiqu'il le fût, mais l'aſſurance d'un honnête homme qui ſans rougir de ſa robe s'honore lui-même & ſe ſent toujours à ſa place parmi les honnêtes gens. Quoique le P. *Caton* n'eût pas beaucoup d'étude pour un Docteur, il en avoit beaucoup pour un homme du monde, & n'étant point preſſé de montrer ſon acquis il le plaçoit ſi à propos qu'il en paroiſſoit davantage. Ayant beaucoup vécu dans la ſociété il s'étoit plus attaché aux talens agréables qu'à un ſolide ſavoir. Il avoit de l'eſprit, faiſoit des vers, parloit bien, chantoit mieux, avoit la voix belle, touchoit l'orgue & le clavecin. Il n'en falloit pas tant pour être recherché, auſſi l'étoit-il; mais cela lui fit ſi peu

négliger les soins de son état, qu'il parvint, malgré des concurrens très-jaloux, à être élu Définiteur de sa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'Ordre.

Ce P. *Caton* fit connoissance avec Maman chez le Marquis d'*Antremont*. Il entendit parler de nos concerts, il en voulut être, il en fut, & les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique, qui chez l'un & chez l'autre étoit une passion très-vive, avec cette différence qu'il étoit vraiment musicien, & que je n'étois qu'un barbouillon. Nous allions avec *Canavas* & l'abbé *Palais* faire de la musique dans sa chambre, & quelquefois à son orgue les jours de fête. Nous dînions souvent à son petit couvert; car ce qu'il avoit encore d'étonnant pour un moine est qu'il étoit généreux, magnifique, & sensuel sans grossiéreté. Les jours de nos concerts il soupoit chez Maman. Ces soupers étoient très-gais, très-agréables; on y disoit le mot & la chose, on y chantoit des duo: j'étois à mon aise, j'avois de l'esprit, des saillies, le P. *Caton* étoit charmant, Maman étoit adorable l'abbé *Palais* avec sa voix de bœuf étoi

étoit le plaſtron. Momens ſi doux de la folâtre jeuneſſe, qu'il y a de tems que vous étes partis !

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. *Caton*, que j'acheve ici en deux mots ſa triſte hiſtoire. Les au-es moines jaloux ou plutôt furieux le lui voir un mérite, une élégance de mœurs qui n'avoit rien de la crapule monaſtique le prirent en haine, parce qu'il n'étoit pas auſſi haïſſable qu'eux. Les chefs ſe liguerent contre lui & ameuterent les moinillons envieux de ſa place, & qui n'oſoient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts, on le deſtitua, on lui ôta ſa chambre qu'il avoit meublée avec goût quoiqu'avec ſimplicité, on le relégua je ne ſais où; enfin ces miſérables l'accablerent de tant d'outrages que ſon ame honnête, & fiere avec juſtice n'y put réſiſter; & après avoir fait les délices des ſociétés es plus aimables, il mourut de douleur ır un vil grabat, dans quelque fond cellule ou de cachot, regretté, euré de tous les honnêtes gens dont ıt connu, & qui ne lui ont trouvé utre défaut que d'être moine.

vec ce petit train de vie je fis ſi bien rès-peu de tems qu'abſorbé tout

entier par la musique je me trouvai hors d'état de penser à autre chose. Je n'allois plus à mon bureau qu'à contre-cœur, la gêne & l'assiduité au travail m'en firent un supplice insuportable, & j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête & d'un revenu fixe pour courir après des écoliers incertains étoit un parti trop peu sensé pour plaire à Maman. Même en supposant mes progrès futurs aussi grands que je me les figurois, c'étoit borner bien modestement mon ambition que de me réduire pour la vie à l'état de musicien. Elle qui ne formoit que des projets magnifiques & qui ne me prenoit plus tout-à-fait au mot de M. d'*Aubonne*, me voyoit avec peine occupé sérieusement d'un talent qu'elle trouvoit si frivole, & me répétoit souvent ce proverbe de province, un peu moins juste à Paris, que *qui bien chante & bien danse, fait un métier qui peu avance.* Elle me voyoit d'un autre côté entraîné par un goût irrésistible ; ma passion de musique devenoit une fureur, & il étoit à craindre que mon travail se sentant

de mes diſtractions, ne m'attirât un congé qu'il valoit beaucoup mieux prendre de moi-même. Je lui repréſentois encore que cet emploi n'avoit pas long-tems à durer, qu'il me falloit un talent pour vivre, & qu'il étoit plus ſûr d'achever d'acquérir par la pratique celui auquel mon goût me portoit & qu'elle m'avoit choiſi, que de me mettre à la merci des protections, ou de faire de nouveaux eſſais qui pouvoient mal réuſſir, & me laiſſer, après avoir paſſé l'âge d'apprendre, ſans reſſource pour gagner mon pain. Enfin j'extorquai ſon conſentement plus à force d'importunités & de careſſes, que de raiſons dont elle ſe contentât. Auſſi-tôt je courus remercier fiérement M. *Coccelli* Directeur-général du Cadaſtre, comme ſi j'avois fait l'acte le plus héroïque, & je quittai volontairement mon emploi ſans ſujet, ſans raiſon, ſans prétexte, avec autant & plus de joie que je n'en avois eu à le prendre il n'y avoit pas deux ans.

Cette démarche toute folle qu'elle étoit, m'attira dans le pays une ſorte de conſidération qui me fut utile. Les uns me ſuppoſerent des reſſources que je n'avois pas; d'autres me voyant

livré tout-à-fait à la musique, jugerent de mon talent par mon sacrifice, & crurent qu'avec tant de passion pour cet art je devois le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avoit que de mauvais. Ne manquant pas, au reste, d'un certain goût de chant, favorisé d'ailleurs par mon âge & par ma figure, j'eus bientôt plus d'écolieres qu'il ne m'en falloit pour remplacer ma paye de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvoit passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadastre, occupé huit heures par jour du plus maussade travail avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine & de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignés & fort mal-propres, je me sentois quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'attention, l'odeur, la gêne & l'ennui. Au lieu de cela me voilà tout-à-coup jetté parmi le beau monde, admis, recherché dans les meilleures maisons; par-tout un accueil gracieux, caressant, un air de fête: d'aimables da-

moiselles bien parées m'attendent, me reçoivent avec empressement ; je ne vois que des objets charmans, je ne sens que la rose & la fleur d'orange ; on chante, on cause, on rit, on s'amuse ; je ne sors de-là que pour aller ailleurs en faire autant : on conviendra qu'à égalité dans les avantages, il n'y avoit pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvai-je si bien du mien, qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir, & je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pese au poids de la raison les actions de ma vie, & où je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné.

Voilà presque l'unique fois qu'en n'écoutant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente. L'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable ; & le goût que j'y pris alors, m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être seroit-ce dommage qu'ils le fussent ; car tels qu'ils sont c'est le meilleur & le

plus ſociable peuple que je connoiſſe. S'il eſt une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable & ſûr, c'eſt Chambery. La nobleſſe de la province qui s'y raſſemble, n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas aſſez pour parvenir, & ne pouvant ſe livrer à l'ambition, elle ſuit par néceſſité le conſeil de *Cynéas*. Elle dévoue ſa jeuneſſe à l'état militaire, puis revient vieillir paiſiblement chez ſoi. L'honneur & la raiſon préſident à ce partage. Les femmes ſont belles & pourroient ſe paſſer de l'être; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, & même y ſuppléer. Il eſt ſingulier qu'appellé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas d'en avoir vu à Chambery une ſeule qui ne fût pas charmante. On dira que j'étois diſpoſé à les trouver telles, & l'on peut avoir raiſon; mais je n'avois pas beſoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeller ſans plaiſir le ſouvenir de mes jeunes écolieres. Que ne puis-je en nommant ici les plus aimables, les rappeller de même & moi avec elles, à l'âge heureux où

nous étions, lors des momens aussi doux qu'innocens que j'ai passés auprès d'elles ! La premiere fut Mlle. de *Mellarede* ma voisine, sœur de l'éleve de M. *Gaime*. C'étoit une brune très-vive, mais d'une vivacité caressante, pleine de graces, & sans étourderie. Elle étoit un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge ; mais ses yeux brillans, sa taille fine & son air attirant n'avoient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allois le matin, & elle étoit encore ordinairement en déshabillé, sans autre coiffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur qu'on mettoit à mon arrivée & qu'on ôtoit à mon départ pour se coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé ; je la redouterois cent fois moins, parée. Mlle. de *Menthon* chez qui j'allois l'après-midi l'étoit toujours, & me faisoit une impression toute aussi douce, mais différente. Ses cheveux étoient d'un blond cendré : elle étoit très-mignonne, très-timide & très-blanche ; une voix nette, juste & flûtée, mais qui n'osoit se développer. Elle avoit au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante

qu'un fichu de chenille bleue ne cachoit pas extrêmement. Cette marque attiroit quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'étoit plus pour la cicatrice. Mlle. de *Challes*, une autre de mes voisines, étoit une fille faite; grande, belle quarrure, de l'embonpoint: elle avoit été très-bien. Ce n'étoit plus une beauté; mais c'étoit une personne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, Madame de *Charly*, la plus belle femme de Chambery, n'apprenoit plus la musique, mais elle la faisoit apprendre à sa fille toute jeune encore, mais dont la beauté naissante eût promis d'égaler celle de sa mere, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avois à la Visitation une petite demoiselle Françoise, dont j'ai oublié le nom, mais qui mérite une place dans la liste de mes préférences. Elle avoit pris le ton lent & trainant des religieuses, & sur ce ton traînant elle disoit des choses très-saillantes, qui ne sembloient pas aller avec son maintien. Au reste elle étoit paresseuse, n'aimoit pas à prendre la peine de montrer son esprit, & c'étoit une faveur qu'elle n'accordoit pas à

tout le mònde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons & de négligence, qu'elle s'aviſa de cet expédient pour me rendre plus aſſidu ; car je n'ai jamais pu prendre ſur moi de l'être. Je me plaiſois à mes leçons quand j'y étois, mais je n'aimois pas être obligé de m'y rendre ni que l'heure me commandât : en toute choſe la gêne & l'aſſujettiſſement me ſont inſupportables ; ils me feroient prendre en haine le plaiſir même. On dit que chez les Mahométans un homme paſſe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes ; je ſerois un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avois quelques écolieres auſſi dans la Bourgeoiſie, & une entr'autres qui fut la cauſe indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puiſqu'enfin je dois tout dire. Elle étoit fille d'un épicier, & ſe nommoit Mlle. *L****. vrai modele d'une ſtatue grecque, & que je citerois pour la plus belle fille que j'aie jamais vue, s'il y avoit quelque véritable beauté ſans vie & ſans ame. Son indolence, ſa froideur, ſon inſenſibilité alloient à un point incroyable. Il étoit également

impoſſible de lui plaire & de la fâcher, & je ſuis perſuadé que ſi l'on eût fait ſur elle quelque entrepriſe elle auroit laiſſé faire, non par goût mais par ſtupidité. Sa mere, qui n'en vouloit pas courir le riſque ne la quittoit pas d'un pas. En lui faiſant apprendre à chanter, en lui donnant un jeune maître, elle faiſoit tout de ſon mieux pour l'émouſtiller, mais cela ne réuſſit point. Tandis que le maître agaçoit la fille, la mere agaçoit le maître, & cela ne réuſſiſſoit pas beaucoup mieux. Madame *L****. ajoutoit à ſa vivacité naturelle toute celle que ſa fille auroit dû avoir. C'étoit un petit minois éveillé, chiffonné, marqué de petite vérole. Elle avoit de petits yeux très-ardens, & un peu rouges, parce qu'elle y avoit preſque toujours mal. Tous les matins quand j'arrivois je trouvois prêt mon café à la crême; & la mere ne manquoit jamais de m'accueillir par un baiſer bien appliqué ſur la bouche, & que par curioſité j'aurois voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'auroit pris. Au reſte tout cela ſe faiſoit ſi ſimplement & ſi fort ſans conſéquence que quand M. *L****. étoit là, les agaceries & les baiſers n'en alloient pas

moins leur train. C'étoit une bonne pâte d'homme ; le vrai pere de sa fille, & que sa femme ne trompoit pas ; parce qu'il n'en étoit pas besoin.

Je me prêtois à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire, les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étois pourtant importuné quelquefois ; car la vive Madame *L****. ne laissoit pas d'être exigeante, & si dans la journée j'avois passé devant la boutique sans m'arrêter ; il y auroit eu du bruit. Il falloit quand j'étois pressé, que je prisse un détour pour passer dans une autre rue, sachant bien qu'il n'étoit pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer.

Madame *L****. s'occupoit trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle. Ses attentions me touchoient beaucoup ; j'en parlois à Maman comme d'une chose sans mystere, & quand il y en auroit eu, je ne lui en aurois pas moins parlé ; car lui faire un secret de quoi que ce fût, ne m'eût pas été possible : mon cœur étoit ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit pas tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des

avances où je n'avois vu que des amitiés ; elle jugea que Madame L***. se faisant un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avoit trouvé, parviendroit de maniere ou d'autre à se faire entendre, & outre qu'il n'étoit pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son éleve, elle avoit des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des piéges auxquels mon âge & mon état m'exposoient. Dans le même tems on m'en tendit un d'une espece plus dangereuse auquel j'échappai, mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçoient sans cesse, rendoient nécessaires tous les préservatifs qu'elle y pouvoit apporter.

Madame la Comtesse de *M****. mere d'une de mes écolieres, étoit une femme de beaucoup d'esprit, & passoit pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avoit été cause, à ce qu'on disoit, de bien des brouilleries, & d'une entr'autres qui avoit eu des suites fatales à la Maison d'*A****. Maman avoit été assez liée avec elle pour connoître son caractere ; ayant très-inocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui Madame de *M****. avoit des prétentions,

elle resta chargée auprès d'elle du crime de cette préférence, quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, & Madame de *M****. chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours dont aucun ne réussit. J'e rapporterai un des plus comiques par maniere d'échantillon. Elles étoient ensemble à la Campagne avec plusieurs Gentils-hommes du voisinage, & entr'autres l'aspirant en question. Madame de *M****. dit un jour à un de ces Messieurs que Madame de *Warens* n'étoit qu'une précieuse, qu'elle n'avoit point de goût, qu'elle se mettoit mal, qu'elle couvroit sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui étoit un plaisant, elle a ses raisons, & je sais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant qu'on diroit qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Madame de *M****. résolut de tirer parti de cette découverte, & un jour que Maman étoit au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit son tems pour passer derriere sa rivale, puis renversant à demi sa chaise elle découvrit adroitement son mouchoir. Mais au lieu du gros rat, le

Monfieur ne vit qu'un objet fort *dif-*férent qu'il n'étoit pas plus aifé *d'ou-*blier que de voir, & cela ne fit pas le compte de la Dame.

Je n'étois pas un perfonnage à occuper Madame de *M* * * *. qui ne vouloit que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure dont affurément elle ne fe foucioit point du tout, mais pour l'efprit qu'on me fuppofoit & qui m'eût pu rendre utile à fes goûts. Elle en avoit un affez vif pour la fatire. Elle aimoit à faire des chanfons & des vers fur les gens qui lui déplaifoient. Si elle m'eût trouvé affez de talent pour lui aider à tourner fes vers, & affez de complaifance pour les écrire, entr'elle & moi nous aurions bientôt mis Chambery fens-deffus-deffous. On feroit remonté à la fource de ces libelles; Madame de *M* * * *. fe feroit tirée d'affaire en me facrifiant, & j'aurois été enfermé le refte de mes jours peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les Dames.

Heureufement rien de tout cela n'arriva. Madame de *M* * * *. me retint à dîner deux ou trois fois pour me faire

caufer, & trouva que je n'étois qu'un fot. Je le fentois moi-même & j'en gémiffois, enviant les talens de mon ami *Venture*, tandis que j'aurois dû remercier ma bêtife des périls dont elle me fauvoit. Je demeurai pour Madame de *M****. le maître à chanter de fa fille & rien de plus : mais je vécus tranquille & toujours bien voulu dans Chambery. Cela valoit mieux que d'être un bel efprit pour elle, & un ferpent pour le refte du pays.

Quoi qu'il en foit, Maman vit que pour m'arracher aux périls de ma jeuneffe, il étoit tems de me traiter en homme, & c'eft ce qu'elle fit ; mais de la façon la plus finguliere dont jamais femme fe foit avifée en pareille occafion. Je lui trouvai l'air plus grave & le propos plus moral qu'à fon ordinaire. A la gaîté folâtre dont elle entremêloit ordinairement fes inftructions, fuccéda tout-à-coup un ton toujours foutenu qui n'étoit ni familier ni févere ; mais qui fembloit préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raifon de ce changement, je la lui demandai ; c'étoit ce qu'elle attendoit. Elle me propofa une promenade au petit jardin pour le len-

demain : nous y fûmes dès le matin. Elle avoit pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle vouloit avoir pour moi, non comme une autre femme, par du manege & des agaceries ; mais par des entretiens pleins de sentiment & de raison, plus faits pour m'instruire que pour me séduire, & qui parloient plus à mon cœur qu'à mes sens. Cependant quelque excellens & utiles que fussent les discours qu'elle me tint, & quoiqu'ils ne fussent rien moins que froids & tristes, je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritoient, & je ne les gravai pas dans ma mémoire, comme j'aurois fait dans tout autre tems. Son début, cet air de préparatif m'avoit donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parloit, rêveur & distrait malgré moi, j'étois moins occupé de ce qu'elle disoit que de chercher à quoi elle en vouloit venir ; & si-tôt que je l'eus compris, ce qui ne me fut pas facile, la nouveauté de cette idée qui depuis que je vivois auprès d'elle, ne m'étoit pas venue une seule fois dans l'esprit, m'occupant alors tout entier, ne me laissa plus le maître de penser à ce

qu'elle me disoit. Je ne pensois qu'à elle, & je ne l'écoutois pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux, est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs, & que je n'ai pas évité moi-même dans mon Emile. Le jeune homme frappé de l'objet qu'on lui présente s'en occupe uniquement, & saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, & c'est en quoi Maman fut mal adroite. Par une singularité qui tenoit à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions ; mais si-tôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, & je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entiere un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, & une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie elle mit à cet accord les formalités les plus graves, & me donna

pour y penser huit jours dont je l'assurai faussement que je n'avois pas besoin : car pour comble de singularité je fus très-aise de les avoir, tant la nouveauté de ces idées m'avoit frappé, & tant je sentois un bouleversement dans les miennes, qui me demandoit du tems pour les arranger !

On croira que ces huit jours me durerent huit siecles. Tout au contraire, j'aurois voulu qu'ils les eussent durés en effet. Je ne sais comment décrire l'état où je me trouvois, plein d'un certain effroi mêlé d'impatience, redoutant ce que je desirois, jusqu'à chercher quelquefois tout de bon dans ma tête quelque honnête moyen d'éviter d'être heureux. Qu'on se représente mon tempérament ardent & lascif, mon sang enflammé, mon cœur enivré d'amour, ma vigueur, ma santé, mon âge; qu'on pense que dans cet état, altéré de la soif des femmes je n'avois encore approché d'aucune, que l'imagination, le besoin, la vanité, la curiosité se réunissoient pour me dévorer de l'ardent desir d'être homme & de le paroître. Qu'on ajoute sur-tout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que

mon vif & tendre attachement pour elle loin de s'attiédir, n'avoit fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étois bien qu'auprès d'elle, que je ne m'en éloignois que pour y penser, que j'avois le cœur plein, non-seulement de ses bontés, de son caractere aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle, en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvoit m'être chere; & qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avois de moins qu'elle, elle fût vieillie ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avois éprouvé des transports si doux à sa premiere vue, elle étoit réellement très-peu changée, & ne me le paroissoit point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, & l'étoit encore pour tout le monde. Sa taille seule avoit pris un peu plus de rondeur. Du reste c'étoit le meme œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaîté, tout jusqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeunesse qui fit toujours sur moi tant d'impression, qu'encore aujourd'hui je ne puis entendre sans émotion le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avois à craindre dans l'attente de la possession d'une personne si chérie, étoit de l'anticiper, & de ne pouvoir assez gouverner mes desirs & mon imagination pour rester maître de moi-même. On verra que dans un âge avancé, la seule idée de quelques légéres faveurs qui m'attendoient près de la personne aimée, allumoit mon sang à tel point qu'il m'étoit impossible de faire impunément le court trajet qui me séparoit d'elle. Comment, par quel prodige dans la fleur de ma jeunesse eus-je si peu d'empressement pour la premiere jouissance? Comment, pus-je en voir approcher l'heure avec plus de peine que de plaisir? Comment au lieu des délices qui devoient m'enivrer, sentois-je presque de la répugnance & des craintes? Il n'y a point à douter que si j'avois pu me dérober à mon bonheur avec bienséance, je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai promis des bizarreries dans l'histoire de mon attachement pour elle! En voilà surement une à laquelle on ne s'attendoit pas.

Le lecteur déjà révolté juge qu'étant possédée par un autre homme elle se dégradoit à mes yeux en se partageant,

& qu'un ſentiment de méſeſtime attiédiſſoit ceux qu'elle m'avoit inſpirés ; il ſe trompe. Ce partage, il eſt vrai, me faiſoit une cruelle peine, tant par une délicateſſe fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvois peu digne d'elle & de moi; mais quant à mes ſentimens pour elle il ne les altéroit point, & je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je deſirois ſi peu de la poſſéder. Je connoiſſois trop ſon cœur chaſte & ſon tempérament de glace, pour croire un moment que le plaiſir des ſens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étois parfaitement ſûr que le ſeul ſoin de m'arracher à des dangers autrement preſqu'inévitables, & de me conſerver tout entier à moi & à mes devoirs, lui en faiſoit enfreindre un qu'elle ne regardoit pas du même œil que les autres femmes, comme il ſera dit ci-après. Je la plaignois, & je me plaignois. J'aurois voulu lui dire; non Maman, il n'eſt pas néceſſaire ; je vous réponds de moi ſans cela : mais je n'oſois ; premiérement parce que ce n'étoit pas une choſe à dire, & puis parce qu'au fond je ſentois que cela n'étoit pas vrai, & qu'en effet il n'y

[redacted]

avoit qu'une femme qui pût me garantir des autres femmes & me mettre à l'épreuve des tentations. Sans deſirer de la poſſéder, j'étois bien aiſe qu'elle m'ôtât le deſir d'en poſſéder d'autres; tant je regardois tout ce qui pouvoit me diſtraire d'elle comme un malheur.

La longue habitude de vivre enſemble & d'y vivre innocemment, loin d'affoiblir mes ſentimens pour elle, les avoit renforcés; mais leur avoit en même tems donné une autre tournure qui les rendoit plus affectueux, plus tendres peut-être, mais moins ſenſuels. A force de l'appeller Maman, à force d'uſer avec elle de la familiarité d'un fils, je m'étois accoutumé à me regarder comme tel. Je crois que voilà la véritable cauſe du peu d'empreſſement que j'eus de la poſſéder, quoiqu'elle me fût ſi chere. Je me ſouviens très-bien que mes premiers ſentimens ſans être plus vifs étoient plus voluptueux. A Annecy j'étois dans l'ivreſſe, à Chambery je n'y étois plus. Je l'aimois toujours auſſi paſſionnément qu'il fut poſſible; mais je l'aimois plus pour elle & moins pour moi, ou du moins je cherchois plus mon bonheur que mon plaiſir auprès d'elle: elle étoit pour moi

plus qu'une fœur, plus qu'une mere, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtreffe, & c'étoit pour cela qu'elle n'étoit pas une maîtreffe. Enfin je l'aimois trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour, plutôt redouté qu'attendu, vint enfin. Je promis tout, & je ne mentis pas. Mon cœur confirmoit mes engagemens fans en defirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la premiere fois dans les bras d'une femme, & d'une femme que j'adorois. Fus-je heureux? non, je goûtai le plaifir. Je ne fais quelle invincible trifteffe en empoifonnoit le charme. J'étois comme fi j'avois commis un incefte. Deux ou trois fois en la preffant avec tranfport dans mes bras, j'inondai fon fein de mes larmes. Pour elle, elle n'étoit ni trifte ni vive; elle étoit careffante & tranquille. Comme elle étoit peu fenfuelle & n'avoit point recherché la volupté, elle n'en eut pas les délices & n'en a jamais eu les remords.

Je le répete : toutes fes fautes lui vinrent de fes erreurs, jamais de fes paffions. Elle étoit bien née, fon cœur étoit pur, elle aimoit les chofes honnêtes, fes penchans étoient droits &

vertueux, son goût étoit délicat, ‹
étoit faite pour une élégance de mœ
qu'elle a toujours aimée & qu'elle
jamais suivie; parce qu'au lieu d'éc
ter son cœur qui la menoit bien, e
écouta sa raison qui la menoit m
Quand des principes faux l'ont égare
ses vrais sentimens les ont toujours
mentis: mais malheureusement elle
piquoit de philosophie, & la mor
qu'elle s'étoit faite, gâta celle que l
cœur lui dictoit.

M. de *Tavel* son premier amant :
son maître de philosophie, & les pr
cipes qu'il lui donna furent ceux d
il avoit besoin pour la séduire. La tr
vant attachée à son mari, à ses
voirs, toujours froide, raisonnante
inattaquable par les sens, il l'attaq
par des sophismes, & parvint à
montrer ses devoirs auxquels elle ét
si attachée comme un bavardage de
téchisme, fait uniquement pour am
ser les enfans, l'union des sexes com
l'acte le plus indifférent en soi, la fi
lité conjugale comme une apparer
obligatoire dont toute la moralité
gardoit l'opinion, le repos des ma
comme la seule régle du devoir
femmes; en sorte que des infidéli
ignorée

ignorées, nulles pour celui qu'elles offensoient, l'étoient aussi pour la conscience; enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'étoit rien, qu'elle ne prenoit d'existence que par le scandale, & que toute femme qui paroissoit sage, par cela seul l'étoit en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avoit pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie, persuadé qu'elle le traitoit lui-même comme il lui avoit appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompoit sur ce point. Le Ministre P***. passa pour son successeur. Ce que je sais, c'est que le tempérament froid de cette jeune femme qui l'auroit dû garantir de ce systême fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pouvoit concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avoit point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtoit si peu.

Elle n'eût donc gueres abusé de ce faux principe pour elle-même; mais elle en abusa pour autrui, & cela par une autre maxime presque aussi fausse, mais plus d'accord avec la bonté de son

cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachoit tant un homme à une femme que la possession, & quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié, c'étoit d'une amitié si tendre qu'elle employoit tous les moyens qui dépendoient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire est qu'elle a presque toujours réussi. Elle étoit si réellement aimable que, plus l'intimité dans laquelle on vivoit avec elle étoit grande, plus on y trouvoit de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque, est qu'après sa premiere foiblesse elle n'a gueres favorisé que des malheureux; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle; mais il falloit qu'un homme qu'elle commen çoit par plaindre, fût bien peu aimabl si elle ne finissoit par l'aimer. Quan elle se fit des choix peu dignes d'ell bien loin que ce fût par des inclin tions basses qui n'approcherent jam de son noble cœur, ce fut uniquem par son caractere trop généreux, t humain, trop compatissant, trop se ble, qu'elle ne gouverna pas touj avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont rée, combien n'en avoit-elle pas

mirables dont elle ne se départoit jamais ? Par combien de vertus ne rachetoit-elle pas ses foiblesses, si l'on peut appeller de ce nom des erreurs où les sens avoient si peu de part ? Ce même homme qui la trompa sur un point, l'instruisit excellemment sur mille autres ; & ses passions qui n'étoient pas fougueuses, lui permettant de suivre toujours ses lumieres, elle alloit bien quand ses sophismes ne l'égaroient pas. Ses motifs étoient louables jusques dans ses fautes ; en s'abusant elle pouvoit mal faire ; mais elle ne pouvoit vouloir rien qui fût mal. Elle abhorroit la duplicité, le mensonge : elle étoit juste, équitable, humaine, désintéressée, fidelle à sa parole, à ses amis, à ses devoirs qu'elle reconnoissoit pour tels, incapable de vengeance & de haine, & ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin pour revenir à ce qu'elle avoit de moins excusable, sans estimer ses faveurs ce qu'elles valoient, elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguoit, mais elle ne les vendoit pas, quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre, & j'ose dire que si *Socrate* put estimer *Aspasie*, il eût respecté Madame de *Warens*.

Je fais d'avance qu'en lui donnant un caractere sensible & un tempéramen froid, je serai accusé de contradictio comme à l'ordinaire & avec autant d raison. Il se peut que la nature ait e tort, & que cette combinaison n'ai pas dû être ; je sais seulement qu'elle été. Tous ceux qui ont connu Madam de Warens, & dont un si grand nom bre existe encore, ont pu savoir qu'ell étoit ainsi. J'ose même ajouter qu'ell n'a connu qu'un seul vrai plaisir a monde ; c'étoit d'en faire à ceux qu'ell aimoit. Toutefois permis à chacu d'argumenter là-dessus tout à son aise & de prouver doctement que cela n'es pas vrai. Ma fonction est de dire l vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-peu tout ce que j viens de dire dans les entretiens qui sui virent notre union, & qui seuls la ren dirent délicieuse. Elle avoit eu raiso d'espérer que sa complaisance me feroi utile ; j'en tirai pour mon instruction d grands avantages. Elle m'avoit jusqu'a lors parlé de moi seul comme à un en fant. Elle commença de me traiter e homme & me parla d'elle. Tout c qu'elle me disoit m'étoit si intéressant. je m'en sentois si touché que, me re

pliant sur moi-même, j'appliquois à mon profit ses confidences plus que je n'avois fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens, & jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux & tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

L'intimité dans laquelle je vivois avec elle, l'ayant mise à portée de m'apprécier plus avantageusement qu'elle n'avoit fait, elle jugea que malgré mon air gauche je valois la peine d'être cultivé pour le monde, & que si je m'y montrois un jour sur un certain pied, je serois en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachoit, non seulement à former mon jugement, mais mon extérieur, mes manieres, à me rendre aimable autant qu'estimable, & s'il est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu, ce que pour moi je ne crois pas, je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avoit prise & qu'elle vouloit m'enseigner. Car Madame de *Warens* connoissoit les hommes & savoit supérieurement l'art de traiter avec eux sans mensonge & sans imprudence,

ſans les tromper & ſans les fâcher. Mais cet art étoit dans ſon caractere bien plus que dans ſes leçons, elle ſavoit mieux le mettre en pratique que l'enſeigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Auſſi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le ſoin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danſe & pour les armes. Quoique leſte & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danſer un menuet. J'avois tellement pris à cauſe de mes cors l'habitude de marcher du talon que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais avec l'air aſſez ingambe je n'ai pu ſauter un médiocre foſſé. Ce fut encore pis à la ſalle d'armes. Après trois mois de leçons je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire aſſaut, & jamais je n'eus le poignet aſſez ſouple ou le bras aſſez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaiſoit au maître de le faire ſauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enſeigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être ſi fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre ſon vaſte génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparaiſ-

fons tirées de la mufique qu'il ne favoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles muficaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte il me difoit de prendre garde à ce diefe, parce qu'anciennement les diefes s'appelloient *des feintes* : quand il m'avoit fait fauter de la main mon fleuret, il difoit en ricanant que c'étoit *une paufe*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus infupportable que ce pauvre homme, avec fon plumet & fon plaftron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon fort & de n'en pas defirer un plus brillant, pour lequel je commençois à fentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au defir de rendre à Maman la vie heureufe, je me plaifois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma paffion pour la mufique, je commençois à fentir la gêne de mes leçons.

J'ignore fi Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai

ſans les tromper & ſans les fâcher. Mais cet art étoit dans ſon caractere bien plus que dans ſes leçons, elle ſavoit mieux le mettre en pratique que l'enſeigner, & j'étois l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Auſſi tout ce qu'elle fit à cet égard, fut-il, peu s'en faut, peine perdue, de même que le ſoin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danſe & pour les armes. Quoique leſte & bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danſer un menuet. J'avois tellement pris à cauſe de mes cors l'habitude de marcher du talon que *Roche* ne put me la faire perdre, & jamais avec l'air aſſez ingambe je n'ai pu ſauter un médiocre foſſé. Ce fut encore pis à la ſalle d'armes. Après trois mois de leçons je tirois encore à la muraille, hors d'état de faire aſſaut, & jamais je n'eus le poignet aſſez ſouple ou le bras aſſez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaiſoit au maître de le faire ſauter. Ajoutez que j'avois un dégoût mortel pour cet exercice & pour le maître qui tâchoit de me l'enſeigner. Je n'aurois jamais cru qu'on pût être ſi fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre ſon vaſte génie à ma portée, il ne s'exprimoit que par des comparai-

ſons tirées de la muſique qu'il ne ſavoit point. Il trouvoit des analogies frappantes entre les bottes de tierce & de quarte, & les intervalles muſicaux du même nom. Quand il vouloit faire une feinte il me diſoit de prendre garde à ce dieſe, parce qu'anciennement les dieſes s'appelloient *des feintes* : quand il m'avoit fait ſauter de la main mon fleuret, il diſoit en ricanant que c'étoit *une pauſe*. Enfin je ne vis de ma vie un pédant plus inſupportable que ce pauvre homme, avec ſon plumet & ſon plaſtron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices que je quittai bientôt par pur dégoût; mais j'en fis davantage dans un art plus utile, celui d'être content de mon ſort & de n'en pas deſirer un plus brillant, pour lequel je commençois à ſentir que je n'étois pas né. Livré tout entier au deſir de rendre à Maman la vie heureuſe, je me plaiſois toujours plus auprès d'elle, & quand il falloit m'en éloigner pour courir en ville, malgré ma paſſion pour la muſique, je commençois à ſentir la gêne de mes leçons.

J'ignore ſi Claude *Anet* s'apperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai

lieu de croire qu'il ne lui fût pas caché. C'étoit un garçon très-clairvoyant mais très-discret qui ne parloit jamais contre sa pensée, mais qui ne la disoit pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paroissoit l'être; & cette conduite ne venoit surement pas de bassesse d'ame, mais de ce qu'étant entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvoit désapprouver qu'elle agît conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle, il étoit si mûr & si grave, qu'il nous regardoit presque comme deux enfans dignes d'indulgence, & nous le regardions l'un & l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidelle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avoit pour lui. Comme elle savoit que je ne pensois, ne sentois, ne respirois que par elle, elle me montroit combien elle l'aimoit afin que je l'aimasse de même, & elle appuyoit encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'étoit le sentiment que je pouvois partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs & nous fit embrasser avec larmes, en nous disant que nous

étions néceſſaires tous deux au bonheur de ſa vie ; & que les femmes qui liront ceci ne ſourient pas malignement. Avec le tempérament qu'elle avoit, ce beſoin n'étoit pas équivoque : c'étoit uniquement celui de ſon cœur.

Ainſi s'établit entre nous trois une ſociété ſans autre exemple peut-être ſur la terre. Tous nos vœux, nos ſoins, nos cœurs étoient en commun. Rien n'en paſſoit au-delà de ce petit cercle. L'habitude de vivre enſemble & d'y vivre excluſivement devint ſi grande, que ſi dans nos repas un des trois manquoit ou qu'il vînt un quatrieme tout étoit dérangé, & malgré nos liaiſons particulieres les tête-à-têtes nous étoient moins doux que la réunion. Ce qui prévenoit entre nous la gêne étoit une extrême confiance réciproque, & ce qui prévenoit l'ennui étoit que nous étions tous fort occupés. Maman, toujours projettante & toujours agiſſante ne nous laiſſoit gueres oiſifs ni l'un ni l'autre, & nous avions encore chacun pour notre compte de quoi bien remplir notre tems. Selon moi, le déſœuvrement n'eſt pas moins le fléau de la ſociété que celui de la ſolitude. Rien ne rétrécit plus l'eſprit, rien n'engendre plus de

riens, de rapports, de paquets, d tracasseries, de mensonges, que d'êti éternellement renfermés vis-à-vis le uns des autres dans une chambre, r duits pour tout ouvrage à la nécessité d babiller continuellement. Quand tou le monde est occupé l'on ne parle qu quand on a quelque chose à dire; ma quand on ne fait rien il faut absolumen parler toujours, & voilà de toutes le gênes la plus incommode & la plus dan gereuse. J'ose même aller plus loin, je soutiens que pour rendre un cerc vraiment agréable, il faut non-seul ment que chacun y fasse quelque chose mais quelque chose qui demande u peu d'attention. Faire des nœuds c'e ne rien faire, & il faut tout autant d soin pour amuser une femme qui fa des nœuds que celle qui tient les br croisés. Mais quand elle brode, c'e autre chose; elle s'occupe assez po remplir les intervalles du silence. C qu'il y a de choquant, de ridicule est d voir pendant ce tems une douzaine d flandrins se lever, s'asseoir, alle venir, pirouetter sur leurs talons, r tourner deux cents fois les magots d la cheminée, & fatiguer leur minerve maintenir un intarissable flux de par

les : la belle occupation ! Ces gens-là, quoi qu'ils faſſent feront toujours à charge aux autres & à eux-mêmes. Quand j'étois à Motiers j'allois faire des lacets chez mes voiſines ; ſi je retournois dans le monde, j'aurois toujours dans ma poche un bilboquet, & j'en jouerois toute la journée pour me diſpenſer de parler quand je n'aurois rien à dire. Si chacun en faiſoit autant les hommes deviendroient moins méchans, leur commerce deviendroit plus ſûr, & je penſe, plus agréable. Enfin que les plaiſans rient s'ils veulent, mais je ſoutiens que la ſeule morale à la portée du préſent ſiécle eſt la morale du bilboquet.

Au reſte on ne nous laiſſoit gueres le ſoin d'éviter l'ennui par nous-mêmes, & les importuns nous en donnoient trop par leur affluence, pour nous en laiſſer quand nous reſtions ſeuls. L'impatience qu'ils m'avoient donnée autrefois n'étoit pas diminuée, & toute la différence étoit que j'avois moins de tems pour m'y livrer. La pauvre Maman n'avoit point perdu ſon ancienne fantaiſie d'entrepriſes & de ſyſtêmes. Au contraire, plus ſes beſoins domeſtiques devenoient preſſans, plus pour y pourvoir

elle se livroit à ses visions. Moins elle avoit de ressources présentes, plus elle s'en forgeoit dans l'avenir. Le progrès des ans ne faisoit qu'augmenter en elle cette manie, & à mesure qu'elle perdoit le goût des plaisirs du monde & de la jeunesse, elle le remplaçoit par celui des secrets & des projets. La maison ne désemplissoit pas de charlatans, de fabricans, de souffleurs, d'entrepreneurs de toute espece, qui, distribuant par millions la fortune, finissoient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortoit de chez elle à vide, & l'un de mes étonnemens est qu'elle ait pu suffire aussi long-tems à tant de profusions sans en épuiser la source, & sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle étoit le plus occupée au tems dont je parle, & qui n'étoit pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé étoit de faire établir à Chambery un jardin royal de plantes avec un démonstrateur appointé, & l'on comprend d'avance à qui cette place étoit destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes, étoit très-favorable à la Botanique, & Maman qui facilitoit toujours un projet par un autre, y joignoit celui d'un college de

pharmacie, qui véritablement paroissoit très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du Proto-médecin *Grossi* à Chambery, après la mort du roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, & la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler *Grossi*, qui pourtant n'étoit pas trop cajolable; car c'étoit bien le plus caustique & le plus brutal Monsieur que j'aye jamais connu. On en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon,

Un jour il étoit en consultation avec d'autres médecins, un entr'autres qu'on avoit fait venir d'Annecy & qui étoit le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme encore mal appris pour un médecin, osa n'être pas de l'avis de Monsieur le Proto. Celui-ci pour toute réponse lui demanda quand il s'en retournoit, par où il passoit, & quelle voiture il prenoit? L'autre après l'avoir satisfait lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien, rien; dit *Grossi*, sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage, pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. Il étoit aussi

né, manqua par un de ces coups ir
tendus qui renversent les desseins
mieux concertés. J'étois destiné à
venir par degrés un exemple des m
res humaines. On diroit que la prc
dence qui m'appelloit à ces gran
épreuves, écartoit de sa main tout
qui m'eût empêché d'y arriver. D
une course qu'*Anet* avoit faite au h
des montagnes pour aller chercher
Génipi, plante rare qui ne croît c
sur les Alpes, & dont M. *Grossi* av
besoin, ce pauvre garçon s'échau
tellement qu'il gagna une pleurésie dc
le Génipi ne put le sauver, quoiqu'i
soit, dit-on, spécifique; & malgré tc
l'art de *Grossi*, qui certainement ét
un très-habile homme, malgré
soins infinis que nous prîmes de lui
bonne maîtresse & moi, il mourut
cinquieme jour entre nos mains après
plus cruelle agonie, durant laquelle
n'eut d'autres exhortations que
miennes, & je les lui prodiguai av
des élans de douleur & de zele qu
s'il étoit en état de m'entendre, c
voient être de quelque consolation pc
lui. Voilà comment je perdis le pl
solide ami que j'eus en toute ma vi
homme estimable & rare en qui la n

ture tint lieu d'éducation, qui nourrit dans la ſervitude toutes les vertus des grands hommes, & à qui peut-être il ne manqua pour ſe montrer tel à tout le monde, que de vivre & d'être placé.

Le lendemain j'en parlois avec Maman dans l'affliction la plus vive & la plus ſincere, & tout d'un coup au milieu de l'entretien j'eus la vile & indigne penſée que j'héritois de ſes nippes, & ſur-tout d'un bel habit noir qui m'avoit donné dans la vue. Je le penſai, par conſéquent je le dis, car près d'elle c'étoit pour moi la même choſe. Rien ne lui fit mieux ſentir la perte qu'elle avoit faite, que ce lâche & odieux mot, le déſintéreſſement & la nobleſſe d'ame étant des qualités que le défunt avoit éminemment poſſédées. La pauvre femme ſans rien répondre ſe tourna de l'autre côté & ſe mit à pleurer. Cheres & précieuſes larmes! Elles furent entendues, & coulerent toutes dans mon cœur; elles y laverent jusqu'aux dernieres traces d'un ſentiment bas & mal-honnête, il n'y en eſt jamais entré depuis ce tems-là.

Cette perte cauſa à Maman autant de préjudice que de douleur. Depuis

ce moment ſes affaires ne ceſſerent d'aller en décadence. *Anet* étoit un garçon exact & rangé qui maintenoit l'ordre dans la maiſon de ſa maitreſſe. On craignoit ſa vigilance, & le gaſpillage étoit moindre. Elle-même craignoit ſa cenſure & ſe contenoit davantage dans ſes diſſipations. Ce n'étoit pas aſſez pour elle de ſon attachement, elle vouloit conſerver ſon eſtime, & elle redoutoit le juſte reproche qu'il oſoit quelquefois lui faire, qu'elle prodiguoit le bien d'autrui autant que le ſien. Je penſois comme lui, je le diſois même; mais je n'avois pas le même aſcendant ſur elle, & mes diſcours n'en impoſoient pas comme les ſiens. Quand il ne fut plus, je fus bien forcé de prendre ſa place, pour laquelle j'avois auſſi peu d'aptitude que de goût; je la remplis mal. J'étois peu ſoigneux, j'étois fort timide, tout en grondant à-part-moi, je laiſſois tout aller comme il alloit. D'ailleurs j'avois bien obtenu la même confiance; mais non pas la même autorité. Je voyois le déſordre, j'en gémiſſois, je m'en plaignois, & je n'étois pas écouté. J'étois trop jeune & trop vif pour avoir le droit d'être raiſonnable, & quand

je voulois me mêler de faire le censeur, Maman me donnoit de petits soufflets de caresses, m'appelloit son petit mentor, & me forçoit à reprendre le rôle qui me convenoit.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devoient nécessairement la jetter tôt ou tard, me fit une impression d'autant plus forte, qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison, je jugeois par moi-même de l'inégalité de la balance entre le *doit* & l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis toujours senti depuis ce tems-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par bourasques; mais jusqu'alors je ne m'étois jamais beaucoup inquiété si j'avois peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, & à prendre du souci de ma bourse. Je devenois vilain par un motif très-noble; car en vérité je ne songeois qu'à ménager à Maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyois. Je craignois que ses créanciers ne fissent saisir sa pension, qu'elle ne fût tout-à-fait supprimée, & je m'imaginois, selon mes vues étroites, que mon petit magot lui seroit alors d'un

grand fecours. Mais pour le faire & fur-tout pour le conferver, il falloit me cacher d'elle ; car il n'eût pas convenu, tandis qu'elle étoit aux expédiens, qu'elle eût fu que j'avois de l'argent mignon. J'allois donc cherchant par-ci par-là de petites caches où je fourrois quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt fans ceffe jufqu'au moment de le mettre à fes pieds. Mais j'étois fi mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les éventoit toujours ; puis pour m'apprendre qu'elle les avoit trouvées, elle ôtoit l'or que j'y avois mis, & en mettoit davantage en autres efpeces. Je venois tout honteux rapporter à la bourfe commune mon petit tréfor, & jamais elle ne manquoit de l'employer en nippes ou meubles à mon profit, comme épée d'argent, montre ou autre chofe pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réuffiroit jamais & feroit pour elle une mince reffource, je fentis enfin que je n'en avois point d'autre contre le malheur que je craignois que de me mettre en état de pourvoir par moi-même à fa fubfiftance, quand, ceffant de pourvoir à la mienne, elle

verroit le pain prêt à lui manquer. Malheureusement jettant mes projets du côté de mes goûts, je m'obstinois à chercher follement ma fortune dans la musique, & sentant naître des idées & des chants dans ma tête, je crus qu'aussi-tôt que je serois en état d'en tirer parti j'allois devenir un homme célèbre, un Orphée moderne dont les sons devoient attirer tout l'argent du Pérou. Ce dont il s'agissoit pour moi, commençant à lire passablement la musique, étoit d'apprendre la composition. La difficulté étoit de trouver quelqu'un pour me l'enseigner; car avec mon Rameau seul je n'espérois pas y parvenir par moi-même, & depuis le départ de M. le *Maître*, il n'y avoit personne en Savoye qui entendit rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces inconséquences dont ma vie est remplie, & qui m'ont fait si souvent aller contre mon but, lors même que j'y pensois tendre directement. *Venture* m'avoit beaucoup parlé de l'abbé *Blanchard* son maître de composition, homme de mérite & d'un grand talent, qui pour lors étoit maître de musique de la cathédrale de Besançon, & qui

l'eſt maintenant de la Chapelle de Verſailles. Je me mis en tête d'aller à Beſançon prendre leçon de l'abbé *Blanchard*, & cette idée me parut ſi raiſonnable que je parvins à la faire trouver telle à Maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, & cela avec la profuſion qu'elle mettoit à toute choſe. Ainſi toujours avec le projet de prévenir une banqueroute & de réparer dans l'avenir l'ouvrage de ſa diſſipation, je commençai dans le moment même par lui cauſer une dépenſe de huit cents francs : j'accéleroîs ſa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illuſion étoit entiere de ma part & même de la ſienne. Nous étions perſuadés l'un & l'autre, moi que je travaillois utilement pour elle, elle que je travaillois utilement pour moi.

J'avois compté trouver *Venture* encore à Annecy & lui demander une lettre pour l'abbé *Blanchard*. Il n'y étoit plus. Il fallut pour tout renſeignement me contenter d'une Meſſe à quatre parties de ſa compoſition & de ſa main qu'il m'avoit laiſſée. Avec cette recommandation je vais à Beſançon paſ-

ſant par Geneve où je fus voir mes parens, & par Nion où je fus voir mon pere, qui me reçut comme à ſon ordinaire, & ſe chargea de me faire parvenir ma malle qui ne venoit qu'après moi, parce que j'étois à cheval. J'arrive à Beſançon. L'abbé *Blanchard* me reçoit bien, me promet ſes inſtructions & m'offre ſes ſervices. Nous étions prêts à commencer quand j'apprends par une lettre de mon pere que ma malle a été ſaiſie & confiſquée aux *Rouſſes*, Bureau de France ſur les frontieres de Suiſſe. Effrayé de cette nouvelle j'employe les connoiſſances que je m'étois faites à Beſançon pour ſavoir le motif de cette confiſcation; car bien ſûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvois concevoir ſur quel prétexte on l'avoit pu fonder. Je l'apprends enfin : il faut le dire, car c'eſt un fait curieux.

Je voyois à Chambery un vieux Lyonnois, fort bon homme, appellé M. *Duvivier*, qui avoit travaillé au *Viſa* ſous la Regence, & qui faute d'emploi étoit venu travailler au cadaſtre. Il avoit vécu dans le monde; il avoit des talens, quelque ſavoir, de la douceur, de la politeſſe, il ſavoit

a musique; & comme j'étois de chan
brée avec lui, nous nous étions li
de préférence au milieu des ours ma
léchés qui nous entouroient. Il avo
à Paris des correspondances qui l
fournissoient ces petits riens, ces nou
veautés éphémeres qui courent, o
ne sait pourquoi, qui meurent on n
sait comment, sans que jamais person
ne y repense quand on a cessé d'e
parler. Comme je le menois quelqu
fois dîner chez Maman, il me faiso
sa cour en quelque sorte, & pour s
rendre agréable il tâchoit de me fair
aimer ces fadaises, pour lesquelles j'eu
toujours un tel dégoût qu'il ne m'e
arrivé de la vie d'en lire une à moi seu
Malheureusement un de ces maudit
papiers resta dans la poche de vest
d'un habit neuf que j'avois porté deu
ou trois fois pour être en regle ave
les Commis. Ce papier étoit une paro
die Janséniste assez plate de la bell
scene du Mitridate de *Racine*. Je n'e
avois pas lu dix vers & je l'avois laiss
par oubli dans ma poche. Voilà c
qui fit confisquer mon équipage. Le
Commis firent à la tête de l'inventair
de cette malle un magnifique procès
verbal, où, supposant que cet écr
veno

venoit de Geneve pour être imprimé & diſtribué en France, ils s'étendoient en ſaintes invectives contre les ennemis de Dieu & de l'Egliſe, & en éloges de leur pieuſe vigilance qui avoit arrêté l'exécution de ce projet infernal. Ils trouverent ſans doute que mes chemiſes ſentoient auſſi l'héréſie; car en vertu de ce terrible papier tout fut confiſqué, ſans que jamais j'aye eu ni raiſon ni nouvelle de ma pauvre pacotille. Les gens des fermes à qui l'on s'adreſſa demandoient tant d'inſtructions, de renſeignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conſervé le procès-verbal du bureau des Rouſſes. C'étoit une piece à figurer avec diſtinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambery tout de ſuite ſans avoir rien fait avec l'abbé *Blanchard*, & tout bien peſé, voyant le malheur me ſuivre dans toutes mes entrepriſes, je réſolus de m'attacher uniquement à Maman, de courir ſa fortune, & de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir

auquel je ne pouvois rien. Elle 1
reçut comme si j'avois rapporté (
trésors, remonta peu-à-peu ma pet
garderobe, & mon malheur, assez gra
pour l'un & pour l'autre, fut presq
aussi-tôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refro
sur mes projets de musique, je ne la
sois pas d'étudier toujours mon R
meau, & à force d'efforts je parvi
enfin à l'entendre & à faire quelqu
petits essais de composition dont le su
cès m'encouragea. Le Comte de *Bel
garde* fils du Marquis d'*Antremon*
étoit revenu de Dresde après la m
du Roi *Auguste*. Il avoit vécu lon
tems à Paris, il aimoit extrêmeme
la musique, & avoit pris en passi
celle de *Rameau*. Son frere le Con
de *Nangis* jouoit du violon, Madai
la Comtesse de *la Tour* leur sœur cha
toit un peu. Tout cela mit à Chambe
la musique à la mode, & l'on étab
une maniere de concert public, do
on voulut d'abord me donner la dire
tion; mais on s'apperçut bientôt qu'e
passoit mes forces, & l'on s'arrang
autrement. Je ne laissois pas d'y do
ner quelques petits morceaux de 1
façon, & entr'autres une cantate (

plût beaucoup. Ce n'étoit pas une piece bien faite, mais elle étoit pleine de chants nouveaux & de choses d'effet, que l'on n'attendoit pas de moi. Ces Messieurs ne purent croire que lisant si mal la musique, je fusse en état d'en composer de passable, & ils ne douterent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose, un matin M. de *Nangis* vint me trouver avec une cantate de *Clerambault* qu'il avoit transposée, disoit-il, pour la commodité de la voix, & à laquelle il falloit faire une autre basse, la transposition rendant celle de *Clerambault* impraticable sur l'instrument, je répondis que c'étoit un travail considérable & qui ne pouvoit être fait sur-le-champ. Il crut que je cherchois une défaite, & me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc, mal sans doute, parce qu'en toute chose il me faut pour bien faire, mes aises & la liberté; mais je la fis du moins dans les regles, & comme il étoit présent, il ne put douter que je ne susse les élémens de la composition. Ainsi je ne perdis pas mes écolieres, mais je me refroidis un peu sur la musique, voyant qu'on

faisoit un concert & que l'on s'y passoit de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que, la paix étant faite, l'armée Françoise repassa les monts. Plusieurs Officiers vinrent voir Maman ; entr'autres M. le Comte de *Lautrec* colonel du régiment d'Orléans, depuis Plénipotentiaire à Geneve, & enfin Maréchal de France; auquel elle me présenta. Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'intéresser beaucoup à moi, & me promit beaucoup de choses, dont il ne s'est souvenu que la derniere année de sa vie, lorsque je n'avois plus besoin de lui. Le jeune Marquis de *Senneterre*, dont le pere étoit alors Ambassadeur à Turin, passa dans le même tems à Chambery. Il dina chez Madame de *Menthon* ; j'y dinois aussi ce jour-là. Après le diné il fut question de musique; il la savoit très-bien. L'opéra de Jephté étoit alors dans sa nouveauté : il en parla, on le fit apporter. Il me fit frémir en me proposant d'exécuter à nous deux cet opéra, & tout en ouvrant le livre il tomba sur ce morceau célebre à deux chœurs :

La Terre, l'Enfer, le Ciel même,
Tout tremble devant le Seigneur.

Il me dit; combien voulez-vous faire de parties? Je ferai pour ma part ces six-là. Je n'étois pas encore accoutumé à cette pétulance Françoise, & quoique j'eusse quelquefois annoncé des partitions, je ne comprenois pas comment le même homme pouvoit faire en même tems six parties ni même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique que de sauter ainsi légérement d'une partie à l'autre, & d'avoir l'œil à la fois sur toute une partition. A la maniere dont je me tirai de cette entreprise, M. de *Sennecterre* dut être tenté de croire que je ne savois pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il vouloit donner à Mlle. de *Menthon*. Je ne pouvois m'en défendre. Il chanta la chanson; je l'écrivis, même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite, & trouva, comme il étoit vrai, qu'elle étoit très-correctement notée. Il avoit vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir ce petit succès. C'étoit pourtant une chose très-simple. Au fond je savois fort bien la musique, je ne manquois que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais sur rien, &

qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoiqu'il en soit je fus sensible à l'honnête soin qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres & dans le mien la petite honte que j'avois eue ; & douze ou quinze ans après me rencontrant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeller cette anecdote, & de lui montrer que j'en gardois le souvenir. Mais il avoit perdu les yeux depuis ce tems-là. Je craignis de renouveller ses regrets en lui rappellant l'usage qu'il en avoit su faire, & je me tus.

Je touche au moment qui commence à lier mon existence passée avec la présente. Quelques amitiés de ce tems-là prolongées jusqu'à celui-ci me sont devenues bien précieuses. Elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se disoient mes amis l'étoient & m'aimoient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaisons avec un homme connu, ou par le desir secret de trouver ainsi plus d'occasions de lui nuire. C'est d'ici que je date ma premiere connoissance avec mon vieux ami *Gauffecourt* qui m'est toujours

reſté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours reſté! non. Hélas! je viens de le perdre. Mais il n'a ceſſé de m'aimer qu'en ceſſant de vivre, & notre amitié n'a fini qu'avec lui. M. de *Gauffecourt* étoit un des hommes les plus aimables qui aient exiſté. Il étoit impoſſible de le voir ſans l'aimer, & de vivre avec lui ſans s'y attacher tout-à-fait. Je n'ai vu de ma vie une phyſionomie plus ouverte, plus careſſante, qui eût plus de ſérénité, qui marquât plus de ſentiment & d'eſprit, qui inſpirât plus de confiance. Quelque réſervé qu'on pût être on ne pouvoit dès la premiere vue ſe défendre d'être auſſi familier avec lui que ſi on l'eût connu depuis vingt ans, & moi qui avois tant de peine d'être à mon aiſe avec les nouveaux viſages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, ſon accent, ſon propos accompagnoient parfaitement ſa phyſionomie. Le ſon de ſa voix étoit net, plein, bien timbré; une belle voix de baſſe étoffée & mordante qui rempliſſoit l'oreille & ſonnoit au cœur. Il eſt impoſſible d'avoir une gaîté plus égale & plus douce, des graces plus vraies & plus ſimples, des talens plus natu-

rels & cultivés avec plus de goût. Jc
gnez à cela un cœur aimant, mais a
mant un peu trop tout le monde, t
caractere officieux avec peu de choix
servant ses amis avec zèle, ou plut
se faisant l'ami des gens qu'il pouvo
servir, & sachant faire très-adroitemei
ses propres affaires en faisant très-cha
dement celles d'autrui. *Gauffecou*
étoit fils d'un simple horloger & avc
été horloger lui-même. Mais sa figu
& son mérite l'appelloient dans ui
autre sphere où il ne tarda pas d'e
trer. Il fit connoissance avec M. c
la *Closure*, Résident de France
Geneve qui le prit en amitié. Il l
procura à Paris d'autres connoissanc
qui lui furent utiles, & par lesque
les il parvint à avoir la fournitu
des sels du Valais, qui lui valoit vin
mille livres de rente. Sa fortune, a
sez belle, se borna là du côté d
hommes, mais du côté des femmes
presse y étoit; il eut à choisir, &
ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de pl
rare, & de plus honorable pour l
fut qu'ayant des liaisons dans tous l
états, il fut par-tout chéri, recherc
de tout le monde sans jamais être env
ni haï de personne, & je crois qu

eſt mort ſans avoir eu de ſa vie un ſeul ennemi. Heureux homme! Il venoit tous les ans aux bains d'Aix où ſe raſſemble la bonne compagnie des pays voiſins. Lié avec toute la nobleſſe de Savoye, il venoit d'Aix à Chambery voir le Comte de *Bellegarde* & ſon pere le Marquis d'*Antremont*, chez qui Maman fit & me fit faire connoiſſance avec lui. Cette connoiſſance qui ſembloit devoir n'aboutir à rien & fut nombre d'années interrompue, ſe renouvella dans l'occaſion que je dirai & devint un véritable attachement. C'eſt aſſez pour m'autoriſer à parler d'un ami avec qui j'ai été ſi étroitement lié : mais quand je ne prendrois aucun intérêt perſonnel à ſa mémoire, c'étoit un homme ſi aimable & ſi heureuſement né que pour l'honneur de l'eſpece humaine je la croirois toujours bonne à conſerver. Cet homme ſi charmant avoit pourtant ſes défauts, ainſi que les autres, comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéreſſant autant qu'il pouvoit l'être, il falloit qu'on eût quelque choſe à lui pardonner.

Une autre liaiſon du même tems

n'eſt pas éteinte, & me leurre enco de cet eſpoir du bonheur tempor qui meurt ſi difficilement dans le cœu de l'homme. M. de *Conzié*, genti homme Savoyard, alors jeune & ai mable eut la fantaiſie d'apprendre la muſique, ou plutôt de faire connoiſ ſance avec celui qui l'enſeignoit. Avec de l'eſprit, & du goût pour les belles connoiſſances, M. de *Conzié* avoit une douceur de caractere qui le ren doit très-liant, & je l'étois beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvois. La liaiſon fut bientôt faite. Le germe de littérature & de philoſo- phie qui commençoit à fermenter dans ma tête & qui n'attendoit qu'un peu de culture & d'émulation pour ſe dé- velopper tout à-fait, les trouvoit en lui. M. de *Conzié* avoit peu de diſpo- ſition pour la muſique; ce fut un bien pour moi: les heures des leçons ſe paſſoient à toute autre choſe qu'à ſolfier. Nous déjeûnions, nous cau- ſions, nous liſions quelques nouveau- tés, & pas un mot de muſique. La correſpondance de Voltaire avec le Prince Royal de Pruſſe faiſoit du bruit alors; nous nous entretenions ſouvent de ces deux hommes célebres, dont

l'un depuis peu sur le trône s'annonçoit déjà tel qu'il devoit dans peu se montrer, & dont l'autre, aussi décrié qu'il est admiré maintenant ; nous faisoit plaindre sincérement le malheur qui sembloit le poursuivre, & qu'on voit si souvent être l'apanage des grands talens. Le Prince de Prusse avoit été peu heureux dans sa jeunesse, & Voltaire sembloit fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un & à l'autre s'étendoit à tout ce qui s'y rapportoit. Rien de tout ce qu'écrivoit Voltaire ne nous échappoit. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le desir d'apprendre à écrire avec élégance, & de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur dont j'étois enchanté. Quelque tems après parurent ses Lettres philosophiques ; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, & ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce tems-là.

Mais le moment n'étoit pas venu de m'y livrer tout de bon. Il me restoit encore une humeur un peu volage, un desir d'aller & venir qui s'étoit plutôt borné qu'éteint, & que nourris-

ſoit le train de la maiſon de Madame de *Warens*, trop bruyant pour mon humeur ſolitaire. Ce tas d'inconnus qui lui affluoient journellement de toutes parts, & la perſuaſion où j'étois que ces gens-là ne cherchoient qu'à la duper chacun à ſa maniere, me faiſoient un vrai tourment de mon habitation. Depuis qu'ayant ſuccédé à Claude *Anet* dans la confidence de ſa maîtreſſe je ſuivois de plus près l'état de ſes affaires, j'y voyois un progrès en mal dont j'étois effrayé. J'avois cent fois remontré, prié, preſſé, conjuré, & toujours inutilement. Je m'étois jetté à ſes pieds, je lui avois fortement repréſenté la cataſtrophe qui la menaçoit, je l'avois vivement exhortée à réformer ſa dépenſe, à commencer par moi, à ſouffrir plutôt un peu tandis qu'elle étoit encore jeune, que, multipliant toujours ſes dettes & ſes créanciers, de s'expoſer ſur ſes vieux jours à leurs vexations & à la miſere. Senſible à la ſincérité de mon zele elle s'attendriſſoit avec moi, & me promettoit les plus belles choſes du monde. Un croquant arrivoit-il ? A l'inſtant tout étoit oublié. Après mille épreuves de l'inutilité de mes remontrances,

que me reſtoit-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvois prévenir ? Je m'éloignois de la maiſon dont je ne pouvois garder la porte ; je faiſois de petits voyages à Nion, à Geneve, à Lyon, qui m'étourdiſſant ſur ma peine ſecrette, en augmentoient en même tems le ſujet par ma dépenſe. Je puis jurer que j'en aurois ſouffert tous les retranchemens avec joie, ſi Maman eût vraiment profité de cette épargne ; mais certain que ce que je me refuſois paſſoit à des fripons, j'abuſois de ſa facilité pour partager avec eux, & comme le chien qui revient de la boucherie, j'emportois mon lopin du morceau que je n'avois pu ſauver.

Les prétextes ne me manquoient pas pour tous ces voyages, & Maman ſeule m'en eût fourni de reſte, tant elle avoit par-tout de liaiſons, de négociations, d'affaires, de commiſſions à donner à quelqu'un de ſûr. Elle ne demandoit qu'à m'envoyer, je ne demandois qu'à aller ; cela ne pouvoit manquer de faire une vie aſſez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connoiſſances qui m'ont été dans la ſuite agréables ou utiles ; en-

tr'autres à Lyon celle de M. *Perrichon*, que je me reproche de n'avoir pas assez cultivé, vu les bontés qu'il a eues pour moi ; celle du bon *Parisot* dont je parlerai dans son tems : à Grenoble celles de Madame *Deybens* & de Madame la Présidente de *Bardonanche*, femme de beaucoup d'esprit, & qui m'eût pris en amitié si j'avois été à portée de la voir plus souvent : à Geneve celle de M. de la *Closure* Résident de France, qui me parloit souvent de ma mere dont malgré la mort & le tems, son cœur n'avoit pu se déprendre ; celle des deux *Barrillot*, dont le pere, qui m'appelloit son petit-fils, étoit d'une société très-aimable, & l'un des plus dignes hommes que j'aye jamais connus. Durant les troubles de la République, ces deux citoyens se jetterent dans les deux partis contraires ; le fils dans celui de la Bourgeoisie, le pere dans celui des Magistrats, & lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis, étant à Geneve, le pere & le fils sortir armés de la même maison, l'un pour monter à l'hôtel-de-ville, l'autre pour se rendre à son quartier, surs de se trouver deux heures après l'un vis à-vis de l'autre, exposés à s'entr'égorger. Ce spec-

tacle affreux me fit une impreſſion ſi vive que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile, & de ne ſoutenir jamais au-dedans la liberté par les armes, ni de ma perſonne ni de mon aveu, ſi jamais je rentrois dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce ſerment dans une occaſion délicate, & l'on trouvera, du moins je le penſe, que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étois pas encore à cette premiere fermentation de patriotiſme que Geneve en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étois loin par un fait très-grave à ma charge que j'ai oublié de mettre à ſa place & qui ne doit pas être omis.

Mon oncle *Bernard* étoit depuis quelques années paſſé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charleſtown dont il avoit donné le plan. Il y mourut peu après; mon pauvre couſin étoit auſſi mort au ſervice du Roi de Pruſſe, & ma tante perdit ainſi ſon fils & ſon mari preſque en même tems. Ces pertes réchaufferent un peu ſon amitié pour le plus proche parent qui lui reſtât & qui étoit moi. Quand j'allois à Geneve je logeois chez elle & je m'amuſois à

fureter & feuilleter les livres & papiers que mon oncle avoit laissés. J'y trouvai beaucoup de pieces curieuses & des lettres dont assurément on ne se douteroit pas. Ma tante qui faisoit peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter si j'avois voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-pere *Bernard* le ministre, & entr'autres les œuvres posthumes de *Rohault* in-quarto, dont les marges étoient pleines d'excellentes scholies qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de Madame de *Warens*; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. A ces livres je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, & un seul imprimé, qui étoit du fameux Micheli *Ducret*, homme d'un grand talent, savant, éclairé, mais trop remuant, traité bien cruellement par les magistrats de Geneve, & mort dernièrement dans la forteresse d'Arberg où il étoit enfermé depuis longues années, pour avoir, disoit-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire étoit une critique assez judicieuse de ce grand & ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en par-

tie à Geneve, à la grande risée des gens du métier qui ne savent pas le but secret qu'avoit le Conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. *Micheli* ayant été exclu de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avoit cru, comme membre des Deux-Cents, & même comme citoyen, pouvoir en dire son avis plus au long, & c'étoit ce qu'il avoit fait par ce mémoire qu'il eut l'imprudence de faire imprimer, mais non pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il envoyoit aux Deux-Cents, & qui furent tous interceptés à la poste par ordre du Petit Conseil. Je trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avoit été chargé d'y faire, & j'emportai l'un & l'autre. J'avois fait ce voyage peu après ma sortie du Cadastre, & j'étois demeuré en quelque liaison avec l'avocat *Coccelli* qui en étoit le chef. Quelque tems après le directeur de la douane s'avisa de me prier de lui tenir un enfant, & me donna Madame *Coccelli* pour commere. Les honneurs me tournoient la tête, & fier d'appartenir de si près à M. l'avocat, je tâchois de faire l'important pour me montrer digne de cette gloire.

Dans cette idée je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de lui faire voir mon mémoire imprimé de M. *Micheli*, qui réellement étoit une piece rare, pour lui prouver que j'appartenois à des notables de Geneve qui favoient les fecrets de l'Etat. Cependant par une demi-réferve dont j'aurois peine à rendre raifon, je ne lui montrai point la réponfe de mon oncle à ce mémoire, peut-être parce qu'elle étoit manufcrite, & qu'il ne falloit à M. l'avocat que du moulé. Il fentit pourtant fi bien le prix de l'écrit que j'eus la bêtife de lui confier, que je ne pus jamais le ravoir ni le revoir, & que bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, je me fis un mérite de la chofe & transformai ce vol en préfent. Je ne doute pas un moment qu'il n'ait bien fait valoir à la Cour de Turin, cette piece, plus curieufe cependant qu'utile, & qu'il n'ait eu grand foin de fe faire rembourfer de maniere ou d'autre de l'argent qu'il lui en avoit dû coûter pour l'acquérir. Heureufement de tous les futurs contingens, un des moins probables eft qu'un jour le roi de Sardaigne affiégera Geneve. Mais comme il n'y a pas d'impoffibilité à la chofe,

J'aurai toujours à reprocher à ma sotte vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon entre la musique, les magistéres, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, & prenant plutôt le jargon des livres que la connoissance de leur contenu. Dans mes voyages de Geneve j'allois de tems en tems voir en passant mon ancien bon ami M. *Simon*, qui fomentoit beaucoup mon émulation naissante par des nouvelles toutes fraîches de la République des Lettres tirées de Baillet ou de Colomiés. Je voyois aussi beaucoup à Chambery un Jacobin professeur de Physique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, & qui faisoit souvent de petites expériences qui m'amusoient extrêmement. Je voulus à son exemple faire de l'encre de sympathie. Pour cet effet après avoir rempli une bou-

teille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment, & d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à tems ; elle me sauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux, j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, & j'appris ainsi à ne pas me mêler de Physique expérimentale sans en savoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal-à-propos pour ma santé, qui depuis quelque tems s'altéroit sensiblement. Je ne sais d'où venoit qu'étant bien conformé par le coffre & ne faisant d'excès d'aucune espece, je déclinois à vue d'œil. J'ai une assez bonne quarrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aise ; cependant j'avois la courte haleine, je me sentois oppressé : je soupirois involontairement, j'avois des palpitations, je crachois du sang ; la fievre lente survint & je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état à la fleur de l'âge, sans avoir aucun viscere vicié, sans avoir rien fait pour détruire sa santé ?

L'épée use le fourreau, dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre, & mes passions m'ont tué. Quelles passions dira-t-on? Des riens: les choses du monde les plus puériles; mais qui m'affectoient comme s'il se fût agi de la possession d'Hélene ou du trône de l'univers. D'abord les femmes. Quand j'en eus une, mes sens furent tranquilles, mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me dévoroient au sein de la jouissance. J'avois une tendre mere, une amie chérie, mais il me falloit une maîtresse. Je me la figurois à sa place; je me la créois de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avois cru tenir Maman dans mes bras quand je l'y tenois, mes étreintes n'auroient pas été moins vives, mais tous mes desirs se seroient éteints; j'aurois sanglotté de tendresse, mais je n'aurois pas joui. Jouir! Ce sort est-il fait pour l'homme? Ah! si jamais une seule fois en ma vie j'avois goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire; je serois mort sur le fait.

J'étois donc brûlant d'amour sans

objet, & c'eſt peut-être ainſi qu'il épuiſe le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de ſon imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer ſa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination qui va toujours au devant des malheurs, me montroit celui-là ſans ceſſe dans tout ſon excès & dans toutes ſes ſuites. Je me voyois d'avance forcément ſéparé par la miſere de celle à qui j'avois conſacré ma vie, & ſans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les deſirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La muſique étoit pour moi une autre paſſion moins fougueuſe, mais non moins conſumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obſcurs livres de Rameau, par mon invincible obſtination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refuſoit toujours, par mes courſes continuelles, par les compilations immenſes que j'entaſſois, paſſant très-ſouvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choſes permanentes, tandis que toutes les folies qui paſſoient dans mon inconſtante tête,

les goûts fugitifs d'un ſeul jour, un voyage, un concert, un ſoupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaiſirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de paſſions violentes, qui dans leur impétuoſité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur & ſouvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais ſang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé ſous Pierre-le-Grand à la Cour de Ruſſie; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus, toujours plein de projets auſſi foux que lui, qui faiſoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman comme de raiſon, & pour ſes tréſors de zéros qu'il lui prodiguoit généreuſement, lui tiroit ſes pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi cela n'eſt pas dif-

objet, & c'eſt peut-être ainſi qu'il épuiſe le plus. J'étois inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre Maman & de ſon imprudente conduite, qui ne pouvoit manquer d'opérer ſa ruine totale en peu de tems. Ma cruelle imagination qui va toujours au devant des malheurs, me montroit celui-là ſans ceſſe dans tout ſon excès & dans toutes ſes ſuites. Je me voyois d'avance forcément ſéparé par la miſere de celle à qui j'avois conſacré ma vie, & ſans qui je n'en pouvois jouir. Voilà comment j'avois toujours l'ame agitée. Les deſirs & les craintes me dévoroient alternativement.

La muſique étoit pour moi une autre paſſion moins fougueuſe, mais non moins conſumante par l'ardeur avec laquelle je m'y livrois, par l'étude opiniâtre des obſcurs livres de Rameau, par mon invincible obſtination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refuſoit toujours, par mes courſes continuelles, par les compilations immenſes que j'entaſſois, paſſant très-ſouvent à copier les nuits entieres. Et pourquoi m'arrêter aux choſes permanentes, tandis que toutes les folies qui paſſoient dans mon inconſtante tête,

les goûts fugitifs d'un ſeul jour, un voyage, un concert, un ſoupé, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui étoit le moins du monde prémédité dans mes plaiſirs ou dans mes affaires devenoit pour moi tout autant de paſſions violentes, qui dans leur impétuoſité ridicule me donnoient le plus vrai tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur & ſouvent interrompue, m'a fait faire, je crois, plus de mauvais ſang que les miens.

Il y avoit un Genevois nommé M. *Bagueret*, lequel avoit été employé ſous Pierre-le-Grand à la Cour de Ruſſie; un des plus vilains hommes & des plus grands foux que j'aye jamais vus, toujours plein de projets auſſi foux que lui, qui faiſoit tomber les millions comme la pluie, & à qui les zéros ne coûtoient rien. Cet homme étant venu à Chambery pour quelque procès au Sénat, s'empara de Maman comme de raiſon, & pour ſes tréſors de zéros qu'il lui prodiguoit généreuſement, lui tiroit ſes pauvres écus piece à piece. Je ne l'aimois point, il le voyoit; avec moi cela n'eſt pas dif-

ficile : il n'y avoit ſorte de baſſeſſe qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'aviſa de me propoſer d'apprendre les échecs qu'il jouoit un peu. J'eſſayai, preſque malgré moi, & après avoir tant bien que mal appris la marche, mon progrès fut ſi rapide qu'avant la fin de la premiere ſéance je lui donnai la tour qu'il m'avoit donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcené des échecs. J'achete un échiquier : j'achete le calabrois ; je m'enferme dans ma chambre, j'y paſſe les jours & les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties, à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré, à jouer ſeul ſans relâche & ſans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail & d'efforts inimaginables je vais au caffé, maigre, jaune, & preſque hébêté. Je m'eſſaye, je rejoue avec M. *Bagueret* : il me bat une fois, deux fois, vingt fois ; tant de combinaiſons s'étoient brouillées dans ma tête, & mon imagination s'étoit ſi bien amortie, que je ne voyois plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de *Philidor* ou celui de *Stamma* j'ai voulu m'exercer à étudier des parties,
la

la même chose m'eſt arrivée, & après m'être épuiſé de fatigue je me ſuis trouvé plus foible qu'auparavant. Du reſte, que j'aye abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me ſois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette premiere ſéance, & je me ſuis toujours retrouvé au même point où j'étois en la finiſſant. Je m'exercerois des milliers de ſiecles que je finirois par pouvoir donner la tour à *Bagueret*, & rien de plus. Voilà du tems bien employé, direz-vous! & je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier eſſai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer ſortant de ma chambre, j'avois l'air d'un déterré, & ſuivant le même train je n'aurois pas reſté déterré long-tems. On conviendra qu'il eſt difficile, & ſur-tout dans l'ardeur de la jeuneſſe, qu'une pareille tête laiſſe toujours le corps en ſanté.

L'altération de la mienne agit ſur mon humeur, & tempéra l'ardeur de mes fantaiſies. Me ſentant affoiblir je devins plus tranquille & perdis un peu la fureur des voyages. Plus ſédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de mélancolie; les vapeurs ſuccéderent

aux paſſions; ma langueur devint
teſſe; je pleurois & ſoupirois à
pos de rien ; je ſentois la vie m'éc
per ſans l'avoir goûtée ; je gémi
ſur l'état où je laiſſois ma pauvre
man, ſur celui où je la voyois p
à tomber; je puis dire que la qu
& la laiſſer à plaindre étoit mon
que regret. Enfin je tombai tout-à
malade. Elle me ſoigna comme ja
mere n'a ſoigné ſon enfant, & cel
fit du bien à elle-même, en fai
diverſion aux projets & tenant éca
les projetteurs. Quelle douce m
ſi alors elle fût venue! Si j'avois
goûté les biens de la vie, j'en a
peu ſenti les malheurs. Mon ame
ſible pouvoit partir ſans le ſenti
cruel de l'injuſtice des hommes
empoiſonne la vie & la mort. J'a
la conſolation de me ſurvivre dan
meilleure moitié de moi-même;
toit à peine mourir. Sans les inq
tudes que j'avois ſur ſon ſort je ſe
mort comme j'aurois pu m'endorm
& ces inquiétudes mêmes avoien
objet affectueux & tendre qui en t
péroit l'amertume. Je lui diſois : v
voilà dépoſitaire de tout mon ê
faites en ſorte qu'il ſoit heureux. D

ou trois fois quand j'étois le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit & de me traîner à sa chambre pour lui donner sur sa conduite des conseils, j'ose dire pleins de justesse & de sens ; mais où l'intérêt que je prenois à son sort se marquoit mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étoient ma nourriture & mon remede, je me fortifiois de ceux que je versois auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, & tenant ses mains dans les miennes. Les heures couloient dans ces entretiens nocturnes, & je m'en retournois en meilleur état que je n'étois venu ; content & calme dans les promesses qu'elle m'avoit faites, dans les espérances qu'elle m'avoit données, je m'endormois là-dessus avec la paix du cœur & la résignation à la providence. Plaise à Dieu qu'après tant de sujets de haïr la vie, après tant d'orages qui ont agité la mienne & qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la mort qui doit la terminer me soit aussi peu cruelle qu'elle me l'eût été dans ce moment-là !

A force de soins, de vigilance & d'incroyables peines, elle me sauva, il est certain qu'elle seule pouvoit

e sauver. J'ai peu de foi à la médecine des médecins, mais j'en ai beaucoup à celle des vrais amis; les choses dont notre bonheur dépend se font toujours beaucoup mieux que toutes les autres. S'il y a dans la vie un sentiment délicieux, c'est celui que nous éprouvâmes d'être rendus l'un à l'autre. Notre attachement mutuel n'en augmenta pas, cela n'étoit pas possible; mais il prit je ne sais quoi de plus intime, de plus touchant dans sa grande simplicité. Je devenois tout-à-fait son œuvre, tout-à-fait son enfant, & plus que si elle eût été ma vraie mere. Nous commençâmes, sans y songer, à ne plus nous séparer l'un de l'autre, à mettre en quelque sorte toute notre existence en commun, & sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur & tous nos desirs à cette possession mutuelle & peut-être unique parmi les humains, qui n'étoit point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge,

à la figure, tenoit à tout ce par quoi l'on eſt ſoi, & qu'on ne peut perdre qu'en ceſſant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuſe criſe n'amenât le bonheur du reſte de ſes jours & des miens ? Ce ne fut pas à moi, je m'en rends le conſolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à ſa volonté. Il étoit écrit que bientôt l'invincible naturel reprendroit ſon empire. Mais ce fatal retour ne ſe fit pas tout d'un coup. Il y eut, graces au Ciel, un intervalle ; court & précieux intervalle ! qui n'a pas fini par ma faute, & dont je ne me reprocherai pas d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie, je n'avois pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'étoit pas rétablie ; un reſte de fievre duroit toujours, & me tenoit en langueur. Je n'avois plus de goût à rien qu'à finir mes jours près le celle qui m'étoit chere, à la main-enir dans ſes bonnes réſolutions, à ıi faire ſentir en quoi conſiſtoit le ·ai charme d'une vie heureuſe, à ndre la ſienne telle autant qu'il dé-ndoit de moi. Mais je voyois, je toi même que dans une maiſon ıbre & triſte, la continuelle ſoli-

tude du tête-à-tête deviendroit à la fin trifte auffi. Le remede à cela fe préfenta comme de lui-même. Maman m'avoit ordonné le lait & vouloit que j'allaffe le prendre à la campagne. J'y confentis, pourvu qu'elle y vînt avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer; il ne s'agit plus que du choix du lieu. Le jardin du faux-bourg n'étoit pas proprement à la campagne, entouré de maifons & d'autres jardins, il n'avoit point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs après la mort d'*Anet* nous avions quitté ce jardin pour raifon d'économie, n'ayant plus à cœur d'y tenir des plantes & d'autres vues nous faifant peu regretter ce réduit.

Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui propofai de l'abandonner tout-à-fait, & de nous établir dans une folitude agréable, dans quelque petite maifon affez éloignée pour dérouter les importuns. Elle l'eût fait, & ce parti que fon bon ange & le mien me fuggéroit, nous eût vraifemblablement affuré des jours heureux & tranquilles, jufqu'au moment où la mort devoit nous féparer. Mais cet état n'étoit pas

celui où nous étions appellés. Mama. devoit éprouver toutes les peines de l'indigence & du mal-être, après avoir passé sa vie dans l'abondance, pour la lui faire quitter avec moins de regret; & moi, par un assemblage de maux de toute espece, je devois être un jour en exemple à quiconque inspiré du seul amour du bien public & de la justice, ose, fort de sa seule innocence, dire ouvertement la vérité aux hommes sans s'étayer par des cabales, sans s'être fait des partis pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle n'osa quitter sa vilaine maison de peur de fâcher le propriétaire. Ton projet de retraite est charmant, me dit-elle, & fort de mon goût; mais dans cette retraite il faut vivre. En quittant ma prison je risque de perdre mon pain, & quand nous n'en aurons plus dans les bois il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite pension au Comte de ***. pour qu'il me laisse la mienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville, pour vivre en paix, & assez près pour y revenir toutes les fois

qu'il fera néceſſaire. Ainſi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de *Conzié* à la porte de Chambery, mais retirée & ſolitaire comme ſi l'on étoit à cent lieues. Entre deux côteaux aſſez élevés eſt un petit vallon nord & ſud au fond duquel coule une rigole entre des cailloux & des arbres. Le long de ce vallon à mi-côte ſont quelques maiſons éparſes fort agréables pour quiconque aime un aſyle un peu ſauvage & retiré. Après avoir eſſayé deux ou trois de ces maiſons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au ſervice, appellé M. *Noiret*. La maiſon étoit très-logeable. Au-devant un jardin en terraſſe, une vigne au-deſſus, un verger au-deſſous, vis à-vis un petit bois de Châtaigners, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne des prés pour l'entretien du bétail; enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous y voulions établir. Autant que je puis me rappeller les tems & les dates, nous en prîmes poſſeſſion vers la fin de l'été de 1736. J'étois tranſporté, le premier jour que nous y couchâmes. O Maman, dis-je à cette

chere amie en l'embraſſant & l'inondant de larmes d'attendriſſement & de joie: ce ſejour eſt celui du bonheur & de l'innocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part.

Fin du cinquieme Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE SIXIEME.

Hoc erat in votis : modus agri non ità magnus,
Hortus ubi, & tecto vicinus aquæ fons,
Et paululùm ſylvæ ſuper his foret.

JE ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî meliùs fecere* ; mais n'importe, il ne m'en falloit pas davantage ; il ne m'en falloit pas même la propriété : c'étoit aſſez pour moi de la jouiſſance, & il y a long-tems que j'ai dit & ſenti que le propriétaire & le poſſeſſeur ſont ſouvent deux perſonnes très-différentes ; même en laiſſant à part les maris & les amans.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles, mais rapides momens qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Momens précieux & si regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir s'il est possible, que vous ne fites réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce recit si touchant & si simple ; pour redire toujours les mêmes choses & n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyois moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistoit en faits, en actions, en paroles, je pourrois le décrire & le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'étoit ni dit ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levois avec le soleil & j'étois heureux ; je me promenois & j'étois heureux, je voyois Maman & j'étois heureux, je la quittois & j'étois heureux, je parcourois les bois, les côteaux, j'errois dans les vallons, je lisois, j'étois oisif, je

travaillois au jardin, je cueillois les fruits, j'aidois au ménage, & le bonheur me suivoit par-tout ; il n'étoit dans aucune chose assignable, il étoit tout en moi-même, il ne pouvoit me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de tout ce que j'ai fait, dit & pensé tout le tems qu'elle a duré n'est échappé de ma mémoire. Les tems qui précédent & qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement & confusément ; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il duroit encore. Mon imagination qui dans ma jeunesse alloit toujours en avant & maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter, & ces retours si vifs & si vrais dans l'époqu[e] dont je parle, me font souvent vivr[e] heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un se[ul] exemple qui pourra faire juger de le[ur] force & de leur vérité. Le premier jo[ur] que nous allâmes coucher aux Ch[ar]mettes, Maman étoit en chaise à p[orteurs]

teurs, & je la suivois à pied. Le chemin monte, elle étoit assez pésante, & craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu-près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie & me dit; voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avois jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, & j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jettai seulement en passant un coup-d'œil sur celle-là & près de trente ans se sont passés sans que j'aye revu de la pervenche, ou que j'y aye fait attention. En 1764 étant à Cressier avec mon ami M. *Du Peyrou*, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon qu'il appelle avec raison Bellevue. Je commençois alors d'herboriser un peu. En montant & regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *ah voilà de la pervenche!* & c'en étoit en effet. *Du Peyrou* s'apperçut du transport, mais il en ignoroit la cause; il l'apprendra je l'espere, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous

ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma premiere santé. J'étois languissant; je le devins davantage. Je ne pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'étoit alors la mode de l'eau pour tout remede; je me mis à l'eau, & si peu discrétement qu'elle faillit me guérir non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allois à la fontaine avec un grand gobelet, & j'en buvois successivement en me promenant la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvois étoit un peu crue & difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac que j'avois eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne falloit plus espérer de guérir. Dans ce même tems il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin que je n'étois pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied je sentis dans tout

mon corps une révolution ſubite & preſque inconcevable. Je ne ſaurois mieux la comparer qu'à une eſpece de tempête qui s'éleva dans mon ſang & gagna dans l'inſtant tous mes membres. Mes arteres ſe mirent à battre d'une ſi grande force, que non-ſeulement je ſentois leur battement, mais que je l'entendois même & ſur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles ſe joignit à cela, & ce bruit étoit triple ou plutôt quadruple, ſavoir : un bourdonnement grave & ſourd, un murmure plus clair comme d'une eau courante, un ſifflement très-aigu, & le battement que je viens de dire & dont je pouvois aiſément compter les coups ſans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne étoit ſi grand qu'il m'ôta la fineſſe d'ouïe que j'avois auparavant, & me rendit, non tout-à-fait ſourd, mais dur d'oreille, comme je le ſuis depuis ce tems-là.

On peut juger de ma ſurpriſe & de mon effroi. Je me crus mort ; je me mis au lit ; le médecin fut appellé ; je lui contai mon cas en frémiſſant & le jugeant ſans remede. Je crois qu'il en penſa de même, mais il fit ſon

métier. Il m'enfila de longs raifonnemens où je ne compris rien du tout; puis en conféquence de fa fublime théorie il commença *in animâ vili* la cure expérimentale qu'il lui plût de tenter. Elle étoit fi pénible, fi dégoûtante, & opéroit fi peu que je m'en laffai bientôt, & au bout de quelques femaines voyant que je n'étois ni mieux ni pis, je quittai le lit & repris ma vie ordinaire, avec mon battement d'arteres & mes bourdonnemens, qui depuis ce tems-là, c'eft-à-dire depuis trente ans, ne m'ont pas quitté une minute.

J'avois été jufqu'alors grand dormeur. La totale privation du fommeil qui fe joignit à tous ces fymptômes, & qui les a conftamment accompagnés jufqu'ici, acheva de me perfuader qu'il me reftoit peu de tems à vivre. Cette perfuafion me tranquillifa pour un tems fur le foin de guérir. Ne pouvant prolonger ma vie, je réfolus de tirer du peu qu'il me reftoit tout le parti qu'il étoit poffible, & cela fe pouvoit par une finguliere faveur de la nature, qui dans un état fi funefte m'exemptoit des douleurs qu'il fembloit devoir m'attirer. J'étois importuné de ce bruit, mais je n'en fouffrois

pas : il n'étoit accompagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits, & en tout tems d'une courte haleine qui n'alloit pas jusqu'à l'asthme, & ne se faisoit sentir que quand je voulois courir ou agir un peu fortement.

Cet accident qui devoit tuer mon corps ne tua que mes passions, & j'en bénis le Ciel chaque jour par l'heureux effet qu'il produisit sur mon ame. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. Donnant leur véritable prix aux choses que j'allois quitter, je commençai de m'occuper de soins plus nobles, comme par anticipation sur ceux que j'aurois bientôt à remplir & que j'avois fort négligés jusqu'alors. J'avois souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avois jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui s'en fait un objet de consolation & d'espoir. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens ne me l'auroient été.

Elle qui mettoit toute chose en syst-

tême n'avoit pas manqué d'y mettre aussi la religion, & ce systême étoit composé d'idées très-disparates, les unes très-saines, les autres très folles, de sentimens relatifs à son caractere, & de préjugés venus de son éducation. En général les croyans font Dieu comme ils sont eux-mêmes, les bons le font bon, les méchans le font méchant; les dévots haineux & bilieux ne voyent que l'enfer parce qu'ils voudroient damner tout le monde: les ames aimantes & douces n'y croyent gueres, & l'un des étonnemens dont je ne reviens point est de voir le bon *Fénelon* en parler dans son Télémaque, comme s'il y croyoit tout de bon: mais j'espere qu'il mentoit alors; car enfin quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est Evêque. Maman ne mentoit pas avec moi, & cette ame sans fiel qui ne pouvoit imaginer un Dieu vindicatif & toujours courroucé ne voyoit que clémence & miséricorde où les dévots ne voyent que justice & punition. Elle disoit souvent qu'il n'y auroit point de justice en Dieu d'être juste envers nous, parce que ne nous ayant pas donné ce qu'il faut pour l'être ce seroit redemander plus

qu'il n'a donné. Ce qu'il y avoit de bizarre étoit que ſans croire à l'enfer elle ne laiſſoit pas de croire au purgatoire. Cela venoit de ce qu'elle ne ſavoit que faire des ames des méchans, ne pouvant ni les damner ni les mettre avec les bons juſqu'à ce qu'ils le fuſſent devenus; & il faut avouer qu'en effet & dans ce monde & dans l'autre, les méchans ſont toujours bien embarraſſans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel & de la rédemption eſt détruite par ce ſyſtême, que la baſe du Chriſtianiſme vulgaire en eſt ébranlée, & que le Catholiciſme au moins ne peut ſubſiſter. Maman cependant étoit bonne catholique ou prétendoit l'être, & il eſt ſûr qu'elle le prétendoit de très bonne foi. Il lui ſembloit qu'on expliquoit trop littéralement & trop durement l'Ecriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paroiſſoit comminatoire ou figuré. La mort de Jeſus-Chriſt lui paroiſſoit un exemple de charité vraiment divine pour apprendre aux hommes à aimer Dieu & à s'aimer entr'eux de même. En un mot, fidelle à la religion qu'elle avoit embraſſée, elle en admettoit ſincérement toute la profeſſion de

foi; mais quand on venoit à la discuſſion de chaque article, il ſe trouvoit qu'elle croyoit tout autrement que l'Egliſe, toujours en s'y ſoumettant. Elle avoit là-deſſus une ſimplicité de cœur, une franchiſe plus éloquente que des ergoteries, & qui ſouvent embarraſſoit juſqu'à ſon confeſſeur; car elle ne lui déguiſoit rien. Je ſuis bonne catholique, lui diſoit-elle, je veux toujours l'être; j'adopte de toutes les puiſſances de mon ame les déciſions de Sainte Mere Egliſe. Je ne ſuis pas maîtreſſe de ma foi, mais je le ſuis de ma volonté. Je la ſoumets ſans réſerve, & je veux tout croire. Que me demandez-vous de plus ?

Quand il n'y auroit point eu de morale chrétienne, je crois qu'elle l'auroit ſuivie, tant elle s'adaptoit bien à ſon caractere. Elle faiſoit tout ce qui étoit ordonné, mais elle l'eût fait de même quand il n'auroit pas été ordonné. Dans les choſes indifférentes elle aimoit à obéir, & s'il ne lui eût pas été permis, preſcrit même de faire gras, elle auroit fait maigre entre Dieu & elle, ſans que la prudence eût beſoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale étoit ſubordonnée aux principes

de M. de *Tavel*, ou plutôt elle prétendoit n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience, & sans même en avoir plus de scrupule que de desir. Je sais que force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses, mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions, & qu'elle ne l'étoit que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes & j'ose dire les plus édifiantes elle fût tombée sur ce point sans changer ni d'air ni de ton, sans se croire en contradiction avec elle même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait, & puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant ; tant elle étoit intimement persuadée que tout cela n'étoit qu'une maxime de police sociale, dont toute personne sensée pouvoit faire l'interprétation, l'application, l'exception selon l'esprit de la chose ; sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis, j'avoue que je n'osois le combattre, honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurois bien cherché d'établir la regle pour les autres en tâchant de m'en ex-

cepter ; mais outre que son tempérament prévenoit assez l'abus de ses principes, je sais qu'elle n'étoit pas femme à prendre le change, & que réclamer l'exception pour moi c'étoit la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairoit. Au reste, je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres, quoi qu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite & qu'alors elle n'en eût point du tout ; mais j'ai promis d'exposer fidellement ses principes, & je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avois besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort & de ses suites, je puisois avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachois à elle plus que je n'avois jamais fait ; j'aurois voulu transporter toute en elle ma vie que je sentois prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle de la persuasion qu'il me restoit peu de tems à vivre, de ma profonde sécurité sur mon sort à venir, résultoit un état habituel très-calme, & sensuel même, en ce qu'amortissant toutes les passions qui portent au loin nos craintes & nos es-

pérances, il me laiſſoit jouir ſans inquiétude & ſans trouble du peu de jours qui m'étoient laiſſés. Une choſe contribuoit à les rendre plus agréables; c'étoit le ſoin de nourrir ſon goût pour la campagne par tous les amuſemens que j'y pouvois raſſembler. En lui faiſant aimer ſon jardin, ſa baſſe-cour, ſes pigeons, ſes vaches, je m'affectionnois moi-même à tout cela, & ces petites occupations qui rempliſſoient ma journée ſans troubler ma tranquillité, me valurent mieux que le lait, & tous les remedes pour conſerver ma pauvre machine, & la rétablir même autant que cela ſe pouvoit.

Les vendanges, la récolte des fruits nous amuſerent le reſte de cette année, & nous attacherent de plus en plus à la vie ruſtique au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret, & nous retournâmes à la ville comme nous ſerions allés en exil. Moi ſur-tout qui doutant de revoir le printems croyois dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas ſans baiſer la terre & les arbres, & ſans me retourner pluſieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-tems

mes écolieres, ayant perdu le goût des amusemens & des sociétés de la ville, je ne sortois plus, je ne voyois plus personne, excepté Maman, & M. *Salomon* devenu depuis peu son médecin & le mien, honnête homme, homme d'esprit, grand Cartésien, qui parloit assez bien du systême du monde, & dont les entretiens agréables & instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot & niais remplissage des conversations ordinaires; mais des conversations utiles & solides m'ont toujours fait grand plaisir, & je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. *Salomon*; il me sembloit que j'anticipois avec lui sur ces hautes connoissances que mon ame alloit acquérir quand elle auroit perdu ses entraves. Ce goût que j'avois pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitoit, & je commençai de rechercher les livres qui pouvoient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêloient la dévotion aux sciences, m'étoient les plus convenables; tels étoient particuliérement ceux de l'Oratoire & de Port-Royal. Je me mis à les lire ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans

dans les mains un du Pere *Lami* intitulé, *Entretien sur les Sciences.* C'étoit une eſpece d'introduction à la connoiſſance des livres qui en traitent. Je le lus & relus cent fois; je réſolus d'en faire mon guide. Enfin je me ſentis entraîné peu-à-peu malgré mon état, ou plutôt par mon état vers l'étude avec une force irréſiſtible, & tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours, j'étudiois avec autant d'ardeur que ſi j'avois dû toujours vivre. On diſoit que cela me faiſoit du mal; je crois, moi, que cela me fit du bien, & non-ſeulement à mon ame, mais à mon corps; car cette application pour laquelle je me paſſionnois me devint ſi delicieuſe, que, ne penſant plus à mes maux, j'en étois beaucoup moins affecté. Il eſt pourtant vrai que rien ne me procuroit un ſoulagement réel; mais n'ayant pas de douleurs vives, je m'accoutumois à languir, à ne pas dormir, à penſer au lieu d'agir, & enfin à regarder le dépériſſement ſucceſſif & lent de ma machine comme un progrès inévitable que la mort ſeule pouvoit arrêter.

Non-ſeulement cette opinion me dé-

tacha de tous les vains ſoins de la vie ; mais elle me délivra de l'importunité des remedes, auxquels on m'avoit juſqu'alors ſoumis malgré moi. *Salomon* convaincu que ſes drogues ne pouvoient me ſauver, m'en épargna le déboire, & ſe contenta d'amuſer la douleur de ma pauvre Maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'eſpoir du malade, & maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime, je repris l'uſage du vin, & tout le train de vie d'un homme en ſanté ſelon la meſure de mes forces, ſobre ſur toute choſe, mais ne m'abſtenant de rien. Je ſortis même & recommençai d'aller voir mes connoiſſances, ſur-tout M. de *Conzié* dont le commerce me plaiſoit fort. Enfin, ſoit qu'il me parût beau d'apprendre juſqu'à ma derniere heure, ſoit qu'un reſte d'eſpoir de vivre ſe cachât au fond de mon cœur, l'attente de la mort loin de ralentir mon goût pour l'étude ſembloit l'animer, & je me preſſois d'amaſſer un peu d'acquis pour l'autre monde, comme ſi j'avois cru n'y avoir que celui que j'aurois emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appellé

Bouchard où se rendoient quelques gens de lettres, & le printems que j'avois cru ne pas revoir étant proche, je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes, en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner.

J'eus ce bonheur, & j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les prémiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printems étoit pour moi ressusciter en paradis. A peine les neiges commençoient à fondre que nous quittâmes notre cachot, & nous fûmes assez-tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors je ne crus plus mourir ; & réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'y ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne ; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique foible je repris mes fonctions champêtres, mais d'une maniere proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul ; mais quand j'avois don-

né six coups de bêche, j'étois hors d'haleine, la sueur me ruisseloit, je n'en pouvois plus. Quand j'étois baissé, mes battemens redoubloient, & le sang me montoit à la tête avec tant de force, qu'il falloit bien vite me redresser. Contraint de me borner à des soins moins fatigans, je pris entr'autres celui du colombier, & je m'y affectionnai si fort que j'y passois souvent plusieurs heures de suite sans m'ennuyer un moment. Le pigeon est fort timide, & difficile à apprivoiser. Cependant je vins à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivoient par-tout & se laissoient prendre quand je voulois. Je ne pouvois paroître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête, & enfin malgré le plaisir que j'y prenois, ce cortege me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux, sur-tout ceux qui sont craintifs & sauvages. Il me paroissoit charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulois qu'ils m'aimassent en liberté.

J'ai dit que j'avois apporté des livres. J'en fis usage ; mais d'une maniere moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avois des choses, me persuadoit que pour lire un livre avec fruit il falloit avoir toutes les connoissances qu'il supposoit, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avoit pas lui-même, & qu'il les puisoit dans d'autres livres à mesure qu'il en avoit besoin. Avec cette folle idée j'étois arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre, & quelquefois avant d'être à la dixieme page de celui que je voulois étudier, il m'eût fallu épuiser des bibliothéques. Cependant je m'obstinai si bien à cette extravagante méthode, que j'y perdis un tems infini, & faillis à me brouiller la tête au point de ne pouvoir plus ni rien voir ni rien savoir. Heureusement je m'apperçus que j'enfilois une fausse route qui m'égaroit dans un labyrinthe immense, & j'en sortis avant d'y être tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les sciences, la premiere chose qu'on sent en s'y livrant, c'est leur liaison qui fait qu'elles s'attirent, s'aident, s'é-

clairent mutuellement, & que l'une ne peut se passer de l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse suffire à toutes, & qu'il en faille toujours préférer une comme la principale, si l'on n'a quelque notion des autres, dans la sienne même on se trouve souvent dans l'obscurité. Je sentis que ce que j'avois entrepris étoit bon & utile en lui-même, qu'il n'y avoit que la méthode à changer. Prenant d'abord l'encyclopédie j'allois la divisant dans ses branches ; je vis qu'il falloit faire tout le contraire ; les prendre chacune séparément, & les poursuivre chacune à part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi je revins à la synthese ordinaire ; mais j'y revins en homme qui fait ce qu'il fait. La méditation me tenoit en cela lieu de connoissance, & une réflexion très-naturelle aidoit à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse, je n'avois point de tems à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans & vouloir tout apprendre, c'est s'engager à bien mettre le tems à profit. Ne sachant à quel point le sort ou la mort pouvoient arrêter mon zele, je voulois à tout événement acquérir des idées de tou-

tes chofes, tant pour fonder mes dispofitions naturelles que pour juger par moi-même de ce qui méritoit le mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avois pas penfé ; celui de mettre beaucoup de tems à profit. Il faut que je ne fois pas né pour l'étude ; car une longue application me fatigue à tel point qu'il m'eft impoffible de m'occuper demi-heure de fuite avec force du même fujet, fur-tout en fuivant les idées d'autrui ; car il m'eft arrivé quelquefois de me livrer plus long-tems aux miennes & même avec affez de fuccès. Quand j'ai fuivi durant quelques pages un auteur qu'il faut lire avec application, mon efprit l'abandonne & fe perd dans les nuages. Si je m'obftine, je m'épuife inutilement ; les éblouiffemens me prennent, je ne vois plus rien. Mais que des fujets différens fe fuccedent, même fans interruption, l'un me délaffe de l'autre, & fans avoir befoin de relâche je les fuis plus aifément. Je mis à profit cette obfervation dans mon plan d'études, & je les entremêlai tellement que je m'occupois tout le jour & ne

me fatiguois jamais. Il eſt vrai que les ſoins champêtres & domeſtiques faiſoient des diverſions utiles ; mais dans ma ferveur croiſſante je trouvai bientôt le moyen d'en ménager encore le tems pour l'étude, & de m'occuper à la fois de deux choſes, ſans ſonger que chacune en alloit moins bien.

Dans tant de menus détails qui me charment & dont j'excede ſouvent mon lecteur, je mets pourtant une diſcrétion dont il ne ſe douteroit gueres ſi je n'avois ſoin de l'en avertir. Ici par exemple je me rappelle avec délices tous les différens eſſais que je fis pour diſtribuer mon tems de façon que j'y trouvaſſe à la fois autant d'agrément & d'utilité qu'il étoit poſſible, & je puis dire que ce tems où je vivois dans la retraite & toujours malade fut celui de ma vie où je fus le moins oiſif & le moins ennuyé. Deux ou trois mois ſe paſſerent ainſi à tâter la pente de mon eſprit & à jouir dans la plus belle ſaiſon de l'année, & dans un lieu qu'elle rendoit enchanté, du charme de la vie dont je ſentois ſi bien le prix, de celui d'une ſociété auſſi libre que douce, ſi l'on peut donner le nom de ſociété à une auſſi parfaite union,

& de celui des belles connoiſſances que je me propoſois d'acquérir; car c'étoit pour moi comme ſi je les avois déjà poſſédées; ou plutôt c'étoit mieux encore, puiſque le plaiſir d'apprendre entroit pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut paſſer ſur ces eſſais qui tous étoient pour moi des jouiſſances, mais trop ſimples pour pouvoir être expliquées. Encore un coup le vrai bonheur ne ſe décrit pas, il ſe ſent, & ſe ſent d'autant mieux qu'il peut le moins ſe décrire, parce qu'il ne réſulte pas d'un recueil de faits, mais qu'il eſt un état permanent. Je me répete ſouvent, mais je me répéterois bien davantage, ſi je diſois la même choſe autant de fois qu'elle me vient dans l'eſprit. Quand enfin mon train de vie ſouvent changé eût pris un cours uniforme, voici à-peu-près quelle en fut la diſtribution.

Je me levois tous les matins avant le ſoleil. Je montois par un verger voiſin dans un très-joli chemin qui étoit au-deſſus de la vigne & ſuivoit la côte jusqu'à Chambery. Là, tout en me promenant je faiſois ma priere, qui ne conſiſtoit pas en un vain balbutie-

ment de levres, mais dans une sincere élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étoient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre: il me semble que les murs & tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu & moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres, tandis que mon cœur s'éleve à lui. Mes prieres étoient pures, je puis le dire, & dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandois pour moi & pour celle dont mes vœux ne me séparoient jamais, qu'une vie innocente & tranquille; exempte du vice, de la douleur, des pénibles besoins, la mort des justes & leur sort dans l'avenir. Du reste cet acte se passoit plus en admiration & en contemplation qu'en demandes, & je savois qu'auprès du Dispensateur des vrais biens, le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenois en me promenant, par un assez grand tour, occupé à considérer avec intérêt & volupté les objets champêtres dont j'étois environné, les seuls dont l'œil & le cœur ne se lassent jamais. Je regardois de loin s'il étoit

jour chez Maman; quand je voyois ſon contrevent ouvert, je treſſaillois de joie & j'accourois. S'il étoit fermé j'entrois au jardin en attendant qu'elle fût réveillée, m'amuſant à repaſſer ce que j'avois appris la veille ou à jardiner. Le contrevent s'ouvroit, j'allois l'embraſſer dans ſon lit ſouvent encore à moitié endormie, & cet embraſſement auſſi pur que tendre tiroit de ſon innocence même un charme qui n'eſt jamais joint à la volupté des ſens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du caffé au lait. C'étoit le tems de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous cauſions le plus à notre aiſe. Ces ſéances, pour l'ordinaire aſſez longues, m'ont laiſſé un goût vif pour les déjeûnés, & je préfere infiniment l'uſage d'Angleterre & de Suiſſe où le déjeûné eſt un vrai repas qui raſſemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne ſeul dans ſa chambre, ou le plus ſouvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de cauſerie, j'allois à mes livres juſqu'au dîné. Je commençois par quelque livre de philoſophie, comme la logique de Port-

Royal, l'Essai de Locke, Mallebranche, Leibnitz, Descartes, &c. Je m'apperçus bientôt que tous ces Auteurs étoient entr'eux en contradiction presque perpétuelle, & je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup & me fit perdre bien du tems. Je me brouillois la tête, & je n'avançois point. Enfin renonçant encore à cette méthode j'en pris une infiniment meilleure, & à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque Auteur, je me fis une loi d'adopter & suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, & sans jamais disputer avec lui. Je me dis, commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer & choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvéniens, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, & presque

sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même & penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages & les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser & comparer ce que j'avois lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, & à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, & quand j'ai publié mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile, & de jurer *in verba magistri.*

Je passois de-là à la géométrie élémentaire; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent & cent fois sur mes pas, & de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'*Euclide* qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées; je préférai la géométrie du Pere *Lami* qui dès-lors devint un de mes auteurs favoris, & dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algebre suivoit, & ce fut toujours le P. *Lami* que je

pris pour guide ; quand je fus plus avancé je pris la ſcience du calcul du P. *Reynaud*, puis ſon analyſe démontrée que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été aſſez loin pour bien ſentir l'application de l'algebre à la géométrie. Je n'aimois point cette maniere d'opérer ſans voir ce qu'on fait ; & il me ſembloit que réſoudre un problême de géométrie par les équations, c'étoit jouer un air en tournant une manivelle. La premiere fois que je trouvai par le calcul que le quarré d'un binome étoit compoſé du quarré de chacune de ſes parties & du double produit de l'une par l'autre, malgré la juſteſſe de ma multiplication, je n'en voulus rien croire juſqu'à ce que j'euſſe fait la figure. Ce n'étoit pas que je n'euſſe un grand goût pour l'algèbre, en n'y conſidérant que la quantité abſtraite ; mais appliquée à l'étendue je voulois voir l'opération ſur les lignes, autrement je n'y comprenois plus rien.

Après cela venoit le latin. C'étoit mon étude la plus pénible, & dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais ſans

fruit. Ces vers ostrogots me faisoient mal au cœur & ne pouvoient entrer dans mon oreille. Je me perdois dans ces foules de regles, & en apprenant la derniere, j'oubliois tout ce qui avoit précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, & c'étoit précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinois à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendois assez la construction pour pouvoir lire un auteur facile, à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, & je m'en trouvai bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, & je m'en tins là. A force de tems & d'exercice je suis parvenu à lire assez couramment les Auteurs latins, mais jamais à pouvoir ni parler ni écrire dans cette langue; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient conséquent à cette maniere d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les régles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue en vers & en prose, j'ai fait bien

des efforts pour y parvenir ; mais je ſuis convaincu que ſans maître cela eſt preſque impoſſible. Ayant appris la compoſition du plus facile de tous les vers qui eſt l'hexamêtre, j'eus la patience de ſcander preſque tout Virgile, & d'y marquer les pieds & la quantité ; puis quand j'étois en doute ſi une ſyllabe étoit longue ou breve, c'étoit mon Virgile que j'allois conſulter. On ſent que cela me faiſoit faire bien des fautes, à cauſe des altérations permiſes par les régles de la verſification. Mais s'il y a de l'avantage à étudier ſeul, il y a auſſi de grands inconvéniens, & ſur-tout une peine incroyable. Je ſais cela mieux que qui que ce ſoit.

Avant midi je quittois mes livres, & ſi le dîné n'étoit pas prêt, j'allois faire viſite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendois appeller j'accourois fort content, & muni d'un grand appétit ; car c'eſt encore une choſe à noter que quelque malade que je puiſſe être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en cauſant de nos affaires, en attendant que Maman pût manger. Deux ou trois fois la ſemaine quand il faiſoit

beau, nous allions derriere la maison prendre le caffé dans un cabinet frais & touffu que j'avois garni de houblon, & qui nous faisoit grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre maniere de vivre, & qui nous en faisoient mieux goûter la douceur. J'avois une autre petite famille au bout du jardin: c'étoient des abeilles. Je ne manquois gueres, & souvent Maman avec moi d'aller leur rendre visite; je m'intéressois beaucoup à leur ouvrage, je m'amusois infiniment à les voir revenir de la picorée, leurs petites cuisses quelquefois si chargées qu'elles avoient peine à marcher. Les premiers jours la curiosité me rendit indiscret, & elles me piquerent deux ou trois fois; mais ensuite nous fîmes si bien connoissance, que quelque près que je vinsse elles me laissoient faire, & quelques pleines que fussent les ruches, prêtes à jetter leur essaim, j'en étois quelquefois entouré, j'en avois sur les mains, sur le visage, sans qu'aucune me piquât jamais. Tous les animaux se défient de l'homme & n'ont pas tort; mais sont-ils surs une fois qu'il ne leur veut

pas nuire, leur confiance devient si grande, qu'il faut être plus que barbare pour en abuser.

Je retournois à mes livres : mais mes occupations de l'après-midi devoient moins porter le nom de travail & d'étude, que de récréations & d'amusement. Je n'ai jamais pu supporter l'application du cabinet après mon dîné, & en général toute peine me coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupois pourtant; mais sans gêne & presque sans régle, à lire sans étudier. La chose que je suivois le plus exactement étoit l'histoire & la géographie, & comme cela ne demandoit point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettoit mon peu de mémoire. Je voulus étudier le P. *Pétau*, & je m'enfonçai dans les ténebres de la chronologie; mais je me dégoûtai de la partie critique qui n'a ni fond ni rive, & je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des tems & à la marche des corps célestes. J'aurois même pris du goût pour l'astronomie si j'avois eu des instrumens; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, & de quelques observations grossieres

faites avec une lunette d'approche, ſeulement pour connoître la ſituation générale du Ciel : car ma vue courte ne me permet pas de diſtinguer *à yeux nuds* aſſez nettement les aſtres. Je me rappelle à ce ſujet une aventure dont le ſouvenir m'a ſouvent fait rire. J'avois acheté un planiſphere céleſte pour étudier les conſtellations. J'avois attaché ce planiſphere ſur un chaſſis, & les nuits où le Ciel étoit ſerein, j'allois dans le jardin poſer mon chaſſis ſur quatre piquets de ma hauteur, le planiſphere tourné en-deſſous, & pour l'éclairer ſans que le vent ſoufflât ma chandelle, je la mis dans un ſeau à terre entre les quatre piquets; puis regardant alternativement le planiſphere avec mes yeux, & les aſtres avec ma lunette, je m'exerçois à connoître les étoiles & à diſcerner les conſtellations. Je crois avoir dit que le jardin de M. *Noiret* étoit en terraſſe ; on voyoit du chemin tout ce qui s'y faiſoit. Un ſoir des payſans paſſant aſſez tard, me virent dans un groteſque équipage, occupé à mon opération. La lueur qui donnoit ſur mon planiſphere & dont ils ne voyoient pas la cauſe, parce que la lumiere étoit cachée à leurs yeux par les bords

du ſeau, ces quatre piquets, ce grand papier barbouillé de figures, ce cadre & le jeu de ma lunette qu'ils voyoient aller & venir, donnoient à cet objet un air de grimoire qui les effraya. Ma parure n'étoit pas propre à les raſſurer : un chapeau clabaud par deſſus mon bonnet, & un pet-en-l'air ouetté de Maman qu'elle m'avoit obligé de mettre, offroient à leurs yeux l'image d'un vrai ſorcier, & comme il étoit près de minuit ils ne douterent point que ce ne fût le commencement du ſabat. Peu curieux d'en voir davantage ils ſe ſauverent très-alarmés, éveillerent leurs voiſins pour leur conter leur viſion, & l'hiſtoire courut ſi bien que dès le lendemain chacun ſut dans le voiſinage que le ſabat ſe tenoit chez M. *Noiret*. Je ne ſais ce qu'eût produit enfin cette rumeur, ſi l'un des payſans témoin de mes conjurations n'en eût le même jour porté ſa plainte à deux Jéſuites qui venoient nous voir, & qui ſans ſavoir de quoi il s'agiſſoit les déſabuſerent par proviſion. Ils nous conterent l'hiſtoire, je leur en dis la cauſe, & nous rîmes beaucoup. Cependant il fut réſolu, crainte de récidive que j'obſerverois déſormais ſans lu-

miere & que j'irois consulter le planisphere dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la montagne* ma magie de Venise trouveront, je m'assure, que j'avois de longue main une grande vocation pour être sorcier.

Tel étoit mon train de vie aux Charmettes quand je n'étois occupé d'aucuns soins champêtres; car ils avoient toujours la préférence, & dans ce qui n'excédoit pas mes forces, je travaillois comme un paysan; mais il est vrai que mon extrême foiblesse ne me laissoit gueres alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulois faire à la fois deux ouvrages, & par cette raison je n'en faisois bien aucun. Je m'étois mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinois à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portois toujours avec moi quelque livre qu'avec une peine incroyable j'étudiois & repassois tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains & continuels efforts ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aye appris & rappris bien vingt fois les éclogues de *Virgile*, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépa-

reillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avois d'en porter par-tout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose je posois mon livre au pied d'un arbre ou sur la haye; par-tout j'obliois de le reprendre, & souvent au bout de quinze jours je le retrouvois pourri ou rongé des fourmis & des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendoit comme hébêté, tout occupé que j'étois sans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal & de l'Oratoire étant ceux que je lisois le plus fréquemment, m'avoient rendu demi-Janséniste, & malgré toute ma confiance leur dure théologie m'épouvantoit quelquefois. La terreur de l'enfer, que jusques-là j'avois très-peu craint troubloit peu-à-peu ma sécurité, & si Maman ne m'eût tranquillisé l'ame, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur, qui étoit aussi le sien, contribuoit pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'étoit le Pere *Hemet*, Jésuite, bon & sage vieillard dont la mémoire me sera toujours en véné-

ration. Quoique Jésuite, il avoit la simplicité d'un enfant, & sa morale moins relâchée que douce, étoit précisément ce qu'il me falloit pour balancer les tristes impressions du Jansénisme. Ce bon homme & son compagnon le Pere *Coppier*, venoient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude, & assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisoient grand bien: que Dieu veuille le rendre à leurs ames; car ils étoient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allois aussi les voir à Chambery, je me familiarisois peu-à-peu avec leur maison; leur bibliothéque étoit à mon service; le souvenir de cet heureux tems se lie avec celui des Jésuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre, & quoique leur doctrine m'ait toujours paru dangereuse, je n'ai jamais pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sincérement.

Je voudrois savoir s'il passe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études & d'une vie innocente autant qu'on la puisse mener,

& malgré tout ce qu'on m'avoit pu dire, la peur de l'enfer m'agitoit encore souvent. Je me demandois: en quel état suis-je? Si je mourois à l'instant même, serois-je damné? Selon mes Jansénistes la chose étoit indubitable; mais selon ma conscience il me paroissoit que non. Toujours craintif, & flottant dans cette cruelle incertitude j'avois recours pour en sortir aux expédiens les plus risibles, & pour lesquels je ferois volontiers enfermer un homme si je lui en voyois faire autant. Un jour rêvant à ce triste sujet je m'exerçois machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, & cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire, sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espece de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis: je m'en vais jetter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi. Si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi je jette ma pierre d'une main tremblante & avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'étoit pas

pas difficile ; car j'avois eu ſoin de le choiſir fort gros & fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon ſalut. Je ne ſais en me rappellant ce trait ſi je dois rire ou gémir ſur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez ſurement, félicitez-vous, mais n'inſultez pas à ma miſere ; car je vous jure que je la ſens bien.

Au reſte ces troubles, ces alarmes inſéparables peut-être de la dévotion, n'étoient pas un état permanent. Communément j'étois aſſez tranquille, & l'impreſſion que l'idée d'une mort prochaine faiſoit ſur mon ame, étoit moins de la triſteſſe qu'une langueur paiſible, & qui même avoit ſes douceurs. Je viens de retrouver parmi de vieux papiers une eſpece d'exhortation que je me faiſois à moi-même, & où je me félicitois de mourir à l'âge où l'on trouve aſſez de courage en ſoi pour enviſager la mort, & ſans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'eſprit durant ma vie. Que j'avois bien raiſon ! Un preſſentiment me faiſoit craindre de vivre pour ſouffrir. Il ſembloit que je prévoyois le ſort qui m'attendoit ſur mes vieux jours. Je n'ai jamais été ſi près de la ſageſſe que durant cette heu-

reuſe époque. Sans grands remords ſur le paſſé; délivré des ſoucis de l'avenir, le ſentiment qui dominoit conſtamment dans mon ame étoit de jouir du préſent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite ſenſualité très-vive, qui leur fait ſavourer avec délices les plaiſirs innocens qui leur ſont permis. Les mondains leur en font un crime je ne ſais pourquoi, ou plutôt je le ſais bien. C'eſt qu'ils envient aux autres la jouiſſance des plaiſirs ſimples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avois ce goût, & je trouvois charmant de le ſatisfaire en ſureté de conſcience. Mon cœur neuf encore ſe livroit à tout avec un plaiſir d'enfant, ou plutôt ſi je l'oſe dire, avec une volupté d'ange: car en vérité ces tranquilles jouiſſances ont la ſérénité de celles du paradis. Des dînés faits ſur l'herbe à Montagnole, des ſoupés ſous le berceau, la récolte des fruits, les vendanges, les veillées à teiller avec nos gens, tout cela faiſoit pour nous autant de fêtes auxquelles Maman prenoit le même plaiſir que moi. Des promenades plus ſolitaires avoient un charme plus grand encore, parce que le cœur s'épanchoit plus en liberté.

Nous en fîmes une entr'autres qui fait époque dans ma mémoire, un jour de St. Louis dont Maman portoit le nom. Nous partimes ensemble & seuls de bon matin après la messe qu'un Carme étoit venu nous dire à la pointe du jour dans une chapelle attenante à la maison. J'avois proposé d'aller parcourir la côte opposée à celle où nous étions, & que nous n'avions point visitée encore. Nous avions envoyé nos provisions d'avance, car la course devoit durer tout le jour. Maman, quoiqu'un peu ronde & grasse ne marchoit pas mal; nous allions de colline en colline & de bois en bois, quelquefois au soleil & souvent à l'ombre; nous reposant de tems en tems, & nous oubliant des heures entieres, causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort, & faisant pour sa durée les vœux qui ne furent pas exaucés. Tout sembloit conspirer au bonheur de cette journée. Il avoit plu depuis peu; point de poussiere, & des ruisseaux bien courans. Un petit vent frais agitoit les feuilles, l'air étoit pur, l'horizon sans nuages; la sérénité régnoit au Ciel comme dans nos cœurs. Notre dîné fut fait chez un paysan & partagé

avec sa famille qui nous bénissoit de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens ! Après le diné nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres, où tandis que j'amassois des brins de bois sec pour faire notre caffé, Maman s'amusoit à herboriser parmi les broussailles, & avec les fleurs du bouquet que chemin faisant je lui avois ramassé, elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup & qui devoient me donner du goût pour la botanique, mais le moment n'étoit pas venu; j'étois distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diversion aux fleurs & aux plantes. La situation d'ame où je me trouvois, tout ce que nous avions dit & fait ce jour-là, tous les objets qui m'avoient frappé me rappellerent l'espece de rêve que tout éveillé j'avois fait à Annecy sept ou huit ans auparavant, & dont j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étoient si frappans, qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. Dans un transport d'attendrissement j'embrassai cette chere amie. Maman, Maman, lui dis-je avec passion, ce jour m'a été promis depuis long-tems,

& je ne vois rien au-delà. Mon bonheur grace à vous, eſt à ſon comble, puiſſe-t-il ne pas décliner déſormais ! Puiſſe-t-il durer auſſi long-tems que j'en conſerverai le goût ! il ne finira qu'avec moi.

Ainſi couleront mes jours heureux, & d'autant plus heureux que n'appercevant rien qui les dût troubler, je n'enviſageois en effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'étoit pas que la ſource de mes ſoucis fût abſolument tarie; mais je lui voyois prendre un autre cours que je dirigeois de mon mieux ſur des objets utiles, afin qu'elle portât ſon remede avec elle. Maman aimoit naturellement la campagne, & ce goût ne s'attiédiſſoit pas avec moi. Peu-à-peu elle prit celui des ſoins champêtres; elle aimoit à faire valoir les terres, & elle avoit ſur cela des connoiſſances dont elle faiſoit uſage avec plaiſir. Non contente de ce qui dépendoit de la maiſon qu'elle avoit priſe, elle louoit tantôt un champ, tantôt un pré. Enfin portant ſon humeur entreprenante ſur des objets d'agriculture, au lieu de reſter oiſive dans ſa maiſon, elle prenoit le train de devenir bientôt une groſſe fermiere. Je n'aimois

pas trop à la voir ainsi s'étendre, & je m'y opposois tant que je pouvois; bien sûr qu'elle seroit toujours trompée, & que son humeur libérale & prodigue porteroit toujours la dépense au-delà du produit. Toutefois je me consolois en pensant que ce produit du moins ne seroit pas nul & lui aideroit à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvoit former, celle-là me paroissoit la moins ruineuse, & sans y envisager comme elle un objet de profit, j'y envisageois une occupation continuelle qui la garantiroit des mauvaises affaires & des escrocs. Dans cette idée je desirois ardemment de recouvrer autant de force & de santé qu'il m'en falloit pour veiller à ses affaires, pour être piqueur de ses ouvriers ou son premier ouvrier, & naturellement l'exercice que cela me faisoit faire, m'arrachant souvent à mes livres, & me distraisant sur mon état, devoit le rendre meilleur.

L'hiver suivant *Barillot* revenant d'Italie m'apporta quelques livres, entr'autres le Bontempi & la Cartella per musica du P. *Banchieri*, qui me donnerent du goût pour l'histoire de la musique & pour les recherches théoriques

de ce bel art. *Barillot* resta quelque tems avec nous, & comme j'étois majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que j'irois le printems suivant à Geneve redemander le bien de ma mere ou du moins la part qui m'en revenoit, en attendant qu'on sût ce que mon frere étoit devenu. Cela s'exécuta comme il avoit été résolu. J'allai à Geneve, mon pere y vint de son côté. Depuis long-tems il y revenoit sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais purgé son décret : mais comme on avoit de l'estime pour son courage & du respect pour sa probité, on feignoit d'avoir oublié son affaire, & les Magistrats occupés du grand projet qui éclata peu après, ne vouloient pas effaroucher avant le tems la bourgeoisie, en lui rappellant mal-à-propos leur ancienne partialité.

Je craignois qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion; l'on n'en fit aucune. Les loix de Geneve sont à cet égard moins dures que celles de Berne, où, quiconque change de religion, perd non-seulement son état mais son bien. Le mien ne me fut donc pas disputé, mais se trouva je ne sais comment, réduit

à fort peu de chofe. Quoiqu'on fût à-peu-près fûr que mon frere étoit mort, on n'en avoit point de preuve juridique. Je manquois de titres fuffifans pour réclamer fa part, & je la laiffai fans regret pour aider à vivre à mon pere qui en a joui tant qu'il a vécu. Si-tôt que les formalités de juftice furent faites, & que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, & je volai porter le refte aux pieds de Maman. Le cœur me battoit de joie durant la route, & le moment où je dépofai cet argent dans fes mains, me fut mille fois plus doux que celui où il entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette fimplicité des belles ames qui faifant ces chofes-là fans effort, les voyent fans admiration. Cet argent fut employé prefque tout entier à mon ufage, & cela avec une égale fimplicité. L'emploi en eût exactement été le même, s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma fanté ne fe rétabliffoit point. Je dépériffois au contraire à vue d'œil. J'étois pâle comme un mort, & maigre comme un fquelette. Mes battemens d'arteres étoient terribles, mes palpitations plus fréquentes, j'étois continuellement oppreffé, & ma

foibleſſe enfin devint telle que j'avois peine à me mouvoir ; je ne pouvois preſſer le pas ſans étouffer, je ne pouvois me baiſſer ſans avoir des vertiges, je ne pouvois ſoulever le plus léger fardeau ; j'étois réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme auſſi remuant que moi. Il eſt certain qu'il ſe mêloit à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs ſont les maladies des gens heureux ; c'étoit la mienne : les pleurs que je verſois ſouvent ſans raiſon de pleurer ; les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiſeau ; l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie, tout cela marquoit cet ennui du bien - être qui fait pour ainſi dire extravaguer la ſenſibilité. Nous ſommes ſi peu faits pour être heureux ici-bas qu'il faut néceſſairement que l'ame ou le corps ſouffrent quand ils ne ſouffrent pas tous les deux, & que le bon état de l'un fait preſque toujours tort à l'autre. Quand j'aurois pu jouir déliciеuſement de la vie, ma machine en décadence m'en empêchoit, ſans qu'on pût dire où la cauſe du mal avoit ſon vrai ſiége. Dans la ſuite malgré le déclin des ans & des maux très-réels & très-graves,

mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs, & maintenant que j'écris ceci, infirme & presque sexagénaire; accablé de douleurs de toute espece, je me sens pour souffrir plus de vigueur & de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge & dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever, ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures, je m'étois mis à étudier l'anatomie, & passant en revue la multitude & le jeu des pieces qui composoient ma machine, je m'attendois à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour, loin d'être étonné de me trouver mourant, je l'étois que je pusse encore vivre, & je ne lisois pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avois pas été malade je le serois devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne je croyois les avoir toutes, & j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore dont je m'étois cru délivré; la fantaisie de guérir; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de cher-

cher, de réfléchir, de comparer, j'allai m'imaginer que la base de mon mal étoit un polype au cœur, & *Salomon* lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devois partir de cette opinion pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvoit guérir d'un polype au cœur, résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'*Anet* avoit fait à Montpellier pour aller voir le jardin des plantes & le démonstrateur M. *Sauvages*, on lui avoit dit que M. *Fizes* avoit guéri un pareil polype. Maman s'en souvint & m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. *Fizes*. L'espoir de guérir me fait retrouver du courage & des forces pour entreprendre ce voyage. L'argent venu de Geneve en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner m'y exhorte; & me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin pour trouver le médecin qu'il me falloit. Le cheval me fatigant trop, j'avois pris une chaise à Grenoble. A Moirans cinq ou six autres chaises arriverent à la file

après la mienne. Pour le coup c'étoit vraiment l'avanture des brancards. La plupart de ces chaiſes étoient le cortege d'une nouvelle mariée appellée Madame de ***. Avec elle étoit une autre femme appellée Madame *N* * * *, moins jeune & moins belle que Madame de ***, mais non moins aimable, & qui de Romans où s'arrêtoit celle-ci devoit pourſuivre ſa route juſqu'au ***. près le Pont du St. Eſprit. Avec la timidité qu'on me connoît, on s'attend que la connoiſſance ne fut pas ſi-tôt faite avec des femmes brillantes & la ſuite qui les entouroit : mais enfin ſuivant la même route, logeant dans les mêmes auberges, & ſous peine de paſſer pour un loup-garou, forcé de me préſenter à la même table, il falloit bien que cette connoiſſance ſe fît ; elle ſe fit donc, & même plutôt que je n'aurois voulu ; car tout ce fracas ne convenoit gueres à un malade & ſur-tout à un malade de mon humeur. Mais la curioſité rend ces coquines de femmes ſi inſinuantes, que pour parvenir à connoître un homme, elles commencent par lui faire tourner la tête. Ainſi arriva de moi. Madame de ***. trop entourée de ſes jeunes roquets, n'avoit gue-

res le tems de m'agacer, & d'ailleurs ce n'en étoit pas la peine, puiſque nous allions nous quitter; mais Madame *N****, moins obſédée, avoit des proviſions à faire pour ſa route: voilà Madame *N****. qui m'entreprend, & adieu le pauvre *Jean-Jaques*, ou plutôt adieu la fievre, les vapeurs, le polype, tout part auprès d'elle, hors certaines palpitations qui me reſterent & dont elle ne vouloit pas me guérir. Le mauvais état de ma ſanté fut le premier texte de notre connoiſſance. On voyoit que j'étois malade, on ſavoit que j'allois à Montpellier, & il faut que mon air & mes manieres n'annonçaſſent pas un débauché; car il fut clair dans la ſuite qu'on ne m'avoit pas ſoupçonné d'aller y faire un tour de caſſerole. Quoique l'état de maladie ne ſoit pas pour un homme une grande recommandation près des Dames, il me rendit toutefois intéreſſant pour celles-ci. Le matin elles envoyoient ſavoir de mes nouvelles, & m'inviter à prendre le chocolat avec elles; elles s'informoient comment j'avois paſſé la nuit. Une fois, ſelon ma louable coutume de parler ſans penſer, je répondis que je ne ſavois pas. Cette réponſe leur fit croire

que j'étois fou; elles m'examinerent davantage, & cet examen ne me nuisit pas. J'entendis une fois Madame de ***. dire à son amie : il manque de monde, mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup, & fit que je le devins en effet.

En se familiarisant il falloit parler de soi, dire d'où l'on venoit, qui l'on étoit. Cela m'embarrassoit; car je sentois très-bien que parmi la bonne compagnie, & avec des femmes galantes ce mot de nouveau converti m'alloit tuer. Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglois. Je me donnai pour Jacobite, on me prit pour tel; je m'appellai *Dudding*, & l'on m'appella M. *Dudding*. Un maudit Marquis de ***. qui étoit là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus, & d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec M. *Dudding*. Il me parla du Roi Jaques, du Prétendant, de l'ancienne Cour de St. Germain. J'étois sur les épines. Je ne savois de tout cela que le peu que j'en avois lu dans le Comte Hamilton & dans les gazettes; cependant je fis de ce peu si bon usage que je me tirai d'affaire : heureux qu'on ne se fût pas

avisé de me questionner sur la langue angloise dont je ne savois pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenoit & voyoit à regret le moment de se quitter. Nous faisions des journées de limaçon. Nous nous trouvâmes un dimanche à St. Marcellin; Madame *N****. voulut aller à la messe, j'y fus avec elle; cela faillit à gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste & recueillie, elle me crut dévot & prit de moi la plus mauvaise opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression, ou plutôt Madame *N****. en femme d'expérience & qui ne se rebutoit pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances pour voir comment je m'en tirerois. Elle m'en fit beaucoup, & de telles, que bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquoit de moi. Sur cette folie il n'y eut sorte de bêtises que je ne fisse; c'étoit pis que le Marquis du *Legs*. Madame *N****. tint bon, me fit tant d'agaceries & me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût

eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisoit, plus elle me confirmoit dans mon idée, & ce qui me tourmentoit davantage étoit qu'à bon compte je me prenois d'amour tout de bon. Je me disois & je lui disois en soupirant : ah! que tout cela n'est-il vrai ! je serois le plus heureux des hommes. Je crois que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter sa fantaisie; elle n'en voulut pas avoir le démenti.

Nous avions laissé à Romans Madame de ***. & sa suite. Nous continuions notre route le plus lentement & le plus agréablement du monde, Madame N***. le Marquis de ***. & moi. Le Marquis quoique malade & grondeur, étoit un assez bon homme, mais qui n'aimoit pas trop à manger son pain à la fumée du rôti. Madame N***. cachoit si peu le goût qu'elle avoit pour moi, qu'il s'en apperçut plutôt que moi-même, & ses sarcasmes malins auroient dû me donner au moins la confiance que je n'osois prendre aux bontés de la Dame, si par un travers d'esprit dont moi seul étois capable, je ne m'étois imaginé qu'ils s'entendoient pour me persiffler. Cette sotte

idée acheva de me renverser la tête, & me fit faire le plus plat personnage, dans une situation où, mon cœur étant réellement pris, m'en pouvoit dicter un assez brillant. Je ne conçois pas comment Madame *N****. ne se rebuta pas de ma maussaderie, & ne me congédia pas avec le dernier mépris. Mais c'étoit une femme d'esprit qui savoit discerner son monde, & qui voyoit bien qu'il y avoit plus de bêtise que de tiédeur dans mes procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre, & ce ne fut pas sans peine. A Valence nous étions arrivés pour dîner, & selon notre louable coutume nous y passâmes le reste du jour. Nous étions logés hors de la ville à St. Jaques, je me souviendrai toujours de cette auberge ainsi que de la chambre que Madame *N****. y occupoit. Après le diné elle voulut se promener; elle savoit que le Marquis n'étoit pas allant: c'étoit le moyen de se ménager un tête-à-tête dont elle avoit bien résolu de tirer parti; car il n'y avoit plus de tems à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville, le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes complaintes,

auxquelles elle répondoit d'un ton si tendre, me preſſant quelquefois contre ſon cœur le bras qu'elle tenoit, qu'il falloit une ſtupidité pareille à la mienne pour m'empêcher de vérifier ſi elle parloit ſérieuſement. Ce qu'il y avoit d'impayable étoit que j'étois moi-même exceſſivement ému. J'ai dit qu'elle étoit aimable; l'amour la rendoit charmante; il lui rendoit tout l'éclat de la premiere jeuneſſe, & elle ménageoit ſes agaceries avec tant d'art qu'elle auroit ſéduit un homme à l'épreuve. J'étois donc fort mal à mon aiſe & toujours ſur le point de m'émanciper. Mais la crainte d'offenſer ou de déplaire; la frayeur plus grande encore d'être hué, ſifflé, berné, de fournir une hiſtoire à table, & d'être complimenté ſur mes entrepriſes par l'impitoyable Marquis, me retinrent au point d'être indigné moi-même de ma ſotte honte, & de ne la pouvoir vaincre en me la reprochant. J'étois au ſupplice; j'avois déjà quitté mes propos de Céladon dont je ſentois tout le ridicule en ſi beau chemin; ne ſachant plus quelle contenance tenir ni que dire, je me taiſois; j'avois l'air boudeur; enfin je faiſois tout ce qu'il falloit pour m'attirer le traite-

ment que j'avois redouté. Heureusement Madame *N****. prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou, & dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser mon erreur. La crise ne pouvoit se faire plus à propos. Je devins aimable. Il en étoit tems. Elle m'avoit donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours empêché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux, mes sens, mon cœur & ma bouche n'ont si bien parlé; jamais je n'ai si pleinement réparé mes torts, & si cette petite conquête avoit coûté des soins à Madame *N****. j'eus lieu de croire qu'elle n'y avoit pas regret.

Quand je vivrois cent ans je ne me rappellerois jamais sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante, quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune; mais n'étant non plus ni laide ni vieille, elle n'avoit rien dans sa figure qui empêchât son esprit & ses graces de faire tout leur effet. Tout au contraire des autres femmes, ce qu'elle avoit de moins frais étoit le visage, & je crois que le rouge le lui avoit gâté. Elle avoit ses raisons pour être facile;

c'étoit le moyen de valoir tout son prix. On pouvoit la voir sans l'aimer, mais non pas la posséder sans l'adorer, & cela prouve, ce me semble, qu'elle n'étoit pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'étoit prise d'un goût trop prompt & trop vif pour être excusable, mais où le cœur entroit du moins autant que les sens, & durant le tems court & délicieux que je passai auprès d'elle, j'eus lieu de croire aux ménagemens forcés qu'elle m'imposoit, que quoique sensuelle & voluptueuse elle aimoit encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au Marquis. Il n'en tiroit pas moins sur moi : au contraire il me traitoit plus que jamais en pauvre amoureux transi, martyr des rigueurs de sa Dame. Il ne lui échappa jamais un mot, un sourire, un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût devinés, & je l'aurois cru notre dupe, si Madame N***. qui voyoit mieux que moi ne m'eût dit qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit galant homme; & en effet on ne sauroit avoir des attentions plus honnêtes, ni se comporter plus poliment qu'il fit toujours; même envers moi, sauf ses

plaisanteries, sur-tout depuis mon succès : il m'en attribuoit l'honneur peut-être, & me supposoit moins sot que je ne l'avois paru ; il se trompoit comme on a vu, mais n'importe ; je profitois de son erreur, & il est vrai qu'alors les rieurs étant pour moi je prêtois le flanc de bon cœur & d'assez bonne grace à ses épigrammes ; & j'y ripostois quelquefois même assez heureusement, tout fier de me faire honneur auprès de Madame *N****. de l'esprit qu'elle m'avoit donné. Je n'étois plus le même homme.

Nous étions dans un pays & dans une saison de bonne chere. Nous la faisions par-tout excellente, grace aux bons soins du Marquis. Je me serois pourtant passé qu'il les étendît jusqu'à nos chambres ; mais il envoyoit devant son laquais pour les retenir, & le coquin, soit de son chef, soit par l'ordre de son maître, le logeoit toujours à côté de Madame *N****. & me fourroit à l'autre bout de la maison ; mais cela ne m'embarrassoit gueres, & nos rendez-vous n'en étoient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun mé-

lange de peines, ce font les premieres & les feules que j'aye ainfi goûtées, & je puis dire que je dois à Madame *N****. de ne pas mourir fans avoir connu le plaifir.

Si ce que je fentois pour elle n'étoit pas précifément de l'amour, c'étoit du moins un retour fi tendre pour celui qu'elle me témoignoit, c'étoit une fenfualité fi brûlante dans le plaifir & une intimité fi douce dans les entretiens, qu'elle avoit tout le charme de la paffion fans en avoir le délire qui tourne la tête & fait qu'on ne fait pas jouir. Je n'ai fenti l'amour vrai qu'une feule fois en ma vie, & ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimois pas non plus comme j'avois aimé & comme j'aimois Madame de *Warens*; mais c'étoit pour cela même que je la poffédois cent fois mieux. Près de Maman, mon plaifir étoit toujours troublé par un fentiment de trifteffe, par un fecret, ferrement de cœur que je ne furmontois pas fans peine; au lieu de me féliciter de la poffeder, je me reprochois de l'avilir. Près de Madame *N****. au contraire, fier d'être homme & d'être heureux, je me livrois à mes fens avec joie, avec confiance, je partageois l'impreffion que

je faisois sur les siens; j'étois assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, & pour tirer de-là dequoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le Marquis qui étoit du pays; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimar, & dès-lors Madame *N****. établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, & je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyoit pas de cette maniere, & j'aurois eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions étoit fait. A Montelimar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours, durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure pour une visite qui lui attira des importunités désolantes & des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêcherent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête-à-tête dans le plus beau pays & sous le plus beau ciel du monde. Oh, ces trois jours! J'ai dû les regretter quelquefois; il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il fallut nous séparer, & j'avoue qu'il en étoit tems; non que je fusse rassasié ni prêt à l'être; je m'attachois chaque jour davantage; mais malgré toute la discrétion de la Dame, il ne me restoit gueres que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puisque ce régime me faisoit du bien j'en userois, & que j'irois passer l'hiver au ***. sous la direction de Madame *N****. Je devois seulement rester à Montpellier cinq ou six semaines, pour lui laisser le tems de préparer les choses de maniere à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devois savoir, sur ce que je devois dire, sur la maniere dont je devois me comporter. En attendant nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup & sérieusement du soin de ma santé; m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriroient & se chargea, quelque sévere que pût être leur ordonnance, de me la faire exécuter tandis

que

que je ferois auprès d'elle. Je crois qu'elle parloit fincérement, car elle m'aimoit ; elle m'en donna mille preuves plus fures que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageois pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut à notre féparation me forcer de partager fa bourfe qu'elle apportoit de Grenoble affez bien garnie, & j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin je la quittai le cœur tout plein d'elle, & lui laiffant ce me femble, un véritable attachement pour moi.

J'achevois ma route en la recommençant dans mes fouvenirs, & pour le coup très-content d'être dans une bonne chaife pour y rêver plus à mon aife aux plaifirs que j'avois goûtés, & à ceux qui m'étoient promis. Je ne penfois qu'au ***. & à la charmante vie qui m'y attendoit. Je ne voyois que Madame *N****. & fes entours. Tout le refte de l'univers n'étoit rien pour moi, Maman même étoit oubliée. Je m'occupois à combiner dans ma tête tous les détails dans lefquels Madame *N****. étoit entrée pour me faire d'avance une

idée de sa demeure, de son voisinage, de ses sociétés, de toute sa maniere de vivre. Elle avoit une fille dont elle m'avoit parlé très-souvent en mere idolâtre. Cette fille avoit quinze ans passés; elle étoit vive, charmante & d'un caractere aimable. On m'avoit promis que j'en serois caressé, je n'avois pas oublié cette promesse, & j'étois fort curieux d'imaginer comment Mademoiselle *N****. traiteroit le bon ami de sa Maman. Tels furent les sujets de mes rêveries depuis le Pont St. Esprit jusqu'à Remoulin. On m'avoit dit d'aller voir le Pont-du-Gard; je n'y manquai pas. Après un déjeûné d'excellentes figues, je pris un guide & j'allai voir le Pont-du-Gard. C'étoit le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendois à voir un monument digne des mains qui l'avoient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, & ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenoit qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple & noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence & la solitude rendent l'objet plus frappant

& l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'étoit qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carriere, & a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun ? Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice que le respect m'empêchoit presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisoit croire entendre la forte voix de ceux qui les avoient bâties. Je me perdois comme un insecte dans cette immensité. Je sentois tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevoit l'ame, & je me disois en soupirant : que ne suis-je né Romain ! Je restai là plusieurs heures dans une contemplation ravissante. Je m'en revins distrait & rêveur, & cette rêverie ne fut pas favorable à Madame N***. Elle avoit bien songé à me prémunir contre les filles de Montpellier, mais non pas contre le Pont-du-Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les Arênes ; c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le Pont-du-Gard, & qui me fit

beaucoup moins d'impreſſion, ſoit que mon imagination ſe fût épuiſée ſur le premier objet, ſoit que la ſituation de l'autre au milieu d'une ville fût moins propre à l'exciter. Ce vaſte & ſuperbe Cirque eſt entouré de vilaines petites maiſons, & d'autres maiſons plus petites & plus vilaines encore en rempliſſent l'Arêne, de ſorte que le tout ne produit qu'un effet diſparate & confus, où le regret & l'indignation étouffent le plaiſir & la ſurpriſe. J'ai vu depuis le Cirque de Vérone infiniment plus petit & moins beau que celui de Nîmes, mais entretenu & conſervé avec toute la décence & la propreté poſſibles, & qui par cela même me fit une impreſſion plus forte & plus agréable. Les François n'ont ſoin de rien & ne reſpectent aucun monument. Ils ſont tout feu pour entreprendre & ne ſavent rien finir ni rien entretenir.

J'étois changé à tel point & ma ſenſualité miſe en exercice s'étoit ſi bien éveillée que je m'arrêtai un jour au Pont-de-Lunel pour y faire bonne chere, avec de la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret le plus eſtimé de l'Europe, méritoit alors de l'être. Ceux

qui le tenoient avoient ſu tirer parti de ſon heureuſe ſituation pour le tenir abondamment approviſionné & avec choix. C'étoit réellement une choſe curieuſe de trouver dans une maiſon ſeule & iſolée au milieu de la campagne, une table fournie en poiſſon de mer & d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, ſervie avec ces attentions & ces ſoins qu'on ne trouve que chez les grands & les riches, & tout cela pour vos trente-cinq ſous. Mais le Pont-de-Lunel ne reſta pas long tems ſur ce pied, & à force d'uſer ſa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avois oublié durant ma route que j'étois malade; je m'en ſouvins en arrivant à Montpellier. Mes vapeurs étoient bien guéries, mais tous mes autres maux me reſtoient, & quoique l'habitude m'y rendît moins ſenſible, c'en étoit aſſez pour ſe croire mort à qui s'en trouveroit attaqué tout d'un coup. En effet ils étoient moins douloureux qu'effrayans, & faiſoient plus ſouffrir l'eſprit que le corps dont ils ſembloient annoncer la deſtruction. Cela faiſoit que diſtrait par des paſſions vives je ne ſongeois plus à mon

état; mais comme il n'étoit pas imaginaire, je le ſentois ſi-tôt que j'étois de ſang-froid. Je ſongeai donc ſérieuſement aux conſeils de Madame *N****. & au but de mon voyage. J'allai conſulter les praticiens les plus illuſtres, ſur-tout M. *Fizes*, & pour ſurabondance de précaution je me mis en penſion chez un médecin. C'étoit un Irlandois appellé *Fitz-Moris*, qui tenoit une table aſſez nombreuſe d'étudians en médecine, & il y avoit cela de commode pour un malade à s'y mettre, que M. *Fitz-Moris* ſe contentoit d'une penſion honnête pour la nourriture & ne prenoit rien de ſes penſionnaires pour ſes ſoins, comme médecin. Il ſe chargea de l'exécution des ordonnances de M. *Fizes*, & de veiller ſur ma ſanté. Il s'acquitta fort bien de cet emploi quant au régime; on ne gagnoit pas d'indigeſtions à cette penſion-là, & quoique je ne fois pas fort ſenſible aux privations de cette eſpece, les objets de comparaiſon étoient ſi proches que je ne pouvois m'empêcher de trouver quelquefois en moi-même, que *M****. étoit un meilleur pourvoyeur que M. *Fitz-Moris*. Cependant comme on ne mou-

roit pas de faim, non plus, & que toute cette jeunesse étoit fort gaie; cette maniere de vivre me fit du bien réellement, & m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passois la matinée à prendre des drogues, sur-tout je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, & à écrire à Madame *N****. car la correspondance alloit son train, & *Rousseau* se chargeoit de retirer les lettres de son ami *Dudding*. A midi j'allois faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient de très-bons enfans; on se rassembloit, on alloit dîner. Après dîné, une importante affaire occupoit la plupart d'entre nous jusqu'au soir: c'étoit d'aller hors de la ville jouer le goûté en deux ou trois parties de mail. Je ne jouois pas; je n'en avois ni la force ni l'adresse, mais je pariois, & suivant avec l'intérêt du pari, nos joueurs & leurs boules à travers des chemins raboteux & pleins de pierres, je faisois un exercice favorable & salutaire qui me convenoit tout-à-fait. On goûtoit dans un cabaret hors la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûtés étoient gais, mais j'ajouterai

qu'ils étoient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. *Fitz-Moris*, grand joueur de mail étoit notre président, & je puis dire malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs & d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne seroit aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étoient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins, & je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurois pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avoit parmi ces étudians plusieurs Irlandois avec lesquels je tâchois d'apprendre quelques mots d'anglois par précaution pour le ***. car le tems approchoit de m'y rendre. Madame *N****. m'en pressoit chaque ordinaire, & je me préparois à lui obéir. Il étoit clair que mes médecins, qui n'avoient rien compris à mon mal, me regardoient comme un malade imaginaire & me traitoient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux & leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins & les philosophes n'admettent pour vrai que ce

qu'ils peuvent expliquer, & font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces Messieurs ne connoissoient rien à mon mal ; donc je n'étois pas malade : car comment supposer que des Docteurs ne sussent pas tout ? Je vis qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser & me faire manger mon argent, & jugeant que leur substitut du * * *. feroit cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, & je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de Novembre après six semaines ou deux mois de séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. *Fitz-Moris*, & que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquoit, & qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avois prise, j'y réfléchissois en m'avançant toujours vers le Pont St. Esprit, qui étoit également la route de * * * & de Chambéry. Les souvenirs de Maman & ses

lettres, quoique moins fréquentes que celles de Madame *N****. réveilloient dans mon cœur des remords que j'avois étouffés durant ma premiere route. Ils devinrent si vifs au retour que, balançant l'amour du plaisir, ils me mirent en état d'écouter la raison seule. D'abord dans le rôle d'avanturier que j'allois recommencer je pouvois être moins heureux que la premiere fois; il ne falloit dans tout le ***. qu'une seule personne qui eût été en Angleterre, qui connût les Anglois, ou qui sût leur langue, pour me démasquer. La famille de Madame *N****. pouvoit se prendre de mauvaise humeur contre moi, & me traiter peu honnêtement. Sa fille à laquelle malgré moi je pensois plus qu'il n'eût fallu, m'inquiétoit encore. Je tremblois d'en devenir amoureux, & cette peur faisoit déjà la moitié de l'ouvrage. Allois-je donc pour prix des bontés de la mere, chercher à corrompre sa fille, à lier le plus détestable commerce, à mettre la dissention, le déshonneur, le scandale & l'enfer dans sa maison? Cette idée me fit horreur, je pris bien ferme résolution de me combattre

de me vaincre si ce malheureux penchant venoit à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat? Quel misérable état de vivre avec la mere dont je serois rassasié, & de brûler pour la fille sans oser lui montrer mon cœur? Quelle nécessité d'aller chercher cet état, & m'exposer aux malheurs, aux affronts, aux remords, pour des plaisirs dont j'avois d'avance épuisé le plus grand charme : car il est certain que ma fantaisie avoit perdu sa premiere vivacité. Le goût du plaisir y étoit encore; mais la passion n'y étoit plus. A cela se mêloient des réflexions relatives à ma situation, à mes devoirs, à cette Maman si bonne, si généreuse, qui déjà chargée de dettes, l'étoit encore de mes folles dépenses, qui s'épuisoit pour moi, & que je trompois si indignement. Ce reproche devint si vif qu'il l'emporta à la fin. En approchant du St. Esprit, je pris la résolution de brûler l'étape du ***. & de passer tout droit. Je l'exécutai courageusement, avec quelques soupirs, je l'avoue; mais aussi avec cette satisfaction intérieure que je goûtois pour la premiere fois de ma vie de me dire, je mérite ma pro-

pre estime : je sais préférer mon devoir à mon plaisir. Voilà la premiere obligation véritable que j'aye à l'étude. C'étoit elle qui m'avoit appris à réfléchir, à comparer. Après les principes si purs que j'avois adoptés il y avoit peu de tems ; après les regles de sagesse & de vertu que je m'étois faites & que je m'étois senti si fier de suivre ; la honte d'être si peu conséquent à moi-même, de démentir si-tôt & si haut mes propres maximes, l'emporta sur la volupté : l'orgueil eut peut-être autant de part à ma résolution que la vertu ; mais si cet orgueil n'est pas la vertu même, il a des effets si semblables qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions est d'elever l'ame & de la disposer à en faire de meilleures : car telle est la foiblesse humaine qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions, l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Si-tôt que j'eus pris ma résolution je devins un autre homme, ou plutôt je redevins celui que j'étois auparavant, & que ce moment d'ivresse avoit fait disparoître. Plein de bons sentimens & de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne

intention d'expier ma faute ; ne pensant qu'à régler déformais ma conduite fur les loix de la vertu, à me confacrer fans réferve au fervice de la meilleure des meres, à lui vouer autant de fidélité que j'avois d'attachement pour elle, & à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! La fincérité de mon retour au bien fembloit me promettre une autre deftinée ; mais la mienne étoit écrite & déjà commencée, & quand mon cœur plein d'amour pour les chofes bonnes & honnêtes, ne voyoit plus qu'innocence & bonheur dans la vie, je touchois au moment funefte qui devoit traîner à fa fuite la longue chaîne de mes malheurs.

L'empreffement d'arriver me fit faire plus de diligence que je n'avois compté. Je lui avois annoncé de Valence le jour & l'heure de mon arrivée. Ayant gagné une demi-journée fur mon calcul, je reftai autant de tems à Chaparillan, afin d'arriver jufte au moment que j'avois marqué. Je voulois goûter dans tout fon charme le plaifir de la revoir. J'aimois mieux le différer un peu pour y joindre celui d'être attendu. Cette précaution m'a-

voit toujours réussi. J'avois vu toujours marquer mon arrivée par une espece de petite fête : je n'en attendois pas moins cette fois, & ces empressemens qui m'étoient si sensibles, valoient bien la peine d'être ménagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De tout loin je regardois si je ne la verrois point sur le chemin ; le cœur me battoit de plus en plus à mesure que j'approchois. J'arrive essoufflé ; car j'avois quitté ma voiture en ville : je ne vois personne dans la cour, sur la porte, à la fenêtre ; je commence à me troubler ; je redoute quelque accident. J'entre ; tout est tranquille ; des ouvriers goûtoient dans la cuisine ; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir ; elle ignoroit que je dusse arriver. Je monte, je la vois enfin, cette chere Maman si tendrement, si vivement, si purement aimée ; j'accours, je m'élance à ses pieds. Ah ! te voilà petit ! me dit-elle en m'embrassant : as-tu fait bon voyage ? Comment te portes-tu ? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avoit pas reçu ma lettre ? Elle me dit qu'oui. J'aurois cru

que non, lui dis-je; & l'éclairciſſement finit là. Un jeune homme étoit avec elle. Je le connoiſſois pour l'avoir vu déjà dans la maiſon avant mon départ: mais cette fois il y paroiſſoit établi, il l'étoit. Bref, je trouvai ma place priſe.

Ce jeune homme étoit du pays-de-Vaud, ſon pere appellé *Vintzenried*, étoit concierge, ou ſoi-diſant capitaine du château de Chillon. Le fils de Monſieur le capitaine étoit garçon perruquier, & couroit le monde en cette qualité quand il vint ſe préſenter à Madame de *Warens*, qui le reçut bien, comme elle faiſoit tous les paſſans, & ſur-tout ceux de ſon pays. C'étoit un grand fade blondin, aſſez bien fait, le viſage plat, l'eſprit de même, parlant comme le beau *Liandre*, mêlant tous les tons, tous les goûts de ſon état avec la longue hiſtoire de ſes bonnes fortunes; ne nommant que la moitié des Marquiſes avec leſquelles il avoit couché, & prétendant n'avoir point coiffé de jolies femmes, dont il n'eût auſſi coiffé les maris. Vain, ſot, ignorant, inſolent; au demeurant le meilleur fils du monde. Tel fut le ſubſtitut qui me fut donné

durant mon abſence, & l'aſſocié qui me fut offert après mon retour.

O! Si les ames dégagées de leurs terreſtres entraves, voyent encore du ſein de l'éternelle lumiere ce qui ſe paſſe chez les mortels, pardonnez, ombre chere & reſpectable, ſi je ne fais pas plus de grace à vos fautes qu'aux miennes, ſi je dévoile également les unes & les autres aux yeux des lecteurs! Je dois, je veux être vrai pour vous comme pour moi-même; vous y perdrez toujours beaucoup moins que moi. Eh! Combien votre aimable & doux caractere, votre inépuiſable bonté de cœur, votre franchiſe & toutes vos excellentes vertus ne rachetent-elles pas de foibleſſes, ſi l'on peut appeller ainſi les torts de votre ſeule raiſon? Vous eûtes des erreurs & non pas des vices; votre conduite fut répréhenſible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'étoit montré zélé, diligent, exact pour toutes ſes petites commiſſions qui étoient toujours en grand nombre; il s'étoit fait le piqueur de ſes ouvriers. Auſſi bruyant que je l'étois peu, il ſe faiſoit voir & ſur-tout entendre à la fois à la charrue, aux

foins, au bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avoit que le jardin qu'il négligeoit, parce que c'étoit un travail trop paisible & qui ne faisoit point de bruit. Son grand plaisir étoit de charger & charrier, de scier ou fendre du bois; on le voyoit toujours la hache ou la pioche à la main; on l'entendoit courir, coigner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisoit le travail, mais il faisoit toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce tintamare en imposa à ma pauvre Maman; elle crut ce jeune homme un trésor pour ses affaires. Voulant se l'attacher, elle employa pour cela tous les moyens qu'elle y crut propres, & n'oublia pas celui sur lequel elle comptoit le plus.

On a dû connoître mon cœur, ses sentimens les plus constans, les plus vrais, ceux sur-tout qui me ramenoient en ce moment auprès d'elle. Quel prompt & plein bouleversement dans tout mon être! Qu'on se mette à ma place pour en juger. En un moment je vis évanouir pour jamais tout l'avenir de félicité que je m'étois peint. Toutes les douces idées que je caressois si affectueusement disparurent; & moi qui depuis mon enfance ne savois voir

mon exiſtence qu'avec la ſienne, je me vis ſeul pour la premiere fois. Ce moment fut affreux : ceux qui le ſuivirent furent toujours ſombres. J'étois jeune encore : mais ce doux ſentiment de jouiſſance & d'eſpérance qui vivifie la jeuneſſe me quitta pour jamais. Dès-lors l'être ſenſible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les triſtes reſtes d'une vie inſipide, & ſi quelquefois encore une image de bonheur effleura mes deſirs, ce bonheur n'étoit plus celui qui m'étoit propre, je ſentois qu'en l'obtenant je ne ſerois pas vraiment heureux.

J'étois ſi bête & ma confiance étoit ſi pleine, que malgré le ton familier du nouveau venu, que je regardois comme un effet de cette facilité d'humeur de Maman, qui rapprochoit tout le monde d'elle, je ne me ſerois pas aviſé d'en ſoupçonner la véritable cauſe, ſi elle ne me l'eût dite elle-même ; mais elle ſe preſſa de me faire cet aveu avec une franchiſe capable d'ajouter à ma rage, ſi mon cœur eût pu ſe tourner de ce côté-là ; trouvant quant à elle la choſe toute ſimple, me reprochant ma négligence dans la maiſon, & m'alléguant mes fréquentes

abſences, comme ſi elle eût été d'un tempérament fort preſſé d'en remplir les vides. Ah, Maman, lui dis-je, le cœur ſerré de douleur, qu'oſez-vous m'apprendre? Quel prix d'un attachement pareil au mien? Ne m'avez-vous tant de fois conſervé la vie, que pour m'ôter tout ce qui me la rendoit chere? J'en mourrai, mais vous me regretterez. Elle me répondit d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étois un enfant, qu'on ne mouroit point de ces choſes-là; que je ne perdrois rien, que nous n'en ſerions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les ſens, que ſon tendre attachement pour moi ne pouvoit ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre, en un mot, que tous mes droits demeuroient les mêmes, & qu'en les partageant avec un autre, je n'en étois pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes ſentimens pour elle; jamais la ſincérité, l'honnêteté de mon ame ne ſe firent mieux ſentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ſes pieds, j'embraſſai ſes genoux en verſant des torrens de larmes. Non. Maman, lui dis-je avec tranſport; je vous aime

trop pour vous avilir ; votre possession m'est trop chere pour la partager : les regrets qui l'accompagnerent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations ; soyez-en toujours digne : il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous posséder. C'est à vous, ô Maman, que je vous céde ; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je périr mille fois, avant d'en goûter qui degradent ce que j'aime.

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose le dire, du sentiment qui me l'avoit fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette Maman si chérie que des yeux d'un véritable fils ; & il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation secrette, comme je m'en suis trop apperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos insinuans, ni caresses ni aucune de ces adroites agacerie dont les femmes savent user sans s commettre, & qui manquent raremer de leur réussir. Réduit à me cherch un sort indépendant d'elle, & n' pouvant même imaginer, je passai bie

tôt à l'autre extrémité & le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement, que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent desir de la voir heureuse à quelque prix que ce fût, absorboit toutes mes affections : elle avoit beau séparer son bonheur du mien, je le voyois mien, en depit d'elle.

Ainsi commencerent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence étoit au fond de mon ame, que l'étude avoit cultivées & qui n'attendoient pour éclore que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine & d'envie contre celui qui m'avoit supplanté. Je voulus au contraire, & je voulus sincérement m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne s'il étoit possible, & faire, en un mot, pour lui tout ce qu'*Anet* avoit fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquoit entre les personnes. Avec plus de douceur & de lumieres je n'avois pas le sang-froid & la fermeté d'*Anet*, ni cette force de caractere qui en

impofoit, & dont j'aurois eu befoin pour réuffir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'*Anet* avoit trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnoiffance; furtout le fentiment du befoin que j'avois de fes foins & l'ardent defir de les rendre utiles. Tout cela manquoit ici. Celui que je voulois former ne voyoit en moi qu'un pédant importun qui n'avoit que du babil. Au contraire, il s'admiroit lui-même comme un homme important dans la maifon, & mefurant les fervices qu'il y croyoit rendre fur le bruit qu'il y faifoit, il regardoit fes haches & fes pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelque égard il n'avoit pas tort; mais il partoit de-là pour fe donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchoit avec les payfans du gentilhomme campagnard, bientôt il en fit autant avec moi, & enfin avec Maman elle-même. Son nom de *Vintzenried* ne lui paroiffant pas affez noble il le quitta pour celui de *Courtilles*, & c'eft fous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambery, & en Maurienne où il s'eft marié.

Enfin tant fit l'illuftre perfonnage

qu'il fut tout dans la maiſon & moi rien. Comme lorſque j'avois le malheur de lui déplaire, c'étoit Maman & non pas moi qu'il grondoit, la crainte de l'expoſer à ſes brutalités me rendoit docile à tout ce qu'il deſiroit, & chaque fois qu'il fendoit du bois, emploi qu'il rempliſſoit avec une fierté ſans égale, il falloit que je fuſſe là ſpectateur oiſif & tranquille admirateur de ſa proueſſe. Ce garçon n'étoit pourtant pas abſolument d'un mauvais naturel; il aimoit Maman parce qu'il étoit impoſſible de ne la pas aimer: il n'avoit même pas pour moi de l'averſion, & quand les intervalles de ſes fougues permettoient de lui parler, il nous écoutoit quelquefois aſſez docilement, convenant franchement qu'il n'étoit qu'un ſot, après quoi il n'en faiſoit pas moins de nouvelles ſottiſes. Il avoit d'ailleurs une intelligence ſi bornée & des goûts ſi bas, qu'il étoit difficile de lui parler raiſon & preſqu'impoſſible de ſe plaire avec lui. A la poſſeſſion d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille, rouſſe, édentée, dont Maman avoit la patience d'endurer le dégoûtant ſervice, quoi qu'elle lui fît mal au cœur,

Je m'apperçus de ce nouveau manége, & j'en fus outré d'indignation : mais je m'apperçus d'une autre chose qui m'affecta bien plus vivement encore, & qui me jetta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors. Ce fut le refroidissement de Maman envers moi.

La privation que je m'étois imposée & qu'elle avoit fait semblant d'approuver, est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point, quelque mine qu'elles fassent, moins par la privation qu'il en résulte pour elles-mêmes que par l'indifférence qu'elles y voyent pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée, la plus philosophe, la moins attachée à ses sens, le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins, puisse commettre envers elle, est d'en pouvoir jouir & de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception, puisqu'une sympathie si naturelle & si forte fut altérée en elle par une abstinence qui n'avoit que des motifs de vertu, d'attachement & d'estime. Dès-lors je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchoit

s'épanchoit plus avec moi que quand elle avoit à se plaindre du nouveau venu ; quand ils étoient bien ensemble j'entrois peu dans ses confidences. Enfin elle prenoit peu-à-peu une maniere d'être dont je ne faisois plus partie. Ma présence lui faisoit plaisir encore, mais elle ne lui faisoit plus besoin, & j'aurois passé des jours entiers sans la voir, qu'elle ne s'en seroit pas appercue.

Insensiblement je me sentis isolé & seul dans cette même maison dont auparavant j'étois l'ame & où je vivois pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me séparer de tout ce qui s'y faisoit, de ceux mêmes qui l'habitoient, & pour m'épargner de continuels déchiremens je m'enfermai avec mes livres, ou bien j'allois soupirer & pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle & l'éloignement de cœur d'une femme qui m'étoit si chere irritoient ma douleur, & qu'en cessant de la voir je m'en sentirois moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison ; je le lui dis, & loin de s'y opposer elle

le favorisa. Elle avoit à Grenoble une amie appellée Madame *Deybens* dont le mari étoit ami de M. de *Mably* grand Prévôt à Lyon. M. *Deybens* me proposa l'éducation des enfans de M. de *Mably* : j'acceptai, & je partis pour Lyon sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avois à-peu-près les connoissances nécessaires pour un Précepteur & j'en croyois avoir les talens. Durant un an que je passai chez M. de *Mably* j'eus le tems de me désabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier si l'emportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout alloit bien & que je voyois réussir mes soins & mes peines qu'alors je n'épargnois point, j'étois un ange. J'étois un diable quand les choses alloient de travers. Quand mes éléves ne m'entendoient pas j'extravaguois, & quand ils marquoient de la méchanceté je les aurois tués : ce n'étoit pas le moyen de les rendre savans & sages. J'en avois deux ; ils étoient d'humeurs très-différentes. L'un de 8 à 9 ans appellé *Ste. Marie*, étoit d'une jolie figure, l'esprit assez ouvert,

assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie. Le cadet appellé *Condillac* paroissoit presque stupide, musard, têtu comme une mule, & ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avois pas besogne faite. Avec de la patience & du sang-froid peut-être aurois-je pu réussir; mais faute de l'une & de l'autre je ne fis rien qui vaille & mes éleves tournoient très-mal. Je ne manquois pas d'assiduité, mais je manquois d'égalité, sur-tout de prudence. Je ne savois employer auprès d'eux que trois instrumens toujours inutiles & souvent pernicieux auprès des enfans; le sentiment, le raisonnement, la colere. Tantôt je m'attendrissois avec *Ste. Marie* jusqu'à pleurer; je voulois l'attendrir lui-même comme si l'enfant étoit susceptible d'une véritable émotion de cœur: tantôt je m'épuisois à lui parler raison comme s'il avoit pu m'entendre, & comme il me faisoit quelquefois des argumens très-subtils, je le prenois tout de bon pour raisonnable, parce qu'il étoit raisonneur. Le petit *Condillac* étoit encore plus embarrassant; parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, &

d'une opiniâtreté à toute épreuve il ne triomphoit jamais mieux de moi que quand il m'avoit mis en fureur ; alors c'étoit lui qui étoit le sage & c'étoit moi qui étoit l'enfant. Je voyois toutes mes fautes, je les sentois; j'étudiois l'esprit de mes éleves, je les pénétrois très-bien, & je ne crois pas que jamais une seule fois j'aye été la dupe de leurs ruses : mais que me servoit de voir le mal, sans savoir appliquer le remede? En pénétrant tout je n'empêchois rien, je ne réussissois à rien, & tout ce que je faisois étoit précisément ce qu'il ne falloit pas faire.

Je ne réussissois gueres mieux pour moi que pour mes éleves. J'avois été recommandé par Madame *Deybens* à Madame de *Mably*. Elle l'avoit priée de former mes manieres & de me donner le ton du monde; elle y prit quelques soins & voulut que j'apprisse faire les honneurs de sa maison; ma je m'y pris si gauchement, j'étois honteux, si sot qu'elle se rebuta & r planta là. Cela ne m'empêcha pas devenir selon ma coutume amoure d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s apperçût, mais je n'osai jamais me clarer; elle ne se trouva pas d'hum

à faire les avances, & j'en fus pour mes lorgneries & mes soupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutissoient à rien.

J'avois tout-à-fait perdu chez Maman le goût des petites friponneries, parce que tout étant à moi, je n'avois rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étois faits devoient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, & il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été : mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, & j'aurois grand'peur de voler comme dans mon enfance si j'étois sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de *Mably*. Environné de petites choses volables que je ne regardois même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvois à table m'avoient fort affriandé. Il étoit un peu louche ; je croyois savoir bien coller le vin, je m'en vantai ; on me confia celui-là ; je le collai & le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, & l'occasion fit que je m'en accommodai de tems en tems

de quelques bouteilles pour boire à mon aiſe en mon petit particulier. Malheureuſement je n'ai jamais pu boire ſans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'étoit impoſſible d'en mettre en réſerve. En faire acheter par les laquais, c'étoit me déceler & preſque inſulter le maître de la maiſon. En acheter moi-même, je n'oſai jamais. Un beau Monſieur l'épée au côté aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela ſe pouvoit-il? Enfin je me rappellai le pis-aller d'une grande Princeſſe à qui l'on diſoit que les payſans n'avoient pas de pain, & qui répondit, qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là! Sorti ſeul à ce deſſein je parcourois quelquefois toute la ville, & paſſois devant trente pâtiſſiers avant d'entrer chez aucun. Il falloit qu'il n'y eût qu'une ſeule perſonne dans la boutique, & que ſa phyſionomie m'attirât beaucoup pour que j'oſaſſe franchir le pas. Mais auſſi quand j'avois une fois ma chere petite brioche, & que bien enfermé dans ma chambre j'allois trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faiſois-là tout ſeul en liſant quelques pages de roman!

Car lire en mangeant fut toujours ma fantaiſie au défaut d'un tête - à - tête. C'eſt le ſupplément de la ſociété qui me manque. Je dévore alternativement une page & un morceau : c'eſt comme ſi mon livre dinoit avec moi.

Je n'ai jamais été diſſolu ni crapuleux ; & ne me ſuis enivré de ma vie. Ainſi mes petits vols n'étoient pas fort indiſcrets : cependant ils ſe découvrirent ; les bouteilles me décelerent. On ne m'en fit pas ſemblant ; mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de *Mably* ſe conduiſit honnêtement & prudemment. C'étoit un très - galant homme, qui ſous un air auſſi dur que ſon emploi, avoit une véritable douceur de caractere & une rare bonté de cœur. Il étoit judicieux, équitable, &, ce qu'on n'attendroit pas d'un officier de Maréchauſſée, même très-humain. En ſentant ſon indulgence je lui en devins plus attaché, & cela me fit prolonger mon ſéjour dans ſa maiſon plus que je n'aurois fait ſans cela. Mais enfin dégoûté d'un métier auquel je n'étois pas propre, & d'une ſituation très-gênante qui n'avoit rien d'agréable pour moi, après un an d'eſſai

durant lequel je n'épargnai point mes ſoins, je me déterminai à quitter mes diſciples, bien convaincu que je ne parviendrois jamais à les bien élever. M. de *Mably* lui-même voyoit cela tout auſſi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris ſur lui de me renvoyer ſi je ne lui en euſſe épargné la peine, & cet excès de condeſcendance en pareil cas n'eſt aſſurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendoit mon état plus inſupportable, étoit la comparaiſon continuelle que j'en faiſois avec celui que j'avois quitté : c'étoit le ſouvenir de mes cheres Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, & ſur-tout de celle pour qui j'étois né qui donnoit de l'ame à tout cela. En repenſant à elle, à nos plaiſirs, à notre innocente vie il me prenoit des ſerremens de cœur, des étouffemens qui m'ôtoient le courage de rien faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'inſtant & à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la reviſſe encore une fois j'aurois été content de mourir à l'inſtant même. Enfin je ne pus réſiſter à ces ſouvenirs ſi tendres qui me

rappelloient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disois que je n'avois pas été assez patient, assez complaisant, assez caressant, que je pouvois encore vivre heureux dans une amitié très-douce en y mettant du mien plus que je n'avois fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma premiere jeunesse, & je me retrouve à ses pieds. Ah! j'y serois mort de joie si j'avois retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y retrouvois autrefois, & que j'y reportois encore.

Affreuse illusion des choses humaines! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvoit mourir qu'avec elle : mais je venois rechercher le passé qui n'étoit plus & qui ne pouvoit renaître. A peine eus-je resté demi-heure avec elle que je sentis mon ancien bonheur mort pour toujours. Je me retrouvai dans la même situation désolante que j'avois été forcé de fuir, & cela, sans que je pusse dire qu'il y eût de la faute de

personne ; car au fond *Courtilles* n'étoit pas mauvais, & parut me revoir avec plus de plaisir que de chagrin. Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avois été tout, & qui ne pouvoit cesser d'être tout pour moi ? Comment vivre étranger dans la maison dont j'étois l'enfant. L'aspect des objets témoins de mon bonheur passé me rendoit la comparaison plus cruelle. J'aurois moins souffert dans une autre habitation. Mais me voir rappeller incessamment tant de doux souvenirs c'étoit irriter le sentiment de mes pertes. Consumé de vains regrets, livré à la plus noire mélancolie, je repris le train de rester seul hors les heures des repas. Enfermé avec mes livres j'y cherchois des distractions utiles, & sentant le péril imminent que j'avois tant craint autrefois, je me tourmentois derechef à chercher en moi-même les moyens d'y pourvoir quand Maman n'auroit plus de ressource. J'avois mis les choses dans sa maison sur le pied d'aller sans empirer ; mais depuis moi tout étoit changé. Son économe étoit un dissipateur. Il vouloit briller : bon cheval, bon équipage, il aimoit à

s'étaler noblement aux yeux des voisins, il faisoit des entreprises continuelles en choses où il n'entendoit rien. La pension se mangeoit d'avance, les quartiers en étoient engagés, les loyers étoient arriérés & les dettes alloient leur train. Je prévoyois que cette pension ne tarderoit pas d'être saisie & peut-être supprimée. Enfin je n'envisageois que ruine & désastres, & le moment m'en sembloit si proche que j'en sentois d'avance toutes les horreurs.

Mon cher cabinet étoit ma seule distraction. A force d'y chercher des remedes contre le trouble de mon ame, je m'avisai d'y en chercher contre les maux que je prévoyois, & revenant à mes anciennes idées, me voilà bâtissant de nouveaux châteaux en Espagne pour tirer cette pauvre Maman des extrémités cruelles où je la voyois prête à tomber. Je ne me sentois pas assez savant & ne me croyois pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, & faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta, m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talens ne pouvoit me donner. Je n'avois pas abandonné

la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avois assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant en cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avois eue d'apprendre à déchiffrer la note, & à celle que j'avois encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvoit bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique n'étoit pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes je les trouvois souvent fort mal inventés. Il y avoit long-tems que j'avois pensé à noter l'échelle par chiffres pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes & portées, lorsqu'il falloit noter le moindre petit air. J'avois été arrêté par les difficultés des octaves, & par celles de la mesure & des valeurs. Cette ancienne idée me revint dans l'esprit, & je vis en y repensant que ces difficulés n'étoient pas insurmontables. J'y rêvai avec succès & je parvins à noter quelque musique que ce fût par mes chiffres avec la plus grande exactitude, & je puis dire avec la plus grande simplicité. Dès ce moment je crus ma fortune faite, &

dans l'ardeur de la partager avec celle à qui devois tout, je ne ſongeai qu'à partir pour Paris, ne doutant pas qu'en préſentant mon projet à l'Académie je ne fiſſe une révolution. J'avois rapporté de Lyon quelque argent; je vendis mes livres. En quinze jours ma réſolution fut priſe & exécutée. Enfin plein des idées magnifiques qui me l'avoient inſpirée, & toujours le même dans tous les tems, je partis de Savoye avec mon ſyſtème de muſique, comme autrefois j'étois parti de Turin avec ma fontaine de Héron.

Telles ont été les erreurs & les fautes de ma jeuneſſe. J'en ai narré l'hiſtoire avec une fidélité dont mon cœur eſt content. Si dans la ſuite j'honorai mon âge mûr de quelques vertus, je les aurois dites avec la même franchiſe, & c'étoit mon deſſein. Mais il faut m'arrêter ici. Le tems peut lever bien des voiles. Si ma mémoire parvient à la poſtérité, peut-être un jour elle apprendra ce que j'avois à dire. Alors on ſaura pourquoi je me tais.

Fin du ſixieme Livre.

LE RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE.

PREMIERE PROMENADE.

ME voici donc ſeul ſur la terre, n'ayant plus de frere, de prochain, d'ami, de ſociété que moi-même. Le plus ſociable & le plus aimant des humains en a été proſcrit par un accord unanime. Ils ont cherché dans les raffinemens de leur haine quel tourment pouvoit être le plus cruel à mon ame ſenſible, & ils ont briſé violemment tous les liens qui m'attachoient à eux. J'aurois aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes. Ils n'ont pu qu'en ceſ-

ant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisqu'ils l'ont voulu. Mais moi, détaché d'eux & de tout, que suis-je moi-même? Voilà ce qui me reste à chercher. Malheureusement cette recherche doit être précédée d'un coup-d'œil sur ma position. C'est une idée par laquelle il faut nécessairement que je passe, pour arriver d'eux à moi.

Depuis quinze ans & plus que je suis dans cette étrange position, elle me paroît encore un rêve. Je m'imagine toujours qu'une indigestion me tourmente, que je dors d'un mauvais sommeil, & que je vais me réveiller bien soulagé de ma peine en me retrouvant avec mes amis. Oui, sans doute, il faut que j'aye fait sans que je m'en apperçusse un saut de la veille au sommeil, ou plutôt de la vie à la mort. Tiré je ne sais comment de l'ordre des choses, je me suis vu précipité dans un cahos incompréhensible où je n'apperçois rien du tout, & plus je pense à ma situation présente, & moins je puis comprendre où je suis.

Eh! Comment aurois-je pu prévoir le destin qui m'attendoit? Comment le

puis - je concevoir encore aujourd'hui que j'y suis livré ? Pouvois-je dans mon bon sens supposer qu'un jour, moi le même homme que j'étois, le même que je suis encore, je passerois, je serois tenu sans le moindre doute pour un monstre, un empoisonneur, un assassin, que je deviendrois l'horreur de la race humaine, le jouet de la canaille, que toute la salutation que me feroient les passans seroit de cracher sur moi ; qu'une génération toute entiere s'amuseroit d'un accord unanime à m'enterrer tout vivant ? Quand cette étrange révolution se fit, pris au dépourvu, j'en fus d'abord bouleversé. Mes agitations, mon indignation, me plongerent dans un délire qui n'a pas eu trop de dix ans pour se calmer, & dans cet intervalle, tombé d'erreur en erreur, de faute en faute, de sottise en sottise, j'ai fourni par mes imprudences aux directeurs de ma destinée, autant d'instrumens qu'ils ont habilement mis en œuvre pour la fixer sans retour.

Je me suis débattu long - tems aussi violemment que vainement. Sans adresse, sans art, sans dissimulation, sans prudence, franc, ouvert, impatient, emporté, je n'ai fait en me débattant

que m'enlacer davantage, & leur donner inceſſamment de nouvelles priſes qu'ils n'ont eu garde de négliger. Sentant enfin tous mes efforts inutiles & me tourmentant à pure perte, j'ai pris le ſeul parti qui me reſtoit à prendre, celui de me ſoumettre à ma deſtinée ſans plus regimber contre la néceſſité. J'ai trouvé dans cette réſignation le dédommagement de tous mes maux par la tranquillité qu'elle me procure, & qui ne pouvoit s'allier avec le travail continuel d'une réſiſtance auſſi pénible qu'infructueuſe.

Une autre choſe a contribué à cette tranquillité. Dans tous les rafinemens de leur haine, mes perſécuteurs en ont omis un que leur animoſité leur a fait oublier ; c'étoit d'en graduer ſi bien les effets, qu'ils puſſent entretenir & renouveller mes douleurs ſans ceſſe, en me portant toujours quelque nouvelle atteinte. S'ils avoient eu l'adreſſe de me laiſſer quelque lueur d'eſpérance, ils me tiendroient encore par-là. Ils pourroient faire encore de moi leur jouet par quelque faux leurre, & me navrer enſuite d'un tourment toujours nouveau par mon attente déçue. Mais ils ont d'avance épuiſé toutes leurs reſ-

sources; en ne me laissant rien ils se sont tout ôté à eux-mêmes. La diffamation, la dépression, la dérision, l'opprobre dont ils m'ont couvert ne sont pas plus susceptibles d'augmentation que d'adoucissement; nous sommes également hors d'état, eux de les aggraver, & moi de m'y soustraire. Ils se sont tellement pressés de porter à son comble la mesure de ma misere, que toute la puissance humaine, aidée de toutes les ruses de l'enfer, n'y sauroit plus rien ajouter. La douleur physique elle-même au lieu d'augmenter mes peines y feroit diversion. En m'arrachant des cris, peut-être, elle m'épargneroit des gémissemens, & les déchiremens de mon corps suspendroient ceux de mon cœur.

Qu'ai-je encore à craindre d'eux puisque tout est fait? Ne pouvant plus empirer mon état, ils ne sauroient plus m'inspirer d'alarmes. L'inquiétude & l'effroi sont des maux dont ils m'ont pour jamais délivré : c'est toujours un soulagement. Les maux réels ont sur moi peu de prise; je prends aisément mon parti sur ceux que j'éprouve, mais non pas sur ceux que je crains. Mon imagination effarouchée

les combine, les retourne, les étend & les augmente. Leur attente me tourmente cent fois plus que leur préſence, & la menace m'eſt plus terrible que le coup. Si-tôt qu'ils arrivent, l'événement leur ôtant tout ce qu'ils avoient d'imaginaire, les réduit à leur juſte valeur. Je les trouve alors beaucoup moindres que je ne me les étois figurés, & même au milieu de ma ſouffrance, je ne laiſſe pas de me ſentir ſoulagé. Dans cet état, affranchi de toute nouvelle crainte & délivré de l'inquiétude, de l'eſpérance, la ſeule habitude ſuffira pour me rendre de jour en jour plus ſupportable une ſituation que rien ne peut empirer, & à meſure que le ſentiment s'en émouſſe par la durée, ils n'ont plus de moyens pour le ranimer. Voilà le bien que m'ont fait mes perſécuteurs en épuiſant ſans meſure tous les traits de leur animoſité. Ils ſe ſont ôté ſur moi tout empire, & je puis déſormais me moquer d'eux.

Il n'y a pas deux mois encore qu'un plein calme eſt rétabli dans mon cœur. Depuis long-tems je ne craignois plus rien; mais j'eſpérois encore, & cet eſpoir tantôt bercé, tantôt fruſtré, étoit

une prise par laquelle mille passions diverses ne cessoient de m'agiter. Un événement aussi triste qu'imprévu vient enfin d'effacer de mon cœur ce foible rayon d'espérance, & m'a fait voir ma destinée fixée à jamais sans retour ici-bas. Dès-lors je me suis résigné sans réserve, & j'ai retrouvé la paix.

Si-tôt que j'ai commencé d'entrevoir la trame dans toute son étendue, j'ai perdu pour jamais l'idée de ramener de mon vivant le public sur mon compte, & même ce retour ne pouvant plus être réciproque me seroit désormais bien inutile. Les hommes auroient beau revenir à moi, ils ne me retrouveroient plus. Avec le dédain qu'ils m'ont inspiré leur commerce me seroit insipide & même à charge, & je suis cent fois plus heureux dans ma solitude, que je ne pourrois l'être en vivant avec eux. Ils ont arraché de mon cœur toutes les douceurs de la société. Elles n'y pourroient plus germer derechef à mon âge; il est trop tard. Qu'ils me fassent désormais du bien ou du mal, tout m'est indifférent de leur part, & quoi qu'ils fassent, mes contemporains ne feront jamais rien pour moi.

Mais je comptois encore ſur l'avenir, & j'eſpérois qu'une génération meilleure, examinant mieux & les jugemens portés par celle-ci ſur mon compte, & ſa conduite avec moi, démêleroit aiſément l'artifice de ceux qui la dirigent, & me verroit enfin tel que je ſuis. C'eſt cet eſpoir qui m'a fait écrire mes Dialogues, & qui m'a ſuggéré mille folles tentatives pour les faire paſſer à la poſtérité. Cet eſpoir, quoiqu'éloigné, tenoit mon ame dans la même agitation que quand je cherchois encore dans le ſiecle un cœur juſte, & mes eſpérances que j'avois beau jetter au loin me rendoient également le jouet des hommes d'aujourd'hui. J'ai dit dans mes Dialogues ſur quoi je fondois cette attente. Je me trompois. Je l'ai ſenti par bonheur aſſez à tems pour trouver encore avant ma derniere heure un intervalle de pleine quiétude, & de repos abſolu. Cet intervalle a commencé à l'époque dont je parle, & j'ai lieu de croire qu'il ne ſera plus interrompu.

Il ſe paſſe bien peu de jours que de nouvelles réflexions ne me confirment combien j'étois dans l'erreur de compter ſur le retour du public, même dans

un autre âge ; puiſqu'il eſt conduit dans ce qui me regarde par des guides qui ſe renouvellent ſans ceſſe dans les Corps qui m'ont pris en averſion. Les particuliers meurent; mais les Corps collectifs ne meurent point. Les mêmes paſſions s'y perpétuent, & leur haine ardente, immortelle comme le démon qui l'inſpire, a toujours la même activité. Quand tous mes ennemis particuliers ſeront morts, les Médecins, les Oratoriens vivront encore, & quand je n'aurois pour perſécuteurs que ces deux Corps-là, je dois être ſûr qu'ils ne laiſſeront pas plus de paix à ma mémoire après ma mort, qu'ils n'en laiſſent à ma perſonne de mon vivant. Peut-être, par trait de tems, les Médecins que j'ai réellement offenſés pourroient-ils s'appaiſer : mais les Oratoriens que j'aimois, que j'eſtimois, en qui j'avois toute confiance & que je n'offenſai jamais, les Oratoriens gens d'égliſe & demi-moines, ſeront à jamais implacables, leur propre iniquité fait mon crime, que leur amour-propre ne me pardonnera jamais, & le public dont ils auront ſoin d'entretenir & ranimer l'animoſité ſans ceſſe, ne s'appaiſera pas plus qu'eux.

Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal. Il ne me reste plus rien à espérer ni à craindre en ce monde, & m'y voilà tranquille au fond de l'abyme, pauvre mortel infortuné, mais impassible comme Dieu même.

Tout ce qui m'est extérieur, m'est étranger désormais. Je n'ai plus en ce monde ni prochain, ni semblables, ni freres. Je suis sur la terre comme dans une planete étrangere où je serois tombé de celle que j'habitois. Si je reconnois autour de moi quelque chose, ce ne sont que des objets affligeans & déchirans pour mon cœur, & je ne peux jetter les yeux sur ce qui me touche & m'entoure sans y trouver toujours quelque sujet de dédain qui m'indigne, ou de douleur qui m'afflige. Ecartons donc de mon esprit tous les pénibles objets dont je m'occuperois aussi douloureusement qu'inutilement. Seul pour le reste de ma vie, puisque je ne trouve qu'en moi la consolation, l'espérance & la paix, je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen févere & sincere que j'appellai jadis mes Confessions. Je consa-

cre mes derniers jours à m'étudier moi-même & à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi. Livrons-nous tout entier à la douceur de converser avec mon ame puisqu'elle est-la seule que les hommes ne puissent m'ôter. Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures je parviens à les mettre en meilleur ordre & à corriger le mal qui peut y rester, mes méditations ne seront pas entiérement inutiles, & quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout-à-fait perdu mes derniers jours. Les loisirs de mes promenades journalieres ont souvent été remplis de contemplations charmantes, dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance. J'oublierai mes malheurs, mes persécuteurs, mes opprobres, en songeant au prix qu'avoit mérité mon cœur.

Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. Il y sera beaucoup question de moi, parce qu'un solitaire qui réfléchit s'occupe nécessairement beaucoup de lui-même. Du reste toutes les idées étran-

geres

geres qui me paſſent par la tête en me promenant, y trouveront également leur place. Je dirai ce que j'ai penſé tout comme il m'eſt venu, & avec auſſi peu de liaiſon que les idées de la veille en ont d'ordinaire avec celles du lendemain. Mais il en réſultera toujours une nouvelle connoiſſance de mon naturel & de mon humeur par celle des ſentimens & des penſées, dont mon eſprit fait ſa pâture journaliere dans l'étrange état où je ſuis. Ces feuilles peuvent être regardées comme un appendice de mes confeſſions, mais je ne leur en donne plus le titre, ne ſentant plus rien à dire qui puiſſe le mériter. Mon cœur s'eſt purifié à la coupelle de l'adverſité, & j'y trouve à peine en le ſondant avec ſoin, quelque reſte de penchant répréhenſible. Qu'aurois-je encore à confeſſer quand toutes les affections terreſtres en ſont arrachées ? Je n'ai pas plus à me louer qu'à me blâmer : je ſuis nul déſormais parmi les hommes, & c'eſt tout ce que je puis être n'ayant plus avec eux de relation réelle, de véritable ſociété. Ne pouvant plus faire aucun bien qui ne tourne à mal, ne pouvant plus agir ſans nuire à autrui, ou à moi-même,

m'abſtenir eſt devenu mon unique devoir, & je le remplis autant qu'il eſt en moi. Mais dans ce déſœuvrement du corps mon ame eſt encore active, elle produit encore des ſentimens, des penſées, & ſa vie interne & morale ſemble encore s'être accrue par la mort de tout intérêt terreſtre & temporel. Mon corps n'eſt plus pour moi qu'un embarras, qu'un obſtacle, & je m'en dégage d'avance autant que je puis.

Une ſituation ſi ſinguliere mérite aſſurément d'être examinée & décrite, & c'eſt à cet examen que je conſacre mes derniers loiſirs. Pour le faire avec ſuccès il y faudroit procéder avec ordre & méthode : mais je ſuis incapable de ce travail & même il m'écarteroit de mon but qui eſt de me rendre compte des modifications de mon ame & de leurs ſucceſſions. Je ferai ſur moi-même à quelqu'égard les opérations que font les phyſiciens ſur l'air pour en connoître l'état journalier. J'appliquerai le barometre à mon ame, & ces opérations bien dirigées & long-tems répétées, me pourroient fournir des réſultats auſſi ſûrs que les leurs. Mais je n'étends pas juſques-là mon entrepriſe. Je me contenterai de tenir

le régiftre des opérations, fans chercher à les réduire en fyftéme. Je fais la même entreprife que Montagne, mais avec un but tout contraire au fien : car il n'écrivoit fes Effais que pour les autres, & je n'écris mes Rêveries que pour moi. Si dans mes plus vieux jours aux approches du départ, je refte, comme je l'efpére, dans la même difpofition où je fuis, leur lecture me rappellera la douceur que je goûte à les écrire, & faifant renaître ainfi pour moi le tems paffé doublera pour ainfi dire mon exiftence. En dépit des hommes je faurai goûter encore le charme de la fociété & je vivrai décrépit avec moi dans un autre âge, comme je vivrois avec un moins vieux ami.

J'écrivois mes premieres Confeffions & mes Dialogues dans un fouci continuel fur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes perfécuteurs, pour les tranfmettre s'il étoit poffible à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit, je fais qu'elle feroit inutile, & le defir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laiffe qu'une indiffé-

rence profonde fur le fort & de mes vrais écrits, & des monumens de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiéte de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les fupprime, qu'on les falfifie, tout cela m'eft égal déformais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enleve de mon vivant, on ne m'enlevera ni le plaifir de les avoir écrites, ni le fouvenir de leur contenu, ni les méditations folitaires dont elles font le fruit & dont la fource ne peut s'éteindre qu'avec mon ame. Si dès mes premieres calamités j'avois fu ne point regimber contre ma deftinée, & prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines euffent été fur moi fans effet, & ils n'auroient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler déformais par tous leurs fuccès; qu'ils jouiffent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, & d'achever mes jours en paix malgré eux.



DEUXIEME PROMENADE.

AYANT donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon ame dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle maniere plus simple & plus sure d'exécuter cette entreprise, que de tenir un régistre fidelle de mes promenades solitaires & des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entiérement libre, & mes idées suivre leur pente sans résistance & sans gêne. Ces heures de solitude & de méditation sont les seules de la journée, où je sois pleinement moi, & à moi sans diversion, sans obstacle, & où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

J'ai bientôt senti que j'avois trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime, je m'enivre moins du délire de la rêverie; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais, un tiede allanguissement énerve

toutes mes facultés, l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés; mon ame ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe, & sans l'espérance de l'état auquel j'aspire parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerois plus que par des souvenirs. Ainsi pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années, au tems où perdant tout espoir ici-bas & ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumois peu-à-peu à le nourrir de sa propre substance, & à chercher toute sa pâture au-dedans de moi.

Cette ressource, dont je m'avisai trop tard devint si féconde qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment & presque le souvenir de mes maux, j'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, & qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans je goûtois habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les ames aiman-

tes & douces. Ces raviſſemens, ces extaſes que j'éprouvois quelquefois en me promenant ainſi ſeul, étoient des jouiſſances que je devois à mes perſécuteurs : ſans eux, je n'aurois jamais trouvé ni connu les tréſors que je portois en moi-même. Au milieu de tant de richeſſes, comment en tenir un régiſtre fidelle ? En voulant me rappeller tant de douces rêveries ; au lieu de les décrire j'y retombois. C'eſt un état que ſon ſouvenir ramene, & qu'on ceſſeroit bientôt de connoître, en ceſſant tout-à-fait de le ſentir.

J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui ſuivirent le projet d'écrire la ſuite de mes Confeſſions ; ſur-tout dans celle dont je vais parler, & dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, & leur donner pour quelque tems un autre cours.

Le jeudi 24 Octobre 1776, je ſuivis après dîné les boulevards juſqu'à la rue du chemin verd par laquelle je gagnois les hauteurs de Ménil-montant, & delà, prenant les ſentiers à travers les vignes & les prairies, je traverſai juſqu'à Charonne le riant payſâge qui ſépare ces deux villages, puis je fis un détour pour revenir par les mêmes

prairies en prenant un autre chemin. Je m'amusois à les parcourir avec ce plaisir & cet intérêt que m'ont toujours donné les sites agréables, & m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure. J'en apperçus deux que je voyois assez rarement autour de Paris, & que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une est le *Picris hieracioïdes* de la famille des composées, & le *Bupleurum falcatum* de celle des ombelliferes. Cette découverte me réjouit & m'amusa très-longtems, & finit par celle d'une plante encore plus rare sur-tout dans un pays élevé, savoir le *Cerastium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avois sur moi, & placé dans mon herbier.

Enfin après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyois encore en fleurs, & dont l'aspect & l'énumération qui m'étoit familiere me donnoit néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu-à-peu ces menues observations pour me livrer à l'impression, non moins agréable, mais plus touchante que faisoit sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on

avoit achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étoient déjà retirés ; les payfans auffi quittoient les champs jufques aux travaux d'hiver. La campagne encore verte & riante, mais défeuillée en partie & prefque déferte, offroit par-tout l'image de la folitude & des approches de l'hiver. Il réfultoit de fon afpect un mélange d'impreffion douce & trifte, trop analogue à mon âge & à mon fort, pour que je ne m'en fiffe pas l'application. Je me voyois au déclin d'une vie innocente & infortunée, l'ame encore pleine de fentimens vivaces & l'efprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la trifteffe & defféchées par les ennuis. Seul & délaiffé je fentois venir le froid des premieres glaces, & mon imagination tariffante ne peuploit plus ma folitude d'êtres formés felon mon cœur. Je me difois en foupirant : qu'ai-je fait ici-bas? J'étois fait pour vivre, & je meurs fans avoir vécu. Au moins ce n'a pas été ma faute, & je porterai à l'Auteur de mon être, finon l'offrande des bonnes œuvres qu'on ne m'a pas laiffé faire, du moins un tribut de bonnes intentions fruftrées, de fentimens fains mais rendus fans effet, & d'une

patience à l'epreuve des mépris des hommes. Je m'attendriſſois ſur ces réflexions, je récapitulois les mouvemens de mon ame dès ma jeuneſſe, & pendant mon âge mûr, & depuis qu'on m'a ſéqueſtré de la ſociété des hommes, & durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenois avec complaiſance ſur toutes les affections de mon cœur, ſur ſes attachemens ſi tendres mais ſi aveugles, ſur les idées moins triſtes que conſolantes dont mon eſprit s'étoit nourri depuis quelques années, & je me préparois à les rappeller aſſez pour les décrire avec un plaiſir preſque égal à celui que j'avois pris à m'y livrer. Mon après-midi ſe paſſa dans ces paiſibles méditations, & je m'en revenois très-content de ma journée, quand au fort de ma rêverie, j'en fus tiré par l'événement qui me reſte à raconter.

J'étois ſur les ſix heures à la deſcente de Ménil-montant preſque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des perſonnes qui marchoient devant moi, s'étant tout-à-coup bruſquement écartées, je vis fondre ſur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carroſſe, n'eut pas même le

tems de retenir sa course ou de se détourner quand il m'apperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre, étoit de faire un grand saut si juste, que le chien passât sous moi tandis que je serois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, & que je n'eus le tems ni de raisonner ni d'exécuter, fut la derniere avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chûte, ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi.

Il étoit presque nuit quand je repris connoissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me raconterent ce qui venoit de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'étoit précipité sur mes deux jambes, & me choquant de sa masse & de sa vîtesse, m'avoit fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps, avoit frappé sur un pavé très-raboteux, & la chûte avoit été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avoit donné plus bas que mes pieds.

Le carrosse auquel appartenoit le chien suivoit immédiatement, & m'auroit passé sur le corps, si le cocher

n'eût à l'inftant retenu fes chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avoient relevé & qui me foutenoient encore lorfque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet inftant eft trop fingulier pour n'en pas faire ici la defcription.

La nuit s'avançoit. J'apperçus le Ciel, quelques étoiles, & un peu de verdure. Cette premiere fenfation fut un moment délicieux. Je ne me fentois encore que par-là. Je naiffois dans cet inftant à la vie, & il me fembloit que je rempliffois de ma légere exiftence tous les objets que j'appercevois. Tout entier au moment préfent je ne me fouvenois de rien; je n'avois nulle notion diftincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venoit de m'arriver; je ne favois ni qui j'étois ni où j'étois; je ne fentois ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyois couler mon fang, comme j'aurois vu couler un ruiffeau, fans fonger feulement que ce fang m'appartînt en aucune forte. Je fentois dans tout mon être un calme raviffant, auquel chaque fois que je me le rappelle je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaifirs connus.

On me demanda où je demeurois ; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étois ; on me dit, *à la haute borne ;* c'étoit comme si l'on m'eût dit, *au mont Atlas.* Il fallut demander successivement le pays, la ville & le quatier où je me trouvois. Encore cela ne put-il suffire pour me reconnoître ; il me fallut tout le trajet delà jusqu'au boulevard pour me rappeller ma demeure & mon nom. Un Monsieur que je ne connoissois pas & qui eut la charité de m'accompagner quelque tems, apprenant que je demeurois si loin, me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchois très-bien, très-légérement, sans sentir ni douleur ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avois un frisson glacial qui faisoit claquer d'une façon très-incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensai que puisque je marchois sans peine il valoit mieux continuer ainsi ma route à pied, que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtriere, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant

& ſuivant mon chemin tout auſſi-bien que j'aurois pu faire en pleine ſanté. J'arrive, j'ouvre le ſecret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'eſcalier dans l'obſcurité, & j'entre enfin chez moi ſans autre accident que ma chûte & ſes ſuites dont je ne m'appercevois pas même encore alors.

Les cris de ma femme en me voyant, me firent comprendre que j'étois plus maltraité que je ne penſois. Je paſſai la nuit ſans connoître encore & ſentir mon mal. Voici ce que je ſentis & trouvai le lendemain. J'avois la levre ſupérieure fendue en-dedans juſqu'au nez, en-dehors la peau l'avoit mieux garantie & empêchoit la totale ſéparation, quatre dents enfoncées à la mâchoire ſupérieure, toute la partie du viſage qui la couvre extrêmement enflée & meurtrie, le pouce droit foulé & très-gros, le pouce gauche griévement bleſſé, le bras gauche foulé, le genou gauche auſſi très-enflé & qu'une contuſion forte & douloureuſe empêchoit totalement de plier. Mais avec tout ce fracas, rien de briſé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chûte comme celle-là.

Voilà très-fidellement l'hiſtoire de

mon accident. En peu de jours cette hiftoire fe répandit dans Paris tellement changée & défigurée qu'il étoit impoffible d'y rien reconnoître. J'aurois dû compter d'avance fur cette métamorphofe ; mais il s'y joignit tant de circonftances bizarres ; tant de propos obfcurs & de réticences l'accompagnerent, on m'en parloit d'un air fi rifiblement difcret que tous ces myfteres m'inquiéterent. J'ai toujours haï les ténebres, elles m'infpirent naturellement une horreur que celles dont on m'environne depuis tant d'années n'ont pas dû diminuer. Parmi toutes les fingularités de cette époque, je n'en remarquerai qu'une, mais fuffifante pour faire juger des autres.

M. ***. avec lequel je n'avois eu jamais aucune relation, envoya fon fecrétaire s'informer de mes nouvelles, & me faire d'inftantes offres de fervice qui ne me parurent pas dans la circonftance, d'une grande utilité pour mon foulagement. Son fecrétaire ne laiffa pas de me preffer très-vivement de me prévaloir de ces offres, jufqu'à me dire que fi je ne me fiois pas à lui, je pouvois écrire directement à M. ***. Ce grand empreffement & l'air de confi-

dence qu'il y joignit me firent comprendre qu'il y avoit ſous tout cela quelque myſtere que je cherchois vainement à pénétrer. Il n'en falloit pas tant pour m'effaroucher, ſur-tout dans l'état d'agitation où mon accident & la fievre qui s'y étoit jointe avoit mis ma tête. Je me livrois à mille conjectures inquiétantes & triſtes, & je faiſois ſur tout ce qui ſe paſſoit autour de moi des commentaires qui marquoient plutôt le délire de la fievre, que le ſang-froid d'un homme qui ne prend plus d'intérêt à rien.

Un autre événement vint achever de troubler ma tranquillité. Madame * * *. m'avoit recherché depuis quelques années, ſans que je puſſe deviner pourquoi. De petits cadeaux affectés, de fréquentes viſites ſans objet & ſans plaiſir me marquoient aſſez un but ſecret à tout cela, mais ne me le montroient pas. Elle m'avoit parlé d'un roman qu'elle vouloit faire pour le préſenter à la Reine. Je lui avois dit ce que je penſois des femmes auteurs. Elle m'avoit fait entendre que ce projet avoit pour but le rétabliſſement de ſa fortune pour lequel elle avoit beſoin de protection; je n'avois rien à répon-

dre à cela. Elle me dit depuis que n'ayant pu avoir accès auprès de la Reine, elle étoit déterminée à donner son livre au public. Ce n'étoit plus le cas de lui donner des conseils qu'elle ne me demandoit pas, & qu'elle n'auroit pas suivis. Elle m'avoit parlé de me montrer auparavant le manuscrit. Je la priai de n'en rien faire, & elle n'en fit rien.

Un beau jour durant ma convalescence; je reçus de sa part ce livre tout imprimé & même relié, & je vis dans la préface de si grosses louanges de moi, si maussadement plaquées & avec tant d'affectation que j'en fus désagréablement affecté. La rude flagornerie qui s'y faisoit sentir ne s'allia jamais avec la bienveillance; mon cœur ne sauroit se tromper là-dessus.

Quelques jours après Madame ***. me vint voir avec sa fille. Elle m'apprit que son livre faisoit le plus grand bruit à cause d'une note qui le lui attiroit; j'avois à peine remarqué cette note en parcourant rapidement ce roman. Je la relus après le départ de Madame ***; j'en examinai la tournure, j'y crus trouver le motif de ses visites, de ses cajoleries, des grosses louanges

de sa préface, & je jugeai que tout cela n'avoit d'autre but que de dispo- ser le public à m'attribuer la note, & par conséquent le blâme qu'elle pou- voit attirer à son auteur dans la cir- constance où elle étoit publiée.

Je n'avois aucun moyen de détruire ce bruit & l'impression qu'il pouvoit faire, & tout ce qui dépendoit de moi étoit de ne pas l'entretenir en souffrant la continuation des vaines & ostensi- ves visites de Madame ***. & de sa fille. Voici pour cet effet, le billet que j'écrivis à la mere.

" *Rousseau* ne recevant chez lui au- „ cun auteur, remercie Madame ***. „ de ses bontés, & la prie de ne plus „ l'honorer de ses visites. „

Elle me répondit par une lettre hon- nête dans la forme, mais tournée comme toutes celles que l'on m'écrit en pareil cas. J'avois barbarement por- té le poignard dans son cœur sensible, & je devois croire au ton de sa lettre qu'ayant pour moi des sentimens si vifs & si vrais, elle ne supporteroit point sans mourir cette rupture. C'est ainsi que la droiture & la franchise en toute chose sont des crimes affreux dans le monde, & je paroîtrois à mes

contemporains méchant & féroce, quand je n'aurois à leurs yeux d'autre crime que de n'être pas faux & perfide comme eux.

J'étois déjà forti plufieurs fois & je me promenois même affez fouvent aux Thuilleries, quand je vis à l'étonnement de plufieurs de ceux qui me rencontroient qu'il y avoit encore à mon égard quelqu'autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit, que j'étois mort de ma chûte, & ce bruit fe répandit fi rapidement & fi opiniâtrément que plus de quinze jours après que j'en fus inftruit, l'on en parla à la Cour comme d'une chofe fure. Le Courrier d'Avignon, à ce qu'on eut foin de m'écrire, annonçant cette heureufe nouvelle, ne manqua pas d'anticiper à cette occafion fur le tribut d'outrages & d'indignités qu'on prépare à ma mémoire après ma mort en forme d'oraifon funebre.

Cette nouvelle fut accompagnée d'une circonftance encore plus fingulìere que je n'appris que par hafard & dont je n'ai pu favoir aucun détail. C'eft qu'on avoit ouvert en même tems une foufcription pour l'impreffion des manufcrits que l'on trouveroit chez

moi. Je compris par-là qu'on tenoit prêt un recueil d'écrits fabriqués tout exprès pour me les attribuer d'abord après ma mort: car de penser qu'on imprimât fidellement aucun de ceux qu'on pourroit trouver en effet, c'étoit une bêtise qui ne pouvoit entrer dans l'esprit d'un homme sensé, & dont quinze ans d'expérience ne m'ont que trop garanti.

Ces remarques, faites coup sur coup & suivies de beaucoup d'autres qui n'étoient gueres moins étonnantes, effaroucherent derechef mon imagination que je croyois amortie, & ces noires ténebres qu'on renforçoit sans relâche autour de moi, ranimerent toute l'horreur qu'elles m'inspirent naturellement. Je me fatiguai à faire sur tout cela mille commentaires, & à tâcher de comprendre des mysteres qu'on a rendus inexplicables pour moi. Le seul résultat constant de tant d'énigmes fut la confirmation de toutes mes conclusions précédentes, savoir, que la destinée de ma réputation ayant été fixée de concert par toute la génération présente, nul effort de ma part ne pouvoit m'y soustraire, puisqu'il m'est de toute impossibilité de trans-

mettre aucun dépôt à d'autres âges sans le faire passer dans celui-ci par des mains intéressées à le supprimer.

Mais cette fois j'allai plus loin. L'amas de tant de circonstances fortuites, l'élévation de tous mes plus cruels ennemis affectée pour ainsi dire par la fortune, tous ceux qui gouvernent l'Etat, tous ceux qui dirigent l'opinion publique, tous les gens en place, tous les hommes en crédit triés comme sur le volet parmi ceux qui ont contre moi quelque animosité secrette, pour concourir au commun complot, cet accord universel est trop extraordinaire pour être purement fortuit. Un seul homme qui eût refusé d'en être complice, un seul événement qui lui eût été contraire, une seule circonstance imprévue qui lui eût fait obstacle, suffisoit pour le faire échouer. Mais toutes les volontés, toutes les fatalités, la fortune, & toutes les révolutions ont affermi l'œuvre des hommes, & un concours si frappant qui tient du prodige, ne peut me laisser douter que son plein succès ne soit écrit dans les décrets éternels. Des foules d'observations particulieres, soit dans le passé, soit dans le présent, me confir-

ſur ma deſtinée & ſur les paſſions d'autrui dont elle en l'œuvre? Je n'ai appris à mieux connoître les hommes que pour mieux ſentir la miſere où ils m'ont plongé, ſans que cette connoiſſance en me découvrant tous leurs piéges m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne ſuis-je reſté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit durant tant d'années la proie & le jouet de mes bruyans amis, ſans qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en euſſe même le moindre ſoupçon! J'étois leur dupe & leur victime, il eſt vrai, mais je me croyois aimé d'eux, & mon cœur jouiſſoit de l'amitié qu'ils m'avoient inſpirée en leur en attribuant autant pour moi. Ces douces illuſions ſont détruites. La triſte vérité que le tems & la raiſon m'ont dévoilée, en me faiſant ſentir mon malheur m'a fait voir qu'il étoit ſans remede, & qu'il ne me reſtoit qu'à m'y réſigner. Ainſi toutes les expériences de mon âge ſont pour moi dans mon état ſans utilité préſente, & ſans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naiſſance, nous en ſortons à la mort. Que ſert d'apprendre à mieux conduire ſon char quand on eſt au bout de la carriere?

riere? Il ne reste plus à penser alors que comment on en sortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir, & c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge; on y pense à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfans, & en sortent de plus mauvaise grace que les jeunes gens. C'est que tous leurs travaux ayant été pour cette vie, ils voyent à sa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs soins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs laborieuses veilles, ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont songé à rien acquérir durant leur vie qu'ils pussent emporter à leur mort.

Je me suis dit tout cela quand il étoit tems de me le dire, & si je n'ai pas mieux su tirer parti de mes réflexions, ce n'est pas faute de les avoir faites à tems & de les avoir bien digérées. Jetté dès mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure par l'expérience que je n'étois pas fait pour y vivre, & oue je n'y parviendrois jamais à l'état dont mon cœur sentoit le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bon

heur que je fentois n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination fautoit déjà par-deffus l'efpace de ma vie à peine commencée, comme fur un terrain qui m'étoit étranger, pour fe repofer fur une affiette tranquille où je puffe me fixer.

Ce fentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance & renforcé durant toute ma vie par ce long tiffu de miferes & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la deftination de mon être avec plus d'intérêt & de foin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philofophoient bien plus doctement que moi, mais leur philofophie leur étoit pour ainfi dire étrangére. Voulant être plus favans que d'autres, ils étudioient l'univers pour favoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curiofité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler favamment, mais non pas pour fe connoître; ils travailloient pour inftruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en-dedans. Plufieurs d'entr'eux ne vouloient que

faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi quand j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi-même & non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il falloit commencer par savoir assez pour soi, & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire, & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature, nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-tems pour diriger l'emploi de ma vie, à connoitre sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé de mon

heur que je sentois n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination sautoit déja par-dessus l'espace de ma vie à peine commencée, comme sur un terrain qui m'étoit étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer.

Ce sentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance & renforcé durant toute ma vie par ce long tissu de miseres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoitre la nature & la destination de mon être avec plus d'intérêt & de soin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philosophoient bien plus doctement que moi, mais leur philosophie leur étoit pour ainsi dire étrangére. Voulant être plus savans que d'autres, ils étudioient l'univers pour savoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curiosité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connoitre ; ils travailloient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en [illegible]dans. Plusieurs d'entr'eu[illegible]



peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde, en sentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété ; élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par des caresses, séduit par la vanité, leurré par l'espérance, forcé par la nécessité, je me fis catholique ; mais je demeurai toujours chrétien, & bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attacha sincérement à ma nouvelle religion. Les instructions, les exemples de Madame de *Warens* m'affermirent dans cet attachement. La solitude champêtre où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier, renforcerent auprès d'elle mes dispositions naturelles aux sentimens affectueux, & me rendirent dévot presque à la maniere de *Fénelon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un solitaire à s'élancer

inceſſamment vers l'Auteur des choſes, & à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit & la cauſe de tout ce qu'il ſent. Lorſque ma deſtinée me rejetta dans le torrent du monde je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loiſirs me ſuivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût ſur tout ce qui pouvoit ſe trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets deſirs, j'eſpérois peu, j'obtins moins, & je ſentis dans des lueurs même de proſpérité que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide ſans en ſavoir démêler l'objet. Ainſi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins juſqu'à l'âge de quarante ans flottant entre l'indigence & la fortune, entre la ſageſſe & l'égarement, plein de vices d'habitude ſans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au haſard ſans principes bien décidés par ma raiſon, & diſtrait ſur mes devoirs ſans

les méprifer, mais fouvent fans les bien connoître.

Dès ma jeuneffe j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien réfolu, dès cet âge atteint & dans quelque fituation que je fuffe, de ne plus me débattre pour en fortir & de paffer le refte de mes jours à vivre au jour la journée fans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet fans peine; & quoiqu'alors ma fortune femblât vouloir prendre une affiette plus fixe; j'y renonçai non-feulement fans regret mais avec un plaifir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines efpérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'efprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & fes pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute fimple, un bon gros habit de drap, & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitifes qui don-

nent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions, & résolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévère qui le réglât pour le reste de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de se faire en moi, un autre monde moral qui se dévoiloit à mes regards, les insensés jugemens des hommes dont sans prévoir encore combien j'en serois la victime, je commençois à sentir l'absurdité, le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déjà dégoûté, le desir enfin de tracer pour le reste de ma carriere une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois dé

passer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je sentois depuis long-tems le besoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entreprise.

C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la solitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entreprenois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite absolue; il demandoit de longues & paisibles méditations que le tumulte de la société ne souffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre dont ensuite je me trouvai si bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'instans, je l'ai reprise de tout mon cœur & m'y suis borné sans peine, aussi-tôt que je l'ai pu, & quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul, j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois su faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris avec un zele proportionné, & à l'importance de la chose & au

besoin que je sentois en avoir. Je vivois alors avec des philosophes modernes qui ne ressembloient gueres aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irrésolutions, ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir sur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car, ardens missionnaires d'athéïsme, & très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point sans colere, que sur quelque point que ce pût être, on osât penser autrement qu'eux. Je m'étois défendu souvent assez foiblement par haine pour la dispute, & par peu de talent pour la soutenir; mais jamais je n'adoptai leur désolante doctrine, & cette résistance, à des hommes aussi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres causes qui attiserent leur animosité.

Ils ne m'avoient pas persuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, sans m'avoir jamais convaincu; je n'y trouvois point de bonne réponse, mais je sentois qu'il y en devoit avoir. Je m'accusois moins d'erreur, que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raison.

Je me dis enfin; me laisserai-je

ur que je ſentois n'y pouvoir trou-
r, mon ardente imagination ſautoit
ɜjà par-deſſus l'eſpace de ma vie à
eine commencée, comme ſur un ter-
ain qui m'étoit étranger, pour ſe re-
ɔoſer ſur une aſſiette tranquille où je
puſſe me fixer.

Ce ſentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance & renforcé durant toute ma vie par ce long tiſſu de miſeres & d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher dans tous les tems à connoître la nature & la deſtination de mon être avec plus d'intérêt & de ſoin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philoſophoient bien plus doctement que moi, mais leur philoſophie leur étoit pour ainſi dire étrangére. Voulant être plus ſavans que d'autres, ils étudioient l'univers pour ſavoir comment il étoit arrangé, comme ils auroient étudié quelque machine qu'ils auroient apperçue, par pure curioſité. Ils étudioient la nature humaine pour en pouvoir parler ſavamment, mais non pas pour ſe connoitre; ils travailloient pour inſtruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en-dedans. Pluſieurs d'entr'eux ne vouloient que

faire un livre, n'importoit quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le leur étoit fait & publié, son contenu ne les intéressoit plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres & pour le défendre au cas qu'il fût attaqué, mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi quand j'ai desiré d'apprendre, c'étoit pour savoir moi-même & non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il falloit commencer par savoir assez pour soi, & de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a gueres que je n'eusse faite également seul dans une isle déserte où j'aurois été confiné pour le reste de mes jours. Ce qu'on doit faire dépend beaucoup de ce qu'on doit croire, & dans tout ce qui ne tient pas aux premiers besoins de la nature, nos opinions sont la regle de nos actions. Dans ce principe qui fut toujours le mien, j'ai cherché souvent & long-tems pour diriger l'emploi de ma vie, à connoître sa véritable fin, & je me suis bientôt consolé de mon

peu d'aptitude à me conduire habilement dans ce monde, en ſentant qu'il n'y falloit pas chercher cette fin.

Né dans une famille où régnoient les mœurs & la piété; élevé enſuite avec douceur chez un miniſtre plein de ſageſſe & de religion, j'avois reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diroient des préjugés, qui ne m'ont jamais tout-à-fait abandonné. Enfant encore, & livré à moi-même, alléché par des careſſes, ſéduit par la vanité, leurré par l'eſpérance, forcé par la néceſſité, je me fis catholique; mais je demeurai toujours chrétien, & bientôt gagné par l'habitude mon cœur s'attacha ſincérement à ma nouvelle religion. Les inſtructions, les exemples de Madame de *warens* m'affermirent dans cet attachement. La ſolitude champêtre où j'ai paſſé la fleur de ma jeuneſſe, l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier, renforcerent auprès d'elle mes diſpoſitions naturelles aux ſentimens affectueux, & me rendirent dévot preſque à la maniere de *Fénelon*. La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers forcent un ſolitaire à s'élancer

inceſſamment vers l'Auteur des choſes, & à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit & la cauſe de tout ce qu'il ſent. Lorſque ma deſtinée me rejetta dans le torrent du monde je n'y retrouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loiſirs me ſuivit par-tout, & jetta l'indifférence & le dégoût ſur tout ce qui pouvoit ſe trouver à ma portée, propre à mener à la fortune & aux honneurs. Incertain dans mes inquiets deſirs, j'eſpérois peu, j'obtins moins, & je ſentis dans des lueurs même de proſpérité que quand j'aurois obtenu tout ce que je croyois chercher, je n'y aurois point trouvé ce bonheur dont mon cœur étoit avide ſans en ſavoir démêler l'objet. Ainſi tout contribuoit à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devoient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins juſqu'à l'âge de quarante ans flottant entre l'indigence & la fortune, entre la ſageſſe & l'égarement, plein de vices d'habitude ſans aucun mauvais penchant dans le cœur, vivant au haſard ſans principes bien décidés par ma raiſon, & diſtrait ſur mes devoirs ſans

les méprifer, mais fouvent fans les bien connoître.

Dès ma jeuneffe j'avois fixé cette époque de quarante ans comme le terme de mes efforts pour parvenir, & celui de mes prétentions en tout genre. Bien réfolu, dès cet âge atteint & dans quelque fituation que je fuffe, de ne plus me débattre pour en fortir & de paffer le refte de mes jours à vivre au jour la journée fans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet fans peine, & quoiqu'alors ma fortune femblât vouloir prendre une affiette plus fixe; j'y renonçai non-feulement fans regret mais avec un plaifir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines efpérances, je me livrai pleinement à l'incurie & au repos d'efprit qui fit toujours mon goût le plus dominant & mon penchant le plus durable. Je quittai le monde & fes pompes, je renonçai à toutes parures, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute fimple, un bon gros habit de drap, & mieux que tout cela, je déracinai de mon cœur les cupidités & les convoitifes qui don-

nent du prix à tout ce que je quittois. Je renonçai à la place que j'occupois alors, pour laquelle je n'étois nullement propre, & je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avois eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeoit une autre plus pénible sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions, & résolu de n'en pas faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévere qui le réglât pour le reste de ma vie tel que je voulois le trouver à ma mort.

Une grande révolution qui venoit de se faire en moi, un autre monde moral qui se dévoiloit à mes regards, les insensés jugemens des hommes dont sans prévoir encore combien j'en serois la victime, je commençois à sentir l'absurdité, le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire dont à peine la vapeur m'avoit atteint que j'en étois déjà dégoûté, le desir enfin de tracer pour le reste de ma carriere une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venois de

paſſer la plus belle moitié, tout m'obligeoit à cette grande revue dont je ſentois depuis long-tems le beſoin. Je l'entrepris donc, & je ne négligeai rien de ce qui dépendoit de moi pour bien exécuter cette entrepriſe.

C'eſt de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, & ce goût vif pour la ſolitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce tems-là. L'ouvrage que j'entreprenois ne pouvoit s'exécuter que dans une retraite abſolue ; il demandoit de longues & paiſibles méditations que le tumulte de la ſociété ne ſouffre pas. Cela me força de prendre pour un tems une autre maniere de vivre dont enſuite je me trouvai ſi bien, que ne l'ayant interrompue depuis lors que par force & pour peu d'inſtans, je l'ai repriſe de tout mon cœur & m'y ſuis borné ſans peine, auſſi-tôt que je l'ai pu, & quand enſuite les hommes m'ont réduit à vivre ſeul, j'ai trouvé qu'en me ſéqueſtrant pour me rendre miſérable, ils avoient plus fait pour mon bonheur que je n'avois ſu faire moi-même.

Je me livrai au travail que j'avois entrepris avec un zele proportionné, & à l'importance de la choſe & au

befoin que je fentois en avoir. Je vivois alors avec des philofophes modernes qui ne reffembloient gueres aux anciens : au lieu de lever mes doutes & de fixer mes irréfolutions, ils avoient ébranlé toutes les certitudes que je croyois avoir fur les points qu'il m'importoit le plus de connoître : car, ardens miffionnaires d'athéïfme, & très-impérieux dogmatiques, ils n'enduroient point fans colere, que fur quelque point que ce pût être, on ofât penfer autrement qu'eux. Je m'étois défendu fouvent affez foiblement par haine pour la difpute, & par peu de talent pour la foutenir; mais jamais je n'adoptai leur défolante doctrine; & cette réfiftance, à des hommes auffi intolérans, qui d'ailleurs avoient leurs vues, ne fut pas une des moindres caufes qui attiferent leur animofité.

Ils ne m'avoient pas perfuadé, mais ils m'avoient inquiété. Leurs argumens m'avoient ébranlé, fans m'avoir jamais convaincu; je n'y trouvois point de bonne réponfe, mais je fentois qu'il y en devoit avoir. Je m'accufois moins d'erreur, que d'ineptie, & mon cœur leur répondoit mieux que ma raifon.

Je me dis enfin; me laifferai-je

éternellement balotter par les sophismes des mieux disans, dont je ne suis pas même sûr que les opinions qu'ils prêchent & qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres soyent bien les leurs à eux-mêmes? Leurs passions, qui gouvernent leurs doctrines, leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croyent eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti? Leur philosophie est pour les autres; il m'en faudroit une pour moi. Cherchons-la de toutes mes forces tandis qu'il est tems encore, afin d'avoir une regle fixe de conduite pour le reste de mes jours. Me voilà dans la maturité de l'âge, dans toute la force de l'entendement. Déjà je touche au déclin. Si j'attends encore, je n'aurai plus dans ma délibération tardive l'usage de toutes mes forces; mes facultés intellectuelles auront déjà perdu de leur activité, je ferai moins bien ce que je puis faire aujourd'hui de mon mieux possible : saisissons ce moment favorable; il est l'époque de ma réforme externe & matérielle, qu'il soit aussi celle de ma réforme intellectuelle & morale. Fixons une bonne

fois mes opinions, mes principes, & ſoyons pour le reſte de ma vie ce que j'aurai trouvé devoir être après y avoir bien penſé.

J'exécutai ce projet lentement & à diverſes repriſes, mais avec tout l'effort & toute l'attention dont j'étois capable. Je ſentois vivement que le repos du reſte de mes jours & mon ſort total en dépendoient. Je m'y trouvai d'abord dans un tel labyrinthe d'embarras, de difficultés, d'objections, de tortuoſités, de ténebres que vingt fois tenté de tout abandonner, je fus prêt, renonçant à de vaines recherches, de m'en tenir dans mes délibérations aux regles de la prudence commune, ſans plus en chercher dans des principes que j'avois tant de peine à débrouiller. Mais cette prudence même m'étoit tellement étrangere, je me ſentois ſi peu propre à l'acquérir, que la prendre pour mon guide, n'étoit autre choſe que vouloir à travers les mers & les orages, chercher ſans gouvernail, ſans bouſſole, un fanal preſque inacceſſible, & qui ne m'indiquoit aucun port.

Je perſiſtai : pour la premiere fois de ma vie j'eus du courage, & je dois à ſon ſuccès d'avoir pu ſoutenir l'hor-

rible destinée qui dès-lors commençoit à m'envelopper sans que j'en eusse le moindre soupçon. Après les recherches les plus ardentes & les plus sinceres qui jamais peut-être ayent été faites par aucun mortel, je me décidai pour toute ma vie sur tous les sentimens qu'il m'importoit d'avoir, & si j'ai pu me tromper dans mes résultats, je suis sûr au moins que mon erreur ne peut m'être imputée à crime; car j'ai fait tous mes efforts pour m'en garantir. Je ne doute point, il est vrai, que les préjugés de l'enfance & les vœux secrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. On se défend difficilement de croire ce qu'on desire avec tant d'ardeur, & qui peut douter que l'intérêt d'admettre ou rejetter les jugemens de l'autre vie ne détermine la foi de la plupart des hommes sur leur espérance ou leur crainte. Tout cela pouvoit fasciner mon jugement, j'en conviens, mais non pas altérer ma bonne foi : car je craignois de me tromper sur toute chose. Si tout consistoit dans l'usage de cette vie, il m'importoit de le savoir, pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépen-

droit de moi tandis qu'il étoit encore tems ; & n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avois le plus à redouter au monde dans la disposition où je me sentois, étoit d'exposer le sort éternel de mon ame pour la jouissance des biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.

J'avoue encore que je ne levai pas toujours à ma satisfaction toutes ces difficultés qui m'avoient embarrassé, & dont nos philosophes avoient si souvent rebattu mes oreilles. Mais, résolu de me décider enfin sur des matieres où l'intelligence humaine a si peu de prise, & trouvant de toutes parts des mysteres impénétrables & des objections insolubles, j'adoptai dans chaque question le sentiment qui me parut le mieux établi directement, le plus croyable en lui-même, sans m'arrêter aux objections que je ne pouvois résoudre, mais qui se retorquoient par d'autres objections non moins fortes dans le systême opposé. Le ton dogmatique sur ces matieres ne convient qu'à des charlatans ; mais il importe d'avoir un sentiment pour soi, & de le choisir avec toute la maturité de jugement qu'on y peut mettre. Si malgré cela

nous tombons dans l'erreur, nous n'en saurions porter la peine en bonne justice, puisque nous n'en aurons point la coulpe. Voilà le principe inébranlable qui sert de base à ma sécurité.

Le résultat de mes pénibles recherches, fut tel à-peu-près que je l'ai consigné depuis dans la profession de foi du Vicaire Savoyard, ouvrage indignement prostitué & profané dans la génération présente, mais qui peut faire un jour révolution parmi les hommes si jamais il y renaît du bon sens & de la bonne foi.

Depuis lors, resté tranquille dans les principes que j'avois adoptés après une méditation si longue & si réfléchie, j'en ai fait la regle immuable de ma conduite & de ma foi, sans plus m'inquiéter ni des objections que je n'avois pu résoudre, ni de celles que je n'avois pu prévoir, & qui se présentoient nouvellement de tems à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit : tout cela ne sont que des arguties & des subtilités métaphysiques, qui ne sont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison, confirmés par

mon cœur, & qui tous portent le sceau de l'assentiment intérieur dans le silence des passions. Dans des matieres si supérieures à l'entendement humain, une objection que je ne puis résoudre, renversera-t-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée, & formée avec tant de méditation & de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, & renforcée de l'assentiment intérieur que je sens manquer à toutes les autres? Non, de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'apperçois entre ma nature immortelle & la constitution de ce monde, & l'ordre physique que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondant & dont le systême est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les miseres de ma vie. Dans tout autre systême je vivrois sans ressource, & je mourrois sans espoir. Je serois la plus malheureuse des créatures. Tenons-nous en donc à celui qui seul suffit pour me rendre heureux en dépit de la fortune & des hommes.

Cette délibération & la conclusion que j'en tirai ne semblent-elles pas avoir été dictées par le Ciel même,

pour me préparer à la destinée qui m'attendoit, & me mettre en état de la soutenir? Que serois-je devenu, que deviendrois-je encore dans les angoisses affreuses qui m'attendoient, & dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie, si, resté sans asyle où je pusse échapper à mes implacables persécuteurs, sans dédommagement des opprobres qu'ils me font essuyer en ce monde, & sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'étoit due, je m'étois vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel? Tandis que, tranquille dans mon innocence je n'imaginois qu'estime & bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur ouvert & confiant s'épanchoit avec des amis & des freres, les traîtres m'enlaçoient en silence de rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs & les plus terribles pour une ame fiere, traîné dans la fange sans jamais savoir par qui, ni pourquoi, plongé dans un abyme d'ignominie, enveloppé d'horribles ténébres à travers lesquelles je n'appercevois que de sinistres objets, à la pre-

miere surprise je fus terrassé, & jamais je ne serois revenu de l'abattement où me jetta ce genre imprévu de malheurs, si je ne m'étois ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chûtes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitations que reprenant enfin mes esprits & commençant de rentrer en moi-même, je sentis le prix des ressources que je m'étois ménagées pour l'adversité. Décidé sur toutes les choses dont il m'importoit de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma situation, que je donnois aux insensés jugemens des hommes, & aux petits événemens de cette courte vie, beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avoient. Que cette vie n'étant qu'un état d'épreuves, il importoit peu que ces épreuves fussent de telle ou telle sorte pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étoient destinées, & que par conséquent plus les épreuves étoient grandes, fortes, multipliées, plus il étoit avantageux de les savoir soutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand & sûr; & la certitude de ce dédommagement

étoit le principal fruit que j'avois retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre & des indignités sans mesure dont je me sentois accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude & de doutes venoient de tems à autre ébranler mon espérance & troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avois pu résoudre se présentoient alors à mon esprit avec plus de force, pour achever de m'abattre précisément dans les momens où, surchargé du poids de ma destinée, j'étois prêt à tomber dans le découragement. Souvent des argumens nouveaux que j'entendois faire me revenoient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avoient déjà tourmenté. Ah! me disois-je alors dans des serremens de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du désespoir si dans l'horreur de mon sort je ne vois plus que des chimeres dans les consolations que me fournissoit ma raison? Si détruisant ainsi son propre ouvrage, elle renverse tout l'appui d'espérance & de confiance qu'elle m'avoit ménagé dans l'adversité. Quel appui que des illusions qui ne bercent que moi seul au monde?

Toute la génération préſente ne voit qu'erreurs & préjugés dans les ſentimens dont je me nourris ſeul ; elle trouve la vérité, l'évidence dans le ſyſtême contraire au mien ; elle ſemble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne foi, & moi - même en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés inſurmontables qu'il m'eſt impoſſible de réſoudre & qui ne m'empêchent pas d'y perſiſter. Suis-je donc ſeul ſage, ſeul éclairé parmi les mortels ? Pour croire que les choſes ſont ainſi ſuffit-il qu'elles me conviennent ? Puis-je prendre une confiance éclairée en des apparences qui n'ont rien de ſolide aux yeux du reſte des hommes, & qui me ſembleroient illuſoires à moi-même ſi mon cœur ne ſoutenoit pas ma raiſon ? N'eût-il pas mieux valu combattre mes perſécuteurs à armes égales en adoptant leurs maximes, que de reſter ſur les chimeres des miennes en proie à leurs atteintes ſans agir pour les repouſſer ? Je me crois ſage, & je ne ſuis que dupe, victime & martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois dans ces momens de doute & d'incertitude je fus prêt à m'abandonner au déſeſpoir. Si jamais

j'avois passé dans cet état un mois entier, c'étoit fait de ma vie & de moi. Mais ces crises, quoi qu'autrefois assez fréquentes ont toujours été courtes, & maintenant que je n'en suis pas délivré tout-à-fait encore, elles sont si rares & si rapides, qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce sont de légeres inquiétudes qui n'affectent pas plus mon ame, qu'une plume qui tombe dans la riviere ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai senti que remettre en délibération les mêmes points sur lesquels je m'étois ci-devant décidé, étoit me supposer de nouvelles lumieres ou le jugement plus formé, ou plus de zele pour la vérité que je n'avois lors de mes recherches, qu'aucun de ces cas n'étant ni ne pouvant être le mien, je ne pouvois préférer par aucune raison solide, des opinions qui dans l'accablement du désespoir ne me tentoient que pour augmenter ma misere, à des sentimens adoptés dans la vigueur de l'âge, dans toute la maturité de l'esprit, après l'examen le plus réfléchi, & dans des tems où le calme de ma vie ne me laissoit d'autre intérêt dominant que celui de connoître la vérité. Aujour-

d'hui que mon cœur ſerré de détreſſe, mon ame affaiſſée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tête troublée par tant d'affreux myſteres dont je ſuis environné, aujourd'hui que toutes mes facultés affoiblies par la vieilleſſe & les angoiſſes ont perdu tout leur reſſort, irai-je m'ôter à plaiſir toutes les reſſources que je m'étois ménagées, & donner plus de confiance à ma raiſon déclinante pour me rendre injuſtement malheureux, qu'à ma raiſon pleine & vigoureuſe pour me dédommager des maux que je ſouffre ſans les avoir mérités? Non, je ne ſuis ni plus ſage, ni mieux inſtruit, ni de meilleure foi que quand je me décidai ſur ces grandes queſtions, je n'ignorois pas lors les difficultés dont je me laiſſe oubler aujourd'hui; elles ne m'arrêrent pas, & s'il s'en préſente quelles nouvelles dont on ne s'étoit pas core aviſé, ce ſont les ſophiſmes une ſubtile métaphyſique qui ne ſaurent balancer les vérités éternelles miſes de tous les tems, par tous les es, reconnues par toutes les nas, & gravées dans le cœur humain aracteres ineffaçables. Je ſavois en itant ſur ces matieres que l'enten-

dement humain circonfcrit par les fens ne les pouvoit embraffer dans toute leur étendue. Je m'en tins donc à ce qui étoit à ma portée fans m'engager dans ce qui la paffoit. Ce parti étoit raifonnable, je l'embraffai jadis & m'y tins avec l'affentiment de mon cœur & de ma raifon. Sur quel fondement y renoncerois-je aujourd'hui que tant de puiffans motifs m'y doivent tenir attaché ? Quel danger vois-je à le fuivre ? Quel profit trouverois - je à l'abandonner ? En prenant la doctrine de mes perfécuteurs prendrois - je auffi leur morale? Cette morale fans racine & fans fruit, qu'ils étalent pompeufement dans des livres ou dans quelque action d'éclat fur le théâtre, fans qu'il en pénetre jamais rien dans le cœur ni dans la raifon; ou bien cette autre morale fecrette & cruelle, doctrine intérieure de tous leurs initiés, à laquelle l'autre ne fert que de mafque, qu'ils fuivent feule dans leur conduite, & qu'ils ont fi habilement pratiquée à mon égard. Cette morale, purement offenfive, ne fert point à la défenfe, & n'eft bonne qu'à l'aggreffion. De quoi me ferviroit - elle dans l'état où ils m'ont réduit? Ma feule innocence

me soutient dans les malheurs, & combien me rendrois je plus malheureux encore, si m'ôtant cette unique mais puissante ressource, j'y substituois la méchanceté? Les atteindrois-je dans l'art de nuire, & quand j y réussirois, de quel mal me soulageroit celui que je leur pourrois faire? Je perdrois ma propre estime, & je ne gagnerois rien à la place.

C'est ainsi que raisonnant avec moi-même je parvins à ne plus me laisser ébranler dans mes principes par des argumens captieux, par des objections insolubles & par des difficultés qui passoient ma portée & peut-être celle de l'esprit humain. Le mien, restant dans la plus solide assiette que j'avois pu lui donner, s'accoutuma si bien à s'y reposer à l'abri de ma conscience, qu'aucune doctrine étrangere ancienne ou nouvelle ne peut plus l'émouvoir, ni troubler un instant mon repos. Tombé dans la langueur & l'appesantissement d'esprit, j'ai oublié jusqu'aux raisonnemens sur lesquels je fondois ma croyance & mes maximes; mais je n'oublierai jamais les conclusions que j'en ai tirées avec l'approbation de ma conscience & de ma raison, & je m'y

tiens déformais. Que tous les philofophes viennent ergoter contre : ils perdront leur tems & leurs peines. Je me tiens pour le refte de ma vie en toute chofe, au parti que j'ai pris quand j'étois plus en état de bien choifir.

Tranquille dans ces difpofitions, j'y trouve avec le contentement de moi, l'efpérance & les confolations dont j'ai befoin dans ma fituation. Il n'eft pas poffible qu'une folitude auffi complette, auffi permanente, auffi trifte en elle-même, l'animofité toujours fenfible & toujours active de toute la génération préfente, les indignités dont elle m'accable fans ceffe, ne me jettent quelquefois dans l'abattement, l'efpérance ébranlée, les doutes décourageans reviennent encore de tems à autre troubler mon ame & la remplir de trifteffe. C'eft alors qu'incapable des opérations de l'efprit néceffaires pour me raffurer moi-même, j'ai befoin de me rappeller mes anciennes réfolutions, les foins, l'attention, la fincérité de cœur que j'ai mifes à les prendre reviennent alors à mon fouvenir & me rendent toute ma confiance. Je me refufe ainfi à toutes nouvelles idées comme à des erreurs funeftes, qui n'ont qu'une fauffe

fausse apparence, & ne sont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainsi retenu dans l'étroite sphere de mes anciennes connoissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien savoir. Mais s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumieres utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état. C'est-là qu'il seroit tems d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorsque délivrée de ce corps qui l'offusque & l'aveugle, & voyant la vérité sans voile, elle appercevra la misere de toutes ces connoissances dont nos faux savans sont si vains. Elle gémira des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale, sont un bien qu'on emporte avec soi, & dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le

prix. C'eſt à cette unique & utile étude que je conſacre le reſte de ma vieilleſſe. Heureux ſi par mes progrès ſur moi-même, j'apprends à ſortir de la vie, non meilleur, car cela n'eſt pas poſſible, mais plus vertueux que je n'y ſuis entré !



QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutarque eſt celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la premiere lecture de mon enfance, ce ſera la derniere de ma vieilleſſe; c'eſt preſque le ſeul Auteur que je n'ai jamais lu ſans en tirer quelque fruit. Avant-hier je liſois dans ſes œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ſes ennemis?* Le même jour en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les Auteurs, je tombai ſur un des journaux de l'Abbé *R****. au titre duquel il avoit mis ces paroles *vitam vero impendenti*, *R****. Trop au fait des tournures de ces Meſſieurs, pour prendre le change ſur celle-là, je compris qu'il avoit cru ſous cet air de politeſſe me dire une cruelle contre-vérité : mais ſur quoi fondé? Pourquoi ce ſarcaſme? Quel ſujet y pouvois-je avoir donné? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je réſolus d'employer à m'examiner ſur le menſonge, la promenade du lendemain, & j'y vins bien

confirmé dans l'opinion déjà prife que, le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes n'étoit pas une maxime si facile à suivre, que je l'avois cru dans mes Confessions.

Le lendemain m'étant mis en marche pour exécuter cette résolution, la premiere idée qui me vint en commençant à me recueillir, fut celle d'un mensonge affreux fait dans ma premiere jeunesse, dont le souvenir m'a troublé toute ma vie & vient jusques dans ma vieillesse contrister encore mon cœur déjà navré de tant d'autres façons. Ce mensonge, qui fut un grand crime en lui-même, en dût être un plus grand encore par ses effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il étoit possible. Cependant à ne consulter que la disposition où j'étois en le faisant, ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte, & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du Ciel, qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expli-

quer, qu'en difant comme je crois le fentir, qu'en cet inftant mon naturel timide fubjugua tous les vœux de mon cœur.

Le fouvenir de ce malheureux acte & les inextinguibles regrets qu'il m'a laiffés, m'ont infpiré pour le menfonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le refte de ma vie. Lorfque je pris ma devife je me fentois fait pour la mériter, & je ne doutois pas que je n'en fuffe digne, quand fur le mot de l'Abbé *R* * * *. je commençai de m'examiner plus férieufement.

Alors en m'épluchant avec plus de foin, je fus bien furpris du nombre de chofes de mon invention que je me rappellois avoir dites comme vraies dans le même tems où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui facrifiois ma fureté, mes intérêts, ma perfonne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me furprit le plus étoit qu'en me rappellant ces chofes controuvées, je n'en fentois aucun vrai repentir. Moi dont l'horreur pour la fauffeté n'a rien dans mon cœur qui la balance,

moi qui braverois les supplices s'il les falloit éviter par un mensonge, par quelle bizarre inconséquence mentois-je ainsi de gaité de cœur sans nécessité, sans profit, & par quelle inconcevable contradiction n'en sentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un mensonge n'a cessé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me suis jamais endurci sur mes fautes; l'instinct moral m'a toujours bien conduit, ma conscience a gardé sa premiere intégrité, & quand même elle se seroit altérée en se pliant à mes intérêts, comment, gardant toute sa droiture dans les occasions où l'homme forcé par ses passions peut au moins s'excuser sur sa foiblesse, la perd-elle uniquement dans les choses indifférentes où le vice n'a point d'excuse? Je vis que de la solution de ce problême dépendoit la justesse du jugement que j'avois à porter en ce point sur moi-même, & après l'avoir bien examiné, voici de quelle maniere je parvins à me l'expliquer.

Je me souviens d'avoir lu dans un livre de philosophie que mentir c'est cacher une vérité que l'on doit manifester. Il suit bien de cette définition

que taire une vérité qu'on n'est pas obligé de dire n'est pas mentir : mais celui qui non content en pareil cas de ne pas dire la vérité dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas? Selon la définition l'on ne sauroit dire qu'il ment. Car s'il donne de la fausse monnoie à un homme auquel il ne doit rien il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole pas.

Il se présente ici deux questions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La premiere, quand & comment on doit à autrui la vérité, puisqu'on ne la doit pas toujours. La seconde, s'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment. Cette seconde question est très-décidée, je le sais bien; négativement dans les livres, où la plus austere morale ne coûte rien à l'Auteur, affirmativement dans la société où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer. Laissons donc ces autorités qui se contredisent, & cherchons par mes propres principes à résoudre pour moi ces questions.

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle; elle est l'œil

de la raifon. C'eft par elle que l'homme apprend à fe conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à fa véritable fin. La vérité particuliere & individuelle n'eft pas toujours un bien, elle eft quelquefois un mal, très-fouvent une chofe indifférente. Les chofes qu'il importe à un homme de favoir & dont la connoiffance eft néceffaire à fon bonheur, ne font peut-être pas en grand nombre, mais en quelque nombre qu'elles foient elles font un bien qui lui appartient, qu'il a droit de réclamer par-tout où il le trouve, & dont on ne peut le fruftrer fans commettre le plus inique de tous les vols, puifqu'elle eft de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune forte d'utilité, ni pour l'inftruction ni dans la pratique, comment feroient-elles un bien dû, puifqu'elles ne font pas même un bien, & puifque la propriété n'eft fondée que fur l'utilité, où il n'y a point d'utilité poffible il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain quoique ftérile, parce qu'on peut au moins habiter fur le

fol : mais qu'un fait oiseux, indifférent à tous égards, & sans conséquence pour personne soit vrai ou faux, cela n'intéresse qui que ce soit. Dans l'ordre moral rien n'est inutile, non plus que dans l'ordre physique. Rien ne peut être dû de ce qui n'est bon à rien ; pour qu'une chose soit due il faut qu'elle soit, ou puisse être utile. Ainsi la vérité due est celle qui intéresse la justice, & c'est profaner ce nom sacré de vérité que de l'appliquer aux choses vaines dont l'existence est indifférente à tous, & dont la connoissance est inutile à tout. La vérité dépouillée de toute espece d'utilité même possible, ne peut donc pas être une chose due ; & par conséquent celui qui la tait ou la déguise, ne ment point.

Mais est-il de ces vérités si parfaitement stériles qu'elles soient de tout point inutiles à tout, c'est un autre article à discuter & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à présent passons à la seconde question.

Ne pas dire ce qui est vrai, & dire ce qui est faux sont deux choses très-différentes; mais dont peut néanmoins résulter le même effet; car ce resultat est assurément bien le même toutes

les fois que cet effet eft nul. Par-tout où la vérité eft indifférente, l'erreur contraire eft indifférente auffi ; d'où il fuit qu'en pareil cas, celui qui trompe en difant le contraire de la vérité n'eft pas plus injufte que celui qui trompe en ne la déclarant pas ; car en fait de vérités inutiles, l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croye le fable qui eft au fond de la mer blanc ou rouge, cela ne m'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il eft. Comment pourroit-on être injufte en ne nuifant à perfonne, puifque l'injuftice ne confifte que dans le tort fait à autrui ?

Mais ces queftions ainfi fommairement décidées ne fauroient me fournir encore aucune application fure pour la pratique, fans beaucoup d'éclairciffemens préalables néceffaires pour faire avec jufteffe cette application dans tous les cas qui peuvent fe préfenter. Car fi l'obligation de dire la vérité n'eft fondée que fur fon utilité, comment me conftituerai-je juge de cette utilité ? Très-fouvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre, l'intérêt particulier eft prefque toujours en oppofition avec l'intérêt public. Comment fe con-

duire en pareil cas? Faut-il facrifier l'utilité de l'abfent à celle de la perfonne à qui l'on parle? Faut-il taire ou dire la vérité qui profitant à l'un nuit à l'autre? Faut-il pefer tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du bien public, ou à celle de la juftice diftributive, & fuis-je affuré de connoître affez tous les rapports de la chofe pour ne difpenfer les lumieres dont je difpofe que fur les regles de l'équité? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné fuffifamment ce qu'on fe doit à foi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle feule? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'enfuit-il que je ne m'en faffe point à moi-même, & fuffit-il de n'être jamais injufte pour être toujours innocent?

Que d'embarraffantes difcuffions dont il feroit aifé de fe tirer en fe difant, foyons toujours vrai au rifque de tout ce qui en peut arriver. La juftice elle-même eft dans la vérité des chofes; le menfonge eft toujours iniquité, l'erreur eft toujours impofture, quand on donne ce qui n'eft pas pour la regle de ce qu'on doit faire ou croire. Et quelqu'effet qui réfulte de la vérité

on est toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du sien.

Mais c'est-là trancher la question sans la résoudre. Il ne s'agissoit pas de prononcer s'il seroit bon de dire toujours la vérité, mais si l'on y étoit toujours également obligé, & sur la définition que j'examinois supposant que non, de distinguer les cas où la vérité est rigoureusement due, de ceux où l'on peut la taire sans injustice & la déguiser sans mensonge : car j'ai trouvé que de tels cas existoient réellement. Ce dont il s'agit est donc de chercher une regle sure pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette regle & la preuve de son infaillibilité? ...... Dans toutes les questions de morale difficiles comme celle-ci, je me suis toujours bien trouvé de les résoudre par le dictamen de ma conscience, plutôt que par les lumieres de ma raison. Jamais l'instinct moral ne m'a trompé : il a gardé jusqu'ici sa pureté dans mon cœur assez pour que je puisse m'y confier, & s'il se tait quelquefois devant mes passions dans ma conduite, il reprend bien son empire sur elles

dans mes ſouvenirs. C'eſt-là que je me juge moi-même avec autant de ſévérité peut-être, que je ſerai jugé par le Souverain Juge après cette vie.

Juger des diſcours des hommes par les effets qu'ils produiſent, c'eſt ſouvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne ſont pas toujours ſenſibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini comme les circonſtances dans leſquelles ces diſcours ſont tenus. Mais c'eſt uniquement l'intention de celui qui les tient qui les apprécie, & détermine leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'eſt mentir que par l'intention de tromper, & l'intention même de tromper loin d'être toujours jointe avec celle de nuire a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un menſonge innocent il ne ſuffit pas que l'intention de nuire ne ſoit pas expreſſe, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à perſonne en quelque façon que ce ſoit. Il eſt rare & difficile qu'on puiſſe avoir cette certitude; auſſi eſt-il difficile & rare qu'un menſonge ſoit parfaitement innocent. Mentir pour ſon avantage à ſoi-même eſt impoſture,

mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie; c'est la pire espece de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir : ce n'est pas mensonge, c'est fiction.

Les fictions qui ont un objet moral s'appellent apologues ou fables, & comme leur objet n'est ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles sous des formes sensibles & agréables, en pareil cas on ne s'attache gueres à cacher le mensonge de fait qui n'est que l'habit de la vérité, & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il est d'autres fictions purement oiseuses telles que sont la plupart des contes & des romans qui, sans renfermer aucune instruction véritable n'ont pour objet que l'amusement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente, & lorsqu'il les débite avec affirmation comme des vérités réelles, on ne peut gueres disconvenir qu'elles ne soient de vrais mensonges. Cependant, qui jamais s'est fait un grand scrupule de ces mensonges-là, & qui jamais en a fait un re-

proche grave à ceux qui les font? S'il y a par exemple quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet eſt bien offuſqué & gâté par les détails voluptueux & par les images laſcives. Qu'a fait l'Auteur pour couvrir cela d'un vernis de modeſtie? Il a feint que ſon ouvrage étoit la traduction d'un manuſcrit Grec, & il a fait l'hiſtoire de la découverte de ce manuſcrit de la façon la plus propre à perſuader ſes lecteurs de la vérité de ſon récit. Si ce n'eſt pas-là un menſonge bien poſitif, qu'on me diſe donc ce que c'eſt que mentir? Cependant qui eſt-ce qui s'eſt aviſé de faire à l'Auteur un crime de ce menſonge & de le traiter pour cela d'impoſteur?

On dira vainement que ce n'eſt-là qu'une plaiſanterie, que l'Auteur tout en affirmant ne vouloit perſuader perſonne, qu'il n'a perſuadé perſonne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'Auteur de l'ouvrage prétendu Grec dont il ſe donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaiſanterie ſans aucun objet n'eût été qu'un bien ſot enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme, quoi-

qu'il ne persuade pas, qu'il faut détacher du public instruit des multitudes de lecteurs simples & crédules à qui l'histoire du manuscrit narrée par un Auteur grave, avec un air de bonne foi, en a réellement imposé, & qui ont bu sans crainte dans une coupe de forme antique le poison dont ils se seroient au moins défiés s'il leur eût été présenté dans un vase moderne.

Que ces distinctions se trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne foi avec lui-même, qui ne veut rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher. Car dire une chose fausse à son avantage, n'est pas moins mentir que si on la disoit au préjudice d'autrui ; quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'est troubler l'ordre de la justice, attribuer faussement à soi-même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste ; or tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge. Voilà la limite exacte : mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'inté-

reſſe la juſtice en aucune ſorte n'eſt que fiction, & j'avoue que quiconque ſe reproche une pure fiction comme un menſonge a la conſcience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle menſonges officieux ſont de vrais menſonges, parce qu'en impoſer à l'avantage ſoit d'autrui, ſoit de ſoi-même, n'eſt pas moins injuſte, que d'en impoſer à ſon détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une perſonne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout ce qu'il veut ſans mentir, à moins qu'il ne juge ſur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge fauſſement: car alors s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus reſpectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuiſe dans les converſations oiſeuſes à citer fidellement, les lieux, les tems, les perſonnes, à ne ſe permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonſtance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils ſont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais s'a-

git-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui leur touche de près; toutes les couleurs sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est le plus avantageux, & si le mensonge leur est utile & qu'ils s'abstiennent de le dire eux-mêmes, ils le favorisent avec adresse, & font en sorte qu'on l'adopte sans le leur pouvoir imputer. Ainsi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai* fait tout le contraire. En choses parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors l'autre respecte si fort, le touche fort peu, & il ne se fera gueres de scrupule d'amuser une compagnie par des faits controuvés, dont il ne résulte aucun jugement injuste ni pour, ni contre qui que ce soit vivant ou mort. Mais tout discours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, estime ou mépris, louange ou blâme contre la justice & la vérité est un mensonge qui jamais n'approchera de son cœur, ni de sa bouche, ni de sa plume. Il est solidement *vrai*, même contre son intérêt, quoiqu'il se pique assez peu de l'être dans les conversations oiseuses. Il est *vrai* en ce qu'il ne cherche à tromper per-

ſonne, qu'il eſt auſſi fidelle à la vérité qui l'accuſe, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impoſe jamais pour ſon avantage, ni pour nuire à ſon ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon homme *vrai*, & l'autre, eſt que celui du monde eſt très-rigoureuſement fidelle à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au-delà, & que le mien ne la ſert jamais ſi fidellement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité dont je le glorifie? Cet amour eſt donc faux puiſqu'il ſouffre tant d'alliage? Non, il eſt pur & vrai: mais il n'eſt qu'une émanation de l'amour de la juſtice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il ſoit ſouvent fabuleux. Juſtice & vérité ſont dans ſon eſprit deux mots ſynonymes qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La ſainte vérité que ſon cœur adore ne conſiſte point en faits indifférens, & en noms inutiles, mais à rendre fidellement à chacun ce qui lui eſt dû en choſes qui ſont véritablement ſiennes, en imputations bonnes ou mauvaiſes, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange & d'improba-

tion. Il n'eſt faux ni contre autrui, parce que ſon équité l'en empêche & qu'il ne veut nuire à perſonne injuſtement, ni pour lui-même, parce que ſa conſcience l'en empêche, & qu'il ne ſauroit s'approprier ce qui n'eſt pas à lui. C'eſt ſur-tout de ſa propre eſtime qu'il eſt jaloux; c'eſt le bien dont il peut le moins ſe paſſer, & il ſentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choſes indifférentes, ſans ſcrupule & ſans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités hiſtoriques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la juſtice, à la ſociabilité, aux lumieres utiles, il garantira de l'erreur, & lui-même, & les autres autant qu'il dépendra de lui. Tout menſonge hors de-là, ſelon lui n'en eſt pas un. Si le Temple de Gnide eſt un ouvrage utile, l'hiſtoire du manuſcrit Grec n'eſt qu'une fiction très-innocente; elle eſt un menſonge très-puniſſable, ſi l'ouvrage eſt dangereux.

Telles furent mes regles de conſcience ſur le menſonge & ſur la vérité.

Mon cœur ſuivoit machinalement ces regles avant que ma raiſon les eût adoptées, & l'inſtinct moral en fit ſeul l'application. Le criminel menſonge dont la pauvre Marion fut la victime m'a laiſſé d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reſte de ma vie non-ſeulement de tout menſonge de cette eſpece, mais de tous ceux qui de quelque façon que ce pût être pouvoient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généraliſant ainſi l'excluſion je me ſuis diſpenſé de peſer exactement l'avantage, & le préjudice, & de marquèr les limites préciſes du menſonge nuiſible, & du menſonge officieux; en regardant l'un & l'autre comme coupables, je me les ſuis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reſte mon tempérament a beaucoup influé ſur mes maximes, ou plutôt ſur mes habitudes; car je n'ai gueres agi par regles ou n'ai gueres ſuivi d'autres regles en toute choſe que les impulſions de mon naturel. Jamais menſonge prémédité n'approcha de ma penſée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais ſouvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embarras en choſes indiffé-

tentes, ou qui n'intéressoient tout au plus que moi seul, lors qu'ayant à soutenir un entretien, la lenteur de mes idées, & l'aridité de ma conversation me forçoient de recourir aux fictions pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler, & que des vérités amusantes ne se présentent pas assez-tôt à mon esprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges, c'est-à-dire qu'elles ne blessent ni la justice ni la vérité due, & qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon desir seroit bien d'y substituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'est-à-dire d'y bien représenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire sortir toujours quelque instruction utile, d'en faire en un mot des contes moraux, des apologues; mais il faudroit plus de présence d'esprit que je n'en ai, & plus de facilité dans la parole pour savoir mettre à profit pour l'instruction, le babil de la conversation. Sa marche, plus rapide que celle de mes idées me forçant presque toujours de

parler avant de penser, m'a souvent suggéré des sottises & des inepties, que ma raison désapprouvoit, & que mon cœur désavouoit à mesure qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui précédant mon propre jugement, ne pouvoient plus être réformées par sa censure.

C'est encore par cette premiere, & irrésistible impulsion du tempérament, que dans des momens imprévus & rapides, la honte & la timidité m'arrachent souvent des mensonges, auxquels ma volonté n'a point de part; mais qui la précédent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres, mais non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul, ce qui n'est pas moins contre ma conscience & mes principes, que ceux qui peuvent influer sur le sort d'autrui.

J'atteste le Ciel que si je pouvois l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse, & dire la vérité qui me charge sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon

cœur ; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore, & je me repens très-sincérement de ma faute, sans néanmoins l'oser réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire, & montrera que je ne mens ni par intérêt ni par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité ; mais uniquement par embarras & mauvaise honte, sachant même très-bien quelquefois que ce mensonge est connu pour tel, & ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. *F****. m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic avec lui & M. *B****. chez la Dame***. restauratrice, laquelle & ses deux filles dinerent aussi avec nous. Au milieu du dîné, l'aînée, qui est mariée depuis peu & qui étoit grosse, ... (*) s'avisa de me demander brusquement & en me fixant, si j'avois eu des enfans. Je répondis en rougissant jusqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle sourit maligne-

(*) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pu lire dans le manuscrit.

ment

ment en regardant la compagnie : tout cela n'étoit pas bien obſcur, même pour moi.

Il eſt clair d'abord que cette réponſe n'eſt point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en impoſer ; car dans la diſpoſition où je voyois les convives, j'étois bien ſûr que ma réponſe ne changeoit rien à leur opinion ſur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaiſir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas aſſez bouché pour ne pas ſentir cela. Deux minutes après, la réponſe que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une queſtion peu diſcrete de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainſi, ſans mentir, ſans avoir à rougir d'aucun veu, je mettois les rieurs de mon ôté, & je lui faiſois une petite leçon ui naturellement devoit la rendre un eu moins impertinente à me queſtion-r. Je ne fis rien de tout cela, je ne s point ce qu'il falloit dire, je dis ce 'il ne falloit pas & qui ne pouvoit ſervir de rien. Il eſt donc certain ni mon jugement ni ma volonté dicterent ma réponſe, & qu'elle fut

l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faifois l'aveu de mes fautes avec plus de franchife que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je fentois au-dedans de moi; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte; en devenant plus malheureux, je fuis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux fenti mon averfion naturelle pour le menfonge qu'en écrivant mes Confeffions: car c'eft là que les tentations auroient été fréquentes & fortes, pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien tû, rien diffimulé qui fût à ma charge, par un tour d'efprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me fentois plutôt porté à mentir dans le fens contraire en m'accufant avec trop de févérité, qu'en m'excufant avec trop d'indulgence, & ma confcience m'affure qu'un jour je ferai jugé moins févérement que je ne me fuis jugé moi-même. Oui je le dis & le fens avec une fiere élévation d'ame, j'ai porté dans cet écrit la bonne

foi, la véracité, la franchise, aussi loin, plus loin même, au moins je le crois, que ne fit jamais aucun autre homme; sentant que le bien surpassoit le mal, j'avois mon intérêt à tout dire, & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans les circonstances, & cette espece de mensonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeller mensonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confessions déjà vieux, & dégoûté des vains plaisirs de la vie que j'avois tous effleurés, & dont mon cœur avoit bien senti le vide. Je les écrivois de mémoire; cette mémoire me manquoit souvent ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits, & j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginois en supplément de ces souvenirs, mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie, & je les embellissois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois oubliées comme il me sembloit

qu'elles avoient dû être, comme elles avoient été peut-être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappellois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le mensonge à la place pour pallier mes vices, ou pour m'arroger des vertus.

Que si quelquefois sans y songer par un mouvement involontaire j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compensées par d'autres réticences plus bizarres qui m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal. Ceci est une singularité de mon naturel qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire, mais qui tout incroyable qu'elle est n'en est pas moins réelle : j'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude, j'ai rarement dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, & souvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honoroit trop, & qu'en faisant mes Confessions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans sans me vanter des heureuses qualités dont mon cœur étoit doué, & même en supprimant les faits qui les mettoient trop en évi-

dence. Je m'en rappelle ici deux de ma premiere enfance, qui tous deux ſont bien venus à mon ſouvenir en écrivant, mais que j'ai rejettés l'un & l'autre par l'unique raiſon dont je viens de parler.

J'allois preſque tous les dimanches paſſer la journée aux Pâquis chez M. *Fazy* qui avoit épouſé une de mes tantes & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage dans la chambre de la calandre & j'en regardois les rouleaux de fonte: leur luiſant flattoit ma vue, je fus tenté d'y poſer mes doigts & je les promenois avec plaiſir ſur le liſſé du cylindre, quand le jeune *Fazy* s'étant mis dans la roue lui donna un demi-quart de tour ſi adroitement, qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts; mais c'en fut aſſez pour qu'ils y fuſſent écraſés par le bout & que les deux ongles y reſtaſſent. Je fis un cri perçant, *Fazy* détourne à l'inſtant la roue, mais les ongles ne reſterent pas moins au cylindre & le ſang ruiſſeloit de mes doigts. *Fazy* conſterné s'écrie, ſort de la roue, m'embraſſe & me conjure d'appaiſer mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la

ſienne me toucha, je me tus, nous fûmes à la carpiere, où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon ſang avec de la mouſſe. Il me ſupplia avec larmes de ne point l'accuſer; je le lui promis & le tins ſi bien, que plus de vingt ans après, perſonne ne ſavoit par quelle avanture j'avois deux de mes doigts cicatriſés; car ils le ſont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois ſemaines, & plus de deux mois hors d'état de me ſervir de ma main, diſant toujours qu'une groſſe pierre en tombant m'avoit écraſé mes doigts.

Magnanima menzôgna! or quando è il vero
Si bello che ſi poſſà à te preporre?

Cet accident me fut pourtant bien ſenſible par la circonſtance, car c'étoit le tems des exercices où l'on faiſoit manœuvrer la Bourgeoiſie, & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge avec leſquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie paſſant ſous ma fenêtre avec mes trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre hiſtoire eſt toute ſemblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades appellé *Plince*. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes, & durant le combat il me donna ſur la tête nue un coup de mail ſi bien appliqué que d'une main plus forte il m'eût fait ſauter la cervelle. Je tombe à l'inſtant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon ſang ruiſſeler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il ſe précipite ſur moi, m'embraſſe, me ſerre étroitement en fondant en larmes & pouſſant des cris perçans. Je l'embraſſois auſſi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuſe, qui n'étoit pas ſans quelque douceur. Enfin il ſe mit en devoir d'étancher mon ſang qui continuoit de couler, & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient ſuffire, il m'entraîna chez ſa mere qui avoit un petit jardin près de là. Cette bonne Dame faillit à ſe trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle ſut conſerver des forces pour me panſer, & après avoir bien baſſiné ma plaie elle y appliqua des fleurs de lys mace-

rées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très-usité dans notre pays. Ses larmes & celles de son fils pénétrerent mon cœur au point que long-tems je la regardois comme ma mere & son fils comme mon frere, jusqu'à-ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu-à-peu.

Je gardai le même secret sur cet accident que sur l'autre, & il m'en est arrivé cent autres de pareille nature en ma vie, dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confessions, tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je sentois dans mon caractere. Non, quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue, ce n'a jamais été qu'en choses indifférentes & plus, ou par l'embarras de parler ou pour le plaisir d'écrire que par aucun motif d'intérêt pour moi, ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confessions impartialement, si jamais cela arrive, sentira que les aveux que j'y fais sont plus humilians, plus pénibles à faire, que ceux d'un mal plus grand mais moins honteux à dire, & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il suit de toutes ces réflexions que

la profeffion de véracité que je me fuis faite a plus fon fondement fur des fentimens de droiture & d'équité que fur la réalité des chofes & que j'ai plus fuivi dans la pratique, les directions morales de ma confcience, que les notions abftraites du vrai, & du faux. J'ai fouvent débité bien des fables, mais j'ai très-rarement menti. En fuivant ces principes j'ai donné fur moi beaucoup de prifes aux autres, mais je n'ai fait tort à qui que ce fût, & je ne me fuis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'eft uniquement par-là, ce me femble, que la vérité eft une vertu. A tout autre égard elle n'eft pour nous qu'un être métaphyfique dont il ne réfulte ni bien, ni mal.

Je ne fens pas pourtant mon cœur affez content de ces diftinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhenfible. En pefant avec tant de foin ce que je devois aux autres, ai-je affez examiné ce que je me devois à moi-même? S'il faut être jufte pour autrui, il faut être vrai pour foi, c'eft un hommage que l'honnête-homme doit rendre à fa propre dignité. Quand la ftérilité de ma converfation me forçoit d'y fuppléer

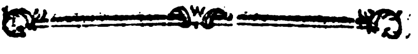
par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point pour amuser autrui s'avilir soi-même; & quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encor; parce que orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité, & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans, il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse, & mon naturel timide. Il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion & qu'il ne sortît jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume, qui s'étoit particuliérement consacrée à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse, mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on peut tout au plus se garantir du vice, mais c'est être arrogant & té-

méraire d'oser professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me feroient jamais venues dans l'esprit si l'Abbé *R****. ne me les eût suggérées. Il est bien tard, sans doute, pour en faire usage; mais il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur, & remettre ma volonté dans la regle : car c'est désormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choses semblables, la maxime de Solon est applicable à tous les âges, & il n'est jamais trop tard pour apprendre même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, & à moins présumer de soi.





CINQUIEME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes,) aucune ne m'a rendu si véritablement heureux & ne m'a laissé de si tendres regrets que l'Isle de St. Pierre au milieu du Lac de Bienne. Cette petite Isle qu'on appelle à Neufchâtel l'Isle de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable & singuliérement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire; car quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aye trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du Lac de Bienne sont plus sauvages & romantiques que celles du Lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins

de villes & de maiſons; il y a auſſi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'aſyles ombragés de bocages, des contraſtes plus fréquens & des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas ſur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays eſt peu fréquenté par les voyageurs; mais il eſt intéréſſant pour des contemplatifs ſolitaires qui aiment à s'enivrer à loiſir des charmes de la nature, & à ſe recueillir dans un ſilence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiſeaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau baſſin d'une forme preſque ronde, enferme dans ſon milieu deux petites Isles, l'une habitée & cultivée d'environ demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déſerte & en friche, & qui ſera détruite à la fin par les tranſports de la terre qu'on en ôte ſans ceſſe pour réparer les dégats que les vagues & les orages font à la grande. C'eſt ainſi que la ſubſtance du foible eſt toujours employée au profit du puiſſant.

Il n'y a dans l'Isle qu'une ſeule maiſon, mais grande, agréable & com-

mode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'Isle, & où loge un Receveur avec sa famille & ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une voliere, & des réservoirs pour le poisson. L'Isle dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains & ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, & souffre toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, des gras pâturages ombragés de bosquets, & bordés d'arbrisseaux de toute espece dont le bord des eaux entretient la fraîcheur ; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'Isle dans sa longueur, & dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon où les habitans des rives voisines se rassemblent & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette Isle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le sejour si charmant, j'y menois une vie si convenable à mon humeur que, résolu d'y finir mes jours je n'avois d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre dont je

fentois déjà les premiers effets. Dans les preffentimens qui m'inquiétoient, j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet afyle une prifon perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puiffance & tout efpoir d'en fortir, on m'eût interdit toute efpece de communication avec la terre ferme, de forte qu'ignorant tout ce qui fe faifoit dans le monde j'en euffe oublié l'exiftence, & qu'on y eût oublié la mienne auffi.

On ne m'a laiffé paffer gueres que deux mois dans cette Isle, mais j'y aurois paffé deux ans, deux fiecles, & toute l'éternité fans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y euffe avec ma compagne, d'autre fociété que celle du Receveur, de fa femme & de fes domeftiques, qui tous étoient à la vérité de très-bonnes gens, & rien de plus; mais c'étoit précifément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie, & tellement heureux, qu'il m'eût fuffi durant toute mon exiftence, fans laiffer naître un feul inftant dans mon ame le defir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur & en quoi confiftoit fa jouiffance? Je le

donnerois à deviner à tous les hommes de ce siecle sur la description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la premiere & la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur, & tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient, cet espoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés, & l'idée que j'aurois le tems de m'y arranger tout à loisir fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nud, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres & mon petit équipage dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées,

& vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses telles qu'elles étoient alloient si bien que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit sur-tout de laisser toujours mes livres bien encaissés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois en murmurant l'écritoire du Receveur, & je me hâtois de la rendre dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses & de toute cette bouquinerie j'emplissois ma chambre de fleurs & de foin; car j'étois alors dans ma premiere ferveur de Botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avoit inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amusement qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora petrinsularis* & de décrire toutes les plantes de l'Isle sans en omettre une seule avec un détail suffisant pour m'oc-

cuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zest de citron, j'en aurois fait un sur chaque gramen des prés, sur chaque mousse des bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers; enfin je ne voulois pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeûné, que nous faisions tous ensemble, j'allois, une loupe à la main & mon *systema naturæ* sous le bras, visiter un canton de l'Isle que j'avois pour cet effet divisée en petits quarrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissemens, les extases que j'éprouvois à chaque observation que je faisois sur la structure & l'organisation végétale, & sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le systême étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La distinction des caracteres génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée m'enchantoit en les vérifiant sur les especes communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la

Brunelle, le reſſort de celles de l'Ortie & de la Pariétaire, l'exploſion du fruit de la Balſamine & de la capſule du Buis, mille petits jeux de la fructification que j'obſervois pour la premiere fois me combloient de joie, & j'allois demandant ſi l'on avoit vu les cornes de la Brunelle comme La Fontaine demandoit ſi l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moiſſon, proviſion d'amuſement pour l'après-dînée au logis en cas de pluie. J'employois le reſte de la matinée à aller avec le Receveur, ſa femme & Thérefe viſiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus ſouvent la main à l'œuvre avec eux, & ſouvent des Bernois qui me venoient voir m'ont trouvé juché ſur de grands arbres ceint d'un ſac que je rempliſſois de fruit, & que je dévallois enſuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en eſt inſéparable me rendoient le repos du dîné très-agréable; mais quand il ſe prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois ſi long-tems attendre, & pendant qu'on étoit encore à table, je m'eſquivois &

j'allois me jetter seul dans un ba
que je conduisois au milieu du
quand l'eau étoit calme, & là,
tendant tout de mon long dans le
teau les yeux tournés vers le Cie
me laissois aller & dériver lente
au gré de l'eau, quelquefois pen
plusieurs heures, plongé dans mil
veries confuses, mais délicieuses
qui sans avoir aucun objet bien d
miné ni constant, ne laissoient
d'être à mon gré cent fois préfér
à tout ce que j'avois trouvé de
doux dans ce qu'on appelle les pl
de la vie. Souvent averti par le b
du soleil de l'heure de la retraite
me trouvois si loin de l'Isle que j'
forcé de travailler de toute ma
pour arriver avant la nuit close. I
tres fois, au lieu de m'écarter en p
eau je me plaisois à côtoyer les
doyantes rives de l'Isle dont les
pides eaux & les ombrages frais r
souvent engagé à m'y baigner.
une de mes navigations les plus
quentes étoit d'aller de la grande
petite Isle, d'y débarquer & d'y p
l'après-dinée, tantôt à des prome
très-circonscrites au milieu des
roseaux, des bourdaines, des per

res ; des arbrisseaux de toute espece, & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux ; couvert de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette, & de treffles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois, & très-propre à loger des lapins qui pouvoient là multiplier en paix sans rien craindre, & sans nuire à rien. Je donnai cette idée au Receveur qui fit venir de Neufchâtel des lapins mâles & femelles & nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérese & moi les établir dans la petite Isle, où ils commençoient à peupler avant mon départ & où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande Isle à la petite, & je notois avec orgueil, que la Receveuse qui redoutoit l'eau à l'excès & s'y trouvoit toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation je passois mon après-

midi à parcourir l'Isle en herborisant à droite & à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus rians & les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses & les tertres, pour parcourir des yeux le superbe & ravissant coup-d'œil du lac & de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendoit jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le soir approchoit je descendois des cimes de l'Isle & j'allois volontiers m'asseoir au bord du lac sur la grève dans quelque asyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens, & chassant de mon ame toute agitation, la plongeoient dans une rêverie délicieuse où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse apperçu. Le flux & reflux de cette eau, son bruit continu mais renflé par intervalles frappant sans relâche mon oreille & mes yeux, suppléoient aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine

de penser. De tems à autre naissoit quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde dont la surface des eaux m'offroit l'image : mais bientôt ces impressions légeres s'effaçoient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçoit, & qui sans aucun concours actif de mon ame ne laissoit pas de m'attacher au point, qu'appellé par l'heure & par le signal convenu, je ne pouvois m'arracher de-là sans efforts.

Après le soupé quand la soirée étoit belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse pour y respirer l'air du lac & la fraîcheur. On se reposoit dans le pavillon, on rioit, on causoit, on chantoit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de sa journée & n'en desirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues & importunes, la maniere dont j'ai passé mon tems dans cette Isle durant le séjour que j'y ai fait. Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres

& si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion, quelques vifs qu'ils puissent être ne sont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair - semés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares & trop rapides pour constituer un état, & le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instans fugitifs, mais un état simple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroit le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent & changent nécessairement, comme elles. Toujours en avant ou en arriere de nous, elles rappellent le

passé

passé qui n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : *je voudrois que cet instant durât toujours.* Et comment peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou desirer encore quelque chose après ?

Mais s'il est un état où l'ame trouve une assiette assez solide pour s'y reposer toute entiere & rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeller le passé, ni d'enjamber sur l'avenir ; où le tems ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée & sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de desir ni de crainte que celui seul de notre existence, & que ce sentiment seul puisse la remplir toute entiere ; tant que cet

état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre & relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait & plein, qui ne laisse dans l'ame aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'Isle de St. Pierre dans mes rêveries solitairès, soit couché dans mon bateau que je laissois dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs au bord d'une belle riviere ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même & de sa propre existence, tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement & de paix, qui suffiroit seul pour rendre cette existence chere & douce, à qui sauroit écarter de soi toutes les impressions sensuelles & terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de pas-

ſions continuelles connoiſſent peu cet état, & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'inſtans, n'en conſervent qu'une idée obſcure & confuſe qui ne leur en fait pas ſentir le charme. Il ne ſeroit pas même bon, dans la préſente conſtitution des choſes, qu'avides de ces douces extaſes, ils s'y dégoûtaſſent de la vie active dont leurs beſoins toujours renaiſſans leur preſcrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la ſociété humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour ſoi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines des dédommagemens que la fortune & les hommes ne lui ſauroient ôter.

Il eſt vrai que ces dédommagemens ne peuvent être ſentis par toutes les ames ni dans toutes les ſituations. Il faut que le cœur ſoit en paix & qu'aucune paſſion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des diſpoſitions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos abſolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré qui n'ait ni

secousses ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort il réveille ; en nous rappellant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au sentiment de nos malheurs. Un silence absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort. Alors, le secours d'une imagination riante est nécessaire & se présente assez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, se fait alors au-dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable, quand de légeres & douces idées, sans agiter le fond de l'ame, ne font pour ainsi dire qu'en effleurer la surface. Il n'en faut qu'assez pour se souvenir de soi-même en oubliant tous ses maux. Cette espece de rêverie peut se goûter par-tout où l'on peut être tranquille ; & j'ai souvent pensé qu'à la Bastille, & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela se faisoit bien mieux & plus agréablement dans une Isle fertile & solitaire, naturellement circonscrite & séparée du reste du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des souvenirs attristans, où la société du petit nombre d'habitans étoit liante & douce sans être intéressante au point de m'occuper incessamment; où je pouvois enfin me livrer tout le jour sans obstacles & sans soins aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oisiveté. L'occasion sans doute étoit belle pour un rêveur, qui, sachant se nourrir d'agréables chimeres au milieu des objets les plus déplaisans, pouvoit s'en rassasier à son aise en y faisant concourir tout ce qui frappoit réellement ses sens. En sortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux, & laissant errer mes yeux au loin sur les romanesques rivages qui bordoient une vaste étendue d'eau claire & cristalline, j'assimilois à mes fictions tous ces aimables objets, & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois marquer le point de

féparation des fictions aux réalités; tant tout concouroit également à me rendre chere la vie recueillie & folitaire que je menois dans ce beau féjour. Que ne peut-elle renaître encore ! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette Isle chérie fans en reffortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent qui me rappellât le fouvenir des calamités de toute efpece qu'ils fe plaifent à raffembler fur moi depuis tant d'années ! Ils feroient bientôt oubliés pour jamais : fans doute ils ne m'oublieroient pas de même : mais que m'importeroit, pourvu qu'ils n'euffent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré de toutes les paffions terreftres qu'engendre le tumulte de la vie fociale, mon ame s'élanceroit fréquemment au-deffus de cette atmofphere, & commerceroit d'avance avec les Intelligences céleftes dont elle efpere aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes fe garderont, je le fais, de me rendre un fi doux afyle où ils n'ont pas voulu me laiffer. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y tranfporter chaque jour fur les aîles de l'imagination, & d'y goûter durant quelques

heures, le même plaiſir que ſi je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux ſeroit d'y rêver à mon aiſe. En rêvant que j'y ſuis, ne fais-je pas la même choſe? Je fais même plus; à l'attrait d'une rêverie abſtraite & monotone, je joins des images charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient ſouvent à mes ſens dans mes extaſes; & maintenant, plus ma rêverie eſt profonde, plus elle me les peint vivement. Je ſuis ſouvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur eſt qu'à meſure que l'imagination s'attiédit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas ſi long-tems. Hélas! c'eſt quand on commence à quitter ſa dépouille qu'on en eſt le plus offuſqué!





SIXIEME PROMENADE.

NOUS n'avons gueres de mouvement machinal dont nous ne puſſions trouver la cauſe dans notre cœur, ſi nous ſavions bien l'y chercher.

Hier en paſſant ſur le nouveau boulevard pour aller herboriſer le long de la Biévre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'enfer, & m'écartant dans la campagne j'allai par la route de Fontainebleau gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même; mais en me rappellant que j'avois fait pluſieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cauſe en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la démêler.

Dans un coin du boulevard, à la ſortie de la barriere d'enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tiſanne, & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boîteux, qui, clopinant avec ſes béquilles, s'en va d'aſſez bonne grace demandant l'au-

mône aux passans. J'avois fait une espece de connoissance avec ce petit bon homme; il ne manquoit pas chaque fois que je passois de venir me faire son petit compliment, toujours suivi de ma petite offrande. Les premieres fois je fus charmé de le voir, je lui donnois de très-bon cœur & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaisir, y joignant même le plus souvent celui d'exciter & d'écouter son petit babil que je trouvois agréable. Ce plaisir devenu par degrés habitude se trouva je ne sais comment, transformé dans une espece de devoir dont je sentis bientôt la gêne; sur-tout à cause de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeller souvent M. *Rousseau*, pour montrer qu'il me connoissoit bien; ce qui m'apprenoit assez, au contraire, qu'il ne me connoissoit pas plus que ceux qui l'avoient instruit. Dès-lors je passois par-là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour quand j'approchois de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant: car rien de tout cela ne

s'étoit offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappellé succeffivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je sais & je sens que faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée, & ce n'est pas dans un aussi misérable sort que le mien qu'on peut espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui réglent ma destinée ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence, un motif de vertu n'est jamais qu'un leurre qu'on me présente pour m'attirer dans le piége où l'on veut m'enlacer. Je sais cela; je sais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance est de m'abstenir d'agir, de peur de mal faire sans le vouloir & sans le savoir.

Mais il fut des tems plus heureux où suivant les mouvemens de mon cœur, je pouvois quelquefois rendre un autre

cœur content, & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaisir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais démenti. Cependant j'ai senti souvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur suite : alors le plaisir a disparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne presque insupportable. Durant mes courtes prospérités beaucoup de gens recouroient à moi, & jamais dans tous les services que je pus leur rendre, aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits versés avec effusion de cœur, naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus & dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient aux yeux de ceux qui les recevoient que les arrhes de ceux qui les devoient suivre ; & dès que quelque infortuné avoit jetté sur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait désormais, & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit

indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir besoin dans la suite, sans que l'impuissance même suffît pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transformoient pour moi dans la suite en d'onéreux assujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-pesantes tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obscurité. Mais quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits, faute grave sans doute, mais plus qu'expiée par mes malheurs; dès-lors je devins le bureau général d'adresse de tous les souffreteux ou soi-disans tels, de tous les avanturiers qui cherchoient des dupes, de tous ceux qui sous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer vouloient s'emparer de moi de maniere ou d'autre. C'est alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature, sans excepter la bienfaisance elle-même, portés ou suivis dans la société sans prudence & sans choix, changent de nature & deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étoient utiles dans leur premiere direction. Tant de cruelles expériences changerent peu-à-peu mes premieres

dispositions, ou plutôt les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à suivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorsqu'il ne servoit qu'à favoriser la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puisqu'elles m'ont procuré par la réflexion de nouvelles lumieres sur la connoissance de moi-même, & sur les vrais motifs de ma conduite en mille circonstances sur lesquelles je me suis si souvent fait illusion. J'ai vu que pour bien faire avec plaisir, il falloit que j'agisse librement, sans contrainte, & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre, il suffisoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouissances, &, comme je l'ai dit dans l'Emile, à ce que je crois, j'eusse été chez les Turcs, un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems de ma propre vertu; car il n'y en a point à suivre ses penchans, & à se donner, quand ils nous y portent, le plaisir de bien

faire: mais elle consiste à les vaincre quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous prescrit, & voilà ce que j'ai su moins faire qu'homme du monde. Né sensible & bon, portant la pitié jusqu'à la foiblesse, & me sentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la générosité, je fus humain, bienfaisant, secourable par goût, par passion même, tant qu'on n'intéressa que mon cœur; j'eusse été le meilleur & le plus clément des hommes, si j'en avois été le plus puissant, & pour éteindre en moi tout desir de vengeance, il m'eût suffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juste sans peine contre mon propre intérêt, mais contre celui des personnes qui m'étoient cheres je n'aurois pu me résoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût seulement que m'abstenir; alors j'étois fort le plus souvent; mais agir contre mon penchant me fut toujours impossible. Que ce soit les hommes, le devoir ou même la nécessité qui commande, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde, & je ne saurois obéir. Je vois le mal qui me menace &

je le laiſſe arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me laſſe & m'épuiſe bien vîte; je ne ſaurois continuer. En toute choſe imaginable ce que je ne fais pas avec plaiſir, m'eſt bientôt impoſſible à faire.

Il y a plus. La contrainte d'accord avec mon deſir ſuffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en averſion même, pour peu qu'elle agiſſe trop fortement; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige & que je faiſois de moi-même, lorſqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit eſt certainement une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation ſous peine de ſa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais ſon bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaiſir à l'être, dès-lors la gêne commence & le plaiſir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je céde, eſt foibleſſe & mauvaiſe honte, mais la bonne volonté n'y eſt plus, & loin que je m'en applaudiſſe en moi-même, je me reproche en ma conſcience de bien faire à contre-cœur. . . . . !

Je sais qu'il y a une espece de contrat & même le plus saint de tous entre le bienfaiteur & l'obligé. C'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général, & si l'obligé s'engage tacitement à la reconnoissance, le bienfaiteur s'engage de même à conserver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveller les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en sera requis. Ce ne sont pas là des conditions expresses, mais ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la premiere fois refuse un service gratuit qu'on lui demande ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grace qu'il lui accorda ci-devant, frustre une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus je ne sais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre, mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur aime, & à laquelle il ne re-

nonce pas ſans effort. Quand je paye une dette c'eſt un devoir que je remplis; quand je fais un don c'eſt un plaiſir que je me donne. Or le plaiſir de remplir ſes devoirs eſt de ceux que la ſeule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élevent pas ſi haut que cela.

Après tant de triſtes expériences, j'ai appris à prévoir de loin les conſéquences de mes premiers mouvemens ſuivis, & je me ſuis ſouvent abſtenu d'une bonne œuvre que j'avois le deſir & le pouvoir de faire, effrayé de l'aſſujettiſſement auquel dans la ſuite je m'allois ſoumettre, ſi je m'y livrois inconſidérément. Je n'ai pas toujours ſenti cette crainte, au contraire, dans ma jeuneſſe je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai ſouvent éprouvé de même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoiſſance encore plus que par intérêt. Mais les choſes ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre, auſſi-tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle qui ne reſſembloit point à la premiere, & mes propres ſentimens

pour les autres ont souffert des changemens que j'ai trouvé dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus successivement dans ces deux générations si différentes, se sont pour ainsi dire assimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils sont, ils ont fait comme tous les autres. Et par cela seul que les tems sont changés, les hommes ont changé comme eux. Eh, comment pourrois-je garder les mêmes sentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit naître! Je ne les haïs point, parce que je ne saurois haïr; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent, ni m'abstenir de le leur témoigner.

Peut-être, sans m'en appercevoir, ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel résisteroit, sans s'altérer, à une situation pareille à la mienne? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuses dispositions dans mon cœur est tourné par ma destinée, & par ceux qui en disposent, au préjudice de moi-même ou d'autrui, je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me présente à faire que comme

un piége qu'on me tend, & ſous lequel eſt caché quelque mal. Je ſais que quel que ſoit l'effet de l'œuvre, je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui, ce mérite y eſt toujours ſans doute, mais le charme intérieur n'y eſt plus; & ſi-tôt que ce ſtimulant me manque, je ne ſens qu'indifférence & glace au-dedans de moi; & ſûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile, je ne fais qu'un acte de dupe, l'indignation de l'amour-propre jointe au déſaveu de la raiſon ne m'inſpire que répugnance & réſiſtance, où j'euſſe été plein d'ardeur & de zele dans mon état naturel.

Il eſt des ſortes d'adverſités qui élevent & renforcent l'ame, mais il en eſt qui l'abattent & la tuent; telle eſt celle dont je ſuis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne, elle l'eût fait fermenter à l'excès, elle m'eût rendu frénétique; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état de bien faire & pour moi-même & pour autrui, je m'abſtiens d'agir; & cet état qui n'eſt innocent que parce qu'il eſt forcé, me fait trouver une ſorte de douceur à me livrer pleinement ſans reproche à mon pen-

chant naturel. Je vais trop loin sans doute, puisque j'évite les occasions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laisse pas voir les choses comme elles sont, je m'abstiens de juger sur les apparences qu'on leur donne; & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il suffit que ces motifs soient laissés à ma portée pour que je sois sûr qu'ils sont trompeurs.

Ma destinée semble avoir tendu dès mon enfance le premier piége qui m'a rendu long-tems si facile à tomber dans tous les autres. Je suis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers jamais cette confiance ne fut trompée une seule fois. Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de gens & de choses, j'ai donné dans mille embûches sans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine suffi pour m'éclairer sur mon sort. Une fois convaincu qu'il n'y a que mensonge & fausseté dans les démonstrations grimacieres qu'on me prodigue, j'ai passé rapidement à l'autre extrémité: car quand on est une fois sorti de son naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès - lors

je me suis dégoûté des hommes, & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire, cette répugnance ne peut jamais aller jusqu'à l'aversion. En pensant à la dépendance où ils se sont mis de moi pour me tenir dans la leur; ils me font une pitié réelle. Si je ne suis malheureux, ils le sont eux-mêmes; & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours à plaindre. L'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugemens, je me sens trop au-dessus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris, mais jamais jusqu'à la haine: enfin je m'aime trop moi-même, pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce seroit resserrer, comprimer mon existence; & je voudrois plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens, & par eux, mon cœur d'impressions que mille regards cruels me rendent pénibles; mais le mal-aise cesse aussi-tôt que l'objet qui le cause a disparu. Je m'occupe d'eux, & bien malgré moi, par leur

présence, mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus, ils sont pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me sont même indifférens qu'en ce qui se rapporte à moi : car dans leurs rapports entr'eux, ils peuvent encore m'intéresser & m'émouvoir comme les personnages d'un drame que je verrois représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colere; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni ostentation me font toujours tressaillir de joie, & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voye & les apprécie moi-même ; car après ma propre histoire, il faudroit que je fusse insensé pour adopter, sur quoi que ce fût, le jugement des hommes, & pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient aussi parfaitement inconnus aux hommes que le sont mon caractere & mon naturel, je vivrois encore sans peine au milieu d'eux. Leur société même pourroit me plaire tant que je leur se-

rois parfaitement étranger. Livré sans contrainte à mes inclinations naturelles, je les aimerois encore s'ils ne s'occupoient jamais de moi. J'exercerois sur eux une bienveillance universelle & parfaitement désintéressée : mais sans former jamais d'attachement particulier, & sans porter le joug d'aucun devoir, je ferois envers eux librement & de moi-même, tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre, & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois resté libre, obscur, isolé comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien : car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invisible & tout-puissant comme Dieu j'aurois été bienfaisant & bon comme lui. C'est la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse & l'esclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gygès, il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé dans mes châteaux en Espagne, quel usage j'aurois fait de cet anneau ; car c'est bien là que la tentation d'abuser

doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes desirs, pouvant tout, sans pouvoir être trompé par personne, qu'aurois-je pu desirer avec quelque suite? Une seule chose : c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aspect de la félicité publique eût pu seul toucher mon cœur d'un sentiment permanent, & l'ardent desir d'y concourir eût été ma plus constante passion. Toujours juste sans partialité, & toujours bon sans foiblesse, je me serois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables; parce que voyant les hommes tels qu'ils sont, & lisant aisément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'assez aimables pour mériter toutes mes affections, peu d'assez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaîté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges : mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice févere,

l'on

j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Miniſtre de la Providence & diſpenſateur de ſes loix, ſelon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus ſages & plus utiles que ceux de la légende dorée, & du tombeau de Saint Médard.

Il n'y a qu'un ſeul point ſur lequel la faculté de pénétrer par-tout inviſible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal réſiſté, & une fois entré dans ces voies d'égarement où n'euſſai-je point été conduit par elles ? Ce ſeroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point ſéduit, ou que la raiſon m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi ſur tout autre article, j'étois perdu par celui-là ſeul. Celui que ſa puiſſance met au-deſſus de l'homme doit être au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, ſans quoi, cet excès de force ne ſervira qu'à le mettre en effet au-deſſous des autres, & de ce qu'il eût été lui-même s'il fût reſté leur égal.

Tout bien conſidéré, je crois que je ferai mieux de jetter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire

quelque sottise. Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis & que mon aspect irrite leur injustice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumiere du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi qu'ils me voyent s'ils peuvent, tant mieux, mais cela leur est impossible; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils se sont fait & qu'ils ont fait selon leur cœur pour le haïr à leur aise. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voyent : je n'y dois prendre aucun intérêt véritable; car ce n'est pas moi qu'ils voyent ainsi.

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est, que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile où tout est gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissemens nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je suis bon, & je ne fais que du bien; mais si-tôt que je sens le joug, soit de la nécessité soit

des hommes je deviens rebelle ou plutôt rétif, alors je ſuis nul. Lorſqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je ſuis foible. Je m'abſtiens d'agir : car toute ma foibleſſe eſt pour l'action, toute ma force eſt négative, & tous mes péchés ſont d'omiſſion, rarement de commiſſion. Je n'ai jamais cru que la liberté de 'homme conſiſtât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas, & voilà celle que j'ai toujours reclamée, ſouvent conſervée, & par qui j'ai été le plus en ſcandale à mes contemporains. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, déteſtant a liberté dans les autres & n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils faſſent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils ſe gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent ien de ſervile pour commander. Leur ort n'a donc pas été de m'écarter de a ſociété comme un membre inutile, mais de m'en proſcrire comme un membre pernicieux : car j'ai très-peu fait

de bien, je l'avoue; mais pour du mal, il n'en eſt entré dans ma volonté de ma vie, & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.





SEPTIEME PROMENADE.

LE recueil de mes longs rêves est à peine commencé, & déjà je sens qu'il touche à sa fin. Un autre amusement lui succede, m'absorbe, & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis ; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la situation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de suivre en tout mon penchant sans contrainte. Je ne peux rien à mon sort, je n'ai que des inclinations innocentes, & tous les jugemens des hommes étant déformais nuls pour moi, la sagesse même veut qu'en ce qui reste à ma portée je fasse tout ce qui me flatte, soit en public, soit à-part-moi, sans autre regle que ma fantaisie, & sans autre mesure que le peu de force qui m'est resté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la Botanique pour toute occupation. Déjà vieux j'en avois pris la premiere teinture en Suisse auprès du Docteur d'*Ivernois*, & j'avois herborisé

assez heureusement durant mes voyages pour prendre une connoissance passable du regne végétal. Mais devenu plus que sexagénaire & sédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer. pour les grandes herborisations, & d'ailleurs assez livré à ma copie de musique pour n'avoir pas besoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amusement qui ne m'étoit plus nécessaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle le peu que je savois s'est presque entiérement effacé de ma mémoire & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de soixante-cinq ans passés, privé du peu de mémoire que j'avois & des forces qui me restoient pour courir la campagne, sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la premiere fois; me voilà sérieusement occupé du sage projet d'apprendre par cœur tout le *regnum vegetabile* de Murray, &

de connoître toutes les plantes connues sur la terre. Hors d'état de racheter des livres de Botanique, je me suis mis en devoir de transcrire ceux qu'on m'a prêtés, & résolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes & de tous les arbres des Indes, je commence toujours à bon compte par le Mouron, le Cerfeuil, la Bourache & le Seneçon; j'herborise savamment sur la cage de mes oiseaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec satisfaction : voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à justifier le parti que je prends de suivre cette fantaisie; je la trouve très-raisonnable, persuadé que dans la position où je suis, me livrer aux amusemens qui me flattent, est une grande sagesse, & même une grande vertu : c'est le moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine, & pour trouver encore dans ma destinée du goût à quelque amusement, il faut assurément avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C'est me venger de mes persécuteurs à ma ma-

niere, je ne ſaurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, ſans doute, la raiſon me permet, me preſcrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire & que rien ne m'empêche de ſuivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite ſans profit, ſans progrès, & qui, vieux, radoteur, déjà caduc & peſant, ſans facilité, ſans mémoire, me ramene aux exercices de la jeuneſſe & aux leçons d'un écolier. Or c'eſt une bizarrerie que je voudrois m'expliquer; il me ſemble que, bien éclaircie, elle pourroit jetter quelque nouveau jour ſur cette connoiſſance de moi-même, à l'acquiſition de laquelle j'ai conſacré mes derniers loiſirs.

J'ai penſé quelquefois aſſez profondément; mais rarement avec plaiſir, preſque toujours contre mon gré & comme par force: la rêverie me délaſſe & m'amuſe, la réflexion me fatigue & m'attriſte; penſer fut toujours pour moi une occupation pénible & ſans charme. Quelquefois mes rêveries finiſſent par la méditation, mais plus

fouvent mes méditations finiffent par la rêverie, & durant ces égaremens, mon ame erre & plane dans l'univers fur les aîles de l'imagination dans des extafes qui paffent toute autre jouiffance.

Tant que je goûtai celle-là dans toute fa pureté, toute autre occupation me fut toujours infipide. Mais quand une fois, jetté dans la carriere littéraire par des impulfions étrangeres, je fentis la fatigue du travail d'efprit, & l'importunité d'une célébrité malheureufe, je fentis en même tems languir & s'attiédir mes douces rêveries, & bientôt forcé de m'occuper malgré moi de ma trifte fituation, je ne pus plus retrouver que bien rarement ces cheres extafes qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire, & fans autre dépenfe que celle du tems, m'avoient rendu dans l'oifiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs ne tournât enfin de ce côté fon activité, & que le continuel fentiment de mes peines me refferrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet

état, un instinct qui m'est naturel, me faisant fuir toute idée attristante, imposa silence à mon imagination, & fixant mon attention sur les objets qui m'environnoient, me fit pour la premiere fois détailler le spectacle de la nature, que je n'avois gueres contemplé jusqu'alors qu'en masse, & dans son ensemble.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon & des sables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux & du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois regnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt & de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ses sens, & il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau systême avec lequel il se sent iden-

tifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particuliere resserre ses idées & circonscrive son imagination pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement quand mon cœur resserré par la détresse, rapprochoit & concentroit tous ses mouvemens autour de lui pour conserver ce reste de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs. Mon imagination qui se refuse aux objets de peine laissoit mes sens se livrer aux impressions légeres mais douces des objets environnans. Mes yeux se promenoient sans cesse de l'un à l'autre, & il n'étoit pas possible que dans une variété si grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage, & les arrêtoient plus long-tems.

Je pris goût à cette récréation des yeux qui dans l'infortune repose, amuse, distrait l'esprit & suspend le sentiment des peines. La nature des objets

aide beaucoup à cette diverſion & la rend plus ſeduiſante. Les odeurs ſuaves, les vives couleurs, les plus élégantes formes ſemblent ſe diſputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaiſir pour ſe livrer à des ſenſations ſi douces ; & ſi cet effet n'a pas lieu ſur tous ceux qui en ſont frappés, c'eſt dans les uns faute de ſenſibilité naturelle, & dans la plupart que leur eſprit trop occupé d'autres idées ne ſe livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs ſens.

Une autre choſe contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût ; c'eſt l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remedes. *Théophraſte* s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philoſophe comme le ſeul Botaniſte de l'antiquité : auſſi n'eſt-il preſque point connu parmi nous ; mais grace à un certain Dioſcoride grand compilateur de recettes, & à ſes commentateurs, la médecine s'eſt tellement emparée des plantes transformées en ſimples qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point ; ſavoir les prétendues vertus qu'il plait au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas

que l'organiſation végétale puiſſe par elle-même mériter quelque attention ; des gens qui paſſent leur vie à arranger ſavamment des coquilles, ſe moquent de la botanique comme d'une étude inutile quand on n'y joint pas comme ils diſent celle des propriétés, c'eſt-à-dire quand on n'abandonne pas l'obſervation de la nature qui ne ment point & qui ne nous dit rien de tout cela, pour ſe livrer uniquement à l'autorité des hommes qui ſont menteurs, & qui nous affirment beaucoup de choſes qu'il faut croire ſur leur parole, fondée elle-même le plus ſouvent ſur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner ſucceſſivement les fleurs dont elle brille ; ceux qui vous verront faire vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans, la galle des hommes, ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé eſt détruit en partie dans les autres pays & ſur-tout en Angleterre, grace à Linnœus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie pour la rendre à l'hiſtoire naturelle & aux uſages économiques ; mais en France où cette étude a moins

pénétré chez les gens du monde, on eſt reſté ſur ce point tellement barbare, qu'un bel eſprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares s'écria pour tout éloge ; *voilà un fort beau jardin d'Apothicaire !* A ce compte le premier Apothicaire fut Adam. Car il n'eſt pas aiſé d'imaginer un jardin mieux aſſorti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médicinales ne ſont aſſurément gueres propres à rendre agréable l'étude de la botanique ; elles flétriſſent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, deſſéchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure & les ombrages inſipides & dégoûtans ; toutes ces ſtructures charmantes & gracieuſes intéreſſent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergeres, parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne ſouilloit point mes images champêtres, rien n'en étoit plus éloigné que des tiſannes & des emplâtres. J'ai ſouvent penſé en regardant de près les champs, les vergers, les bois & leurs nombreux habitans que le regne végétal étoit un

magasin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux. Mais jamais il ne m'est venu à l'esprit d'y chercher des drogues & des remedes. Je ne vois rien dans ces diverses productions qui m'indique un pareil usage, & elle nous auroit montré le choix, si elle nous l'avoit prescrit, comme elle a fait pour les comestibles. Je sens même que le plaisir que je prends à parcourir les bocages seroit empoisonné par le sentiment des infirmités humaines, s'il me laissoit penser à la fiévre, à la pierre, à la goutte, & au mal caduc. Du reste je ne disputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue; je dirai seulement qu'en supposant ces vertus réelles, c'est malice pure aux malades de continuer à l'être; car de tant de maladies que les hommes se donnent il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement.

Ces tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel, qui font chercher par-tout du profit ou des remedes, & qui feroient regarder avec indifference toute la nature si l'on se portoit toujours bien, n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus

tout à rebours des autres hommes ; tout ce qui tient au ſentiment de mes beſoins attriſte & gâte mes penſées, & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaiſirs de l'eſprit qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainſi quand même je croirois à la médecine, & quand même ſes remedes ſeroient agréables, je ne trouverois jamais à m'en occuper, ces délices que donne une contemplation pure & déſintéreſſée, & mon ame ne ſauroit s'exalter & planer ſur la nature, tant que je la ſens tenir aux liens de mon corps. D'ailleurs, ſans avoir eu jamais grande confiance à la médecine j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'eſtimois, que j'aimois & à qui je laiſſois gouverner ma carcaſſe avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont inſtruit à mes dépens ; rentré maintenant ſous les ſeules loix de la nature, j'ai repris par elles ma premiere ſanté. Quand les médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs, qui pourroit s'étonner de leur haine ? Je ſuis la preuve vivante de la vanité de leur art, & de l'inutilité de leurs ſoins.

Non rien de perſonnel, rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne peut

occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieuſement que quand je m'oublie moi-même. Je ſens des extaſes, des raviſſemens inexprimables à me fondre pour ainſi dire dans le ſyſtême des êtres, à m'identifier avec la nature entiere. Tant que les hommes furent mes freres je me faiſois des projets de félicité terreſtre ; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma miſere. Alors pour ne les pas haïr il a bien fallu les fuir ; alors me réfugiant chez la mere commune, j'ai cherché dans ſes bras à me ſouſtraire aux atteintes de ſes enfans ; je ſuis devenu ſolitaire, ou, comme ils diſent, inſociable & miſantrope, parce que la plus ſauvage ſolitude me paroit préférable à la ſociété des méchans qui ne ſe nourrit que de trahiſons & de haine.

Forcé de m'abſtenir de penſer, de peur de penſer à mes malheurs malgré moi ; forcé de contenir les reſtes d'une imagination riante, mais languiſſante, que tant d'angoiſſes pourroient effarou-

cher à la fin; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contr'eux; je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expansive cherche malgré que j'en aye à étendre ses sentimens & son existence sur d'autres êtres, & je ne puis plus comme autrefois me jetter tête baissée dans ce vaste océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets assez déterminés, assez fixes, assez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extases. Mes idées ne sont presque plus que des sensations, & la sphere de mon entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la solitude, n'imaginant plus, pensant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languissante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit, & par un instinct fort naturel, je donnai la preférence

aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en ſoi d'aimable & d'attrayant ; ſes richeſſes enfermées dans le ſein de la terre ſemblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité : elles ſont là comme en réſerve pour ſervir un jour de ſupplément aux véritables richeſſes qui ſont plus à ſa portée & dont il perd le goût à meſure qu'il ſe corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'induſtrie, la peine & le travail au ſecours de ſes miſeres ; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans ſon centre aux riſques de ſa vie & aux dépens de ſa ſanté des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il ſavoit en jouir. Il fuit le ſoleil & le jour qu'il n'eſt plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là des carrieres, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feux, ſuccedent aux douces images des travaux champêtres. Les viſages hâves des malheureux qui languiſſent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux

cher à la fin; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contr'eux; je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expansive cherche malgré que j'en aye à étendre ses sentimens & son existence sur d'autres êtres, & je ne puis plus comme autrefois me jetter tête baissée dans ce vaste océan de la nature, parce que mes facultés affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets assez déterminés, assez fixes, assez à ma portée pour s'y attacher fortement, & que je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le cahos de mes anciennes extases. Mes idées ne sont presque plus que des sensations, & la sphere de mon entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la solitude, n'imaginant plus, pensant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languissante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit, & par un instinct fort naturel, je donnai la préférence

aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en soi d'aimable & d'attrayant ; ses richesses enfermées dans le sein de la terre semblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité : elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses qui sont plus à sa portée & dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine & le travail au secours de ses miseres ; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre aux risques de sa vie & aux dépens de sa santé des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il savoit en jouir. Il fuit le soleil & le jour qu'il n'est plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumiere du jour. Là des carrieres, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée & de feux, succedent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux

ciclopes, font le fpectacle que l'appareil des mines fubftitue au fein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du Ciel azuré, des bergers amoureux & des laboureurs robuftes fur fa furface.

Il eft aifé, je l'avoue, d'aller ramaffant du fable & des pierres, d'en remplir fes poches & fon cabinet & de fe donner avec cela les airs d'un naturalifte : mais ceux qui s'attachent & fe bornent à ces fortes de collections font pour l'ordinaire de riches ignorans qui ne cherchent à cela que le plaifir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux il faut être chymifte & phyficien ; il faut faire des expériences pénibles & coûteufes, travailler dans des laboratoires, dépenfer beaucoup d'argent & de tems parmi le charbon, les creufets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée & les vapeurs étouffantes, toujours au rifque de fa vie & fouvent aux dépens de fa fanté. De tout ce trifte & fatigant travail réfulte pour l'ordinaire beaucoup moins de favoir que d'orgueil, & où eft le plus médiocre chymifte qui ne croye pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir

trouvé par hasard peut-être quelqu
petites combinaisons de l'art ?

Le regne animal est plus à notre po
tée & certainement mérite encore mieu
d'être étudié ; mais enfin cette étud
n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, se
embarras, ses dégoûts & ses peines !
sur-tout pour un solitaire qui n'a ni
dans ses jeux, ni dans ses travaux d'assistance à espérer de personne ; comment
observer, disséquer, étudier, connoître les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les quadrupedes plus
légers que le vent, plus forts que
l'homme & qui ne sont pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches,
que moi de courir après eux pour les
y soumettre de force ? J'aurois donc
pour ressource des escargots, des vers,
des mouches, & je passerois ma vie à
me mettre hors d'haleine pour courir
après des papillons, à empaler de pauvres insectes, à disséquer des souris
quand j'en pourrois prendre, ou les
charognes des bêtes que par hasard je
trouverois mortes. L'étude des animaux
n'est rien sans l'anatomie ; c'est par elle
qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les especes. Pour les
étudier par leurs mœurs, par leurs ca-

la curiosité à l'étude de la nature; mais les astres sont placés loin de nous; il faut des connoissances préliminaires, des instrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y sont naturellement. Elles naissent sous nos pieds, & dans nos mains pour ainsi dire, & si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instrumens qui les y rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un oisif & paresseux solitaire: une pointe & une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promene, il erre librement d'un objet à l'autre, il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curiosité, & si-tôt qu'il commence à saisir les loix de leur structure, il goûte à les observer un plaisir sans peine, aussi vif que s'il lui en coûtoit beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions, mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse & douce: mais si-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des

places,

places, ou pour faire des livres, si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des instrumens de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir, mais montrer qu'on sait, & dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer; ou bien se bornant à la botanique de cabinet & de jardin tout au plus, au lieu d'observer les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de systêmes & de méthodes; matiere éternelle de dispute qui ne fait pas connoître une plante de plus; & ne jette aucune véritable lumiere sur l'histoire naturelle & le regne végétal. De-là les haines, les jalousies que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs, autant & plus que chez les autres savans. En dénaturant cette aimable étude, ils la transplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des dispositions bien différentes ont

fait pour moi de cette étude une espece de passion qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes, je m'enfonce dans les vallons, dans les bois pour me dérober autant qu'il est possible au souvenir des hommes, & aux atteintes des méchans. Il me semble que sous les ombrages d'une forêt, je suis oublié, libre & paisible comme si je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon souvenir, & je m'imagine dans ma bêtise qu'en ne pensant point à eux ils ne penseront point à moi. Je trouve une si grande douceur dans cette illusion que je m'y livrerois tout entier si ma situation, ma foiblesse & mes besoins me le permettoient. Plus la solitude où je vis alors est profonde, plus il faut que quelque objet en remplisse le vide, & ceux que mon imagination me refuse ou que ma mémoire repousse sont suppléés par les productions spontanées que la terre non forcée par les hommes, offre à mes yeux de toutes parts. Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes couvre celui d'échapper à mes per-

ſécuteurs, & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je reſpire plus à mon aiſe comme dans un aſyle où leur haine ne me pourſuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herboriſation que je fis un jour du côte de la Robaila montagne du juſticier *Clerc*. J'etois ſeul, je m'enfonçai dans les anfractuoſités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit ſi caché que je n'ai vu de ma vie un aſpect plus ſauvage. De noirs ſapins entremêlés de hêtres prodigieux, dont pluſieurs tombés de vieilleſſe & entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce réduit de barrieres impénétrables, quelques intervalles que laiſſoit cette ſombre enceinte n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'oſois regarder qu'en me couchant ſur le ventre. Le Duc, la Chevéche & l'Orfraye faiſoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne, quelques petits oiſeaux rares mais familiers tempéroient cependant l'horreur de cette ſolitude, là je trouvai la Dentaire *Heptaphyllos*, le *Ciclamen*, le *Nidus avis*, le grand

Laserpitium & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent long-tems : mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreillers de *Lycopodium* & de Mousses, & je me mis à rêver plus à mon aise en pensant que j'étois-là dans un refuge ignoré de tout l'univers où les persécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une isle déserte, & je me disois avec complaisance, sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici ; je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idé[e] j'entendis peu loin de moi, un certai[n] cliquetis que je crus reconnoître ; j'[é]coute : le même bruit se répete & multiplie. Surpris & curieux, je [me] leve, je perce à travers un fourré [de] broussailles du côté d'où venoit le br[uit] & dans une combe à vingt pas [du] lieu même où je croyois être parv[enu] le premier, j'apperçois une manu[fac]ture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agit[ation]

confuſe & contradictoire que je ſentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un ſentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totalement ſeul : mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un ſentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant dans les antres mêmes des Alpes, échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter. Car j'étois bien ſûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique qui ne fuſſent initiés dans le complot dont le prédicant Montmollin s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ſes premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triſte idée & je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile & de la maniere comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice! Il n'y a que la Suiſſe au monde qui préſente ce mélange de la nature ſauvage, & de l'induſtrie humaine. La Suiſſe entiere n'eſt pour ainſi dire qu'une grande Ville dont les rues larges & longues plus que celles de

St. Antoine, sont semées de forêts, coupées de montagnes, & dont les maisons éparses & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglois. Je me rappellai à ce sujet une autre herborisation que *Du Peyrou*, *Deschemy*, le colonel *Pury*, le justicier *Clerc* & moi avions faite il y avoit quelque tems sur la montagne de Chasseron, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une seule maison sur cette montagne, & nous n'eussions surement pas deviné la profession de celui qui l'habitoit, si l'on n'eût ajouté que c'étoit un Libraire, & qui même faisoit fort bien ses affaires dans le pays (*). Il me semble qu'un seul fait de cette espece fait mieux connoître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs.

En voici une autre de même nature, ou à peu près qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Du-

(*) C'est sans doute la ressemblance des noms qui a entraîné M. Rousseau à appliquer l'anecdote du Libraire, à *Chasseron*, au lieu de *Chasseral*, autre montagne très-élevée sur les frontieres de la Principauté de Neufchâtel.

rant mon séjour à Grenoble je faisois souvent de petites herborisations hors la Ville avec le sieur *Bovier* avocat de ce pays-là, non pas qu'il aimât ni sût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il se faisoit autant que la chose étoit possible, une loi de ne pas me quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isere, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir; le sieur *Bovier* se tenoit à côté de moi sans m'imiter & sans rien dire. Un de ses amis survint qui me voyant picorer ces grains, me dit: eh! Monsieur, que faites-vous là? ignorez-vous que ce fruit empoisonne? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris! Sans doute, reprit-il, & tout le monde sait si bien cela, que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardois le sieur *Bovier* & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas? Ah, Monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osois pas prendre cette liberté. Je me mis à rire de cette hu-

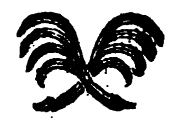
milité Dauphinoise, en discontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois persuadé, comme je le suis encore, que toute production naturelle agréable au goût, ne peut être nuisible au corps, ou ne l'est du moins que par son excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reste de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude ; je soupai très-bien, dormis mieux & me levai le matin en parfaite santé, après avoir avalé la veille, quinze ou vingt grains de ce terrible *hippopæ*, qui empoisonne à très-petite dose, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette avanture me parut si plaisante, que je ne me la rappelle jamais sans rire de la singuliere discrétion de M. l'avocat *Bovier*.

Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local des objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naitre, les incidens qui s'y sont mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux paysages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces monta-

gnes dont l'aſpect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuſes contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y tranſporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies ſuffiſent pour me rappeller tout ce magnifique ſpectacle. Cet herbier eſt pour moi un journal d'herboriſations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'eſt la chaîne des idées acceſſoires qui m'attache à la botanique. Elle raſſemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage, les prés, les eaux, les bois, la ſolitude, la paix ſur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, ſont retracés par elle inceſſamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les perſécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & ſincere attachement pour eux. Elle me tranſporte dans des habitations paiſibles, au milieu de gens ſimples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge,

& mes innocens plaiſirs, elle m'en fait jouir derechef, & me rend heureux bien ſouvent encore, au milieu du plus triſte ſort qu'ait ſubi jamais un mortel.





HUITIEME PROMENADE.

En méditant fur les difpofitions de mon ame dans toutes les fituations de ma vie, je fuis extrêmement frappé de voir fi peu de proportion entre les diverfes combinaifons de ma deftinée, & les fentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes profpérités ne m'ont laiffé prefqu'aucun fouvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté; & au contraire dans toutes les miferes de ma vie, je me fentois conftamment rempli de fentimens tendres, touchans, délicieux, qui verfant un baume falutaire fur les bleffures de mon cœur navré, fembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable fouvenir me revient feul, dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même tems. Il me femble que j'ai plus goûté la douceur de l'exiftence; que j'ai réellement plus vécu quand mes fentimens refferrés pour ainfi dire, autour de mon cœur, par ma deftinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors,

fur tous les objets de l'estime des hommes qui en méritent si peu par eux-mêmes, & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi; quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la sphere dans laquelle j'avois à vivre, je la remplissois de mes affections. Mon ame expansive s'étendoit sur d'autres objets. Et toujours attiré loin de moi par des goûts de mille especes, par des attachemens aimables qui sans cesse occupoient mon cœur, je m'oubliois en quelque façon moi-même, j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger, & j'éprouvois dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans, ni repos au-dehors. Heureux en apparence, je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion, & dans lequel je pusse vraiment me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissoit, la solitude m'ennuyoit, j'avois sans cesse besoin de changer de place, & je n'étois bien nulle part. J'étois

fêté pourtant, bien-voulu, bien reçu, careſſé par-tout; je n'avois pas un ennemi, pas un malveuillant, pas un envieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois ſouvent le plaiſir d'obliger moi-même beaucoup de monde; & ſans bien, ſans emploi, ſans fauteurs, ſans grands talens bien développés ni bien connus, je jouiſſois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois perſonne dans aucun état dont le ſort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux? je l'ignore; mais je ſais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels? rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de deſtinée contre le plus fortuné d'entr'eux, & j'aime encore mieux être moi dans toute ma miſere, que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur proſpérité. Réduit à moi ſeul, je me nourris, il eſt vrai, de ma propre ſubſtance, mais elle ne s'épuiſe pas; je me ſuffis à moi-même, quoique je rumine, pour ainſi dire, à vide, & que mon imagination tarie, & mes idées

table. Moi qui me sentois digne d'amour & d'estime; moi qui me croyois honoré, chéri comme je méritois de l'être, je me vis travesti tout d'un coup en un monstre affreux tel qu'il n'en exista jamais. Je vois toute une génération se précipiter toute entiere dans cette étrange opinion, sans explication, sans doute, sans honte, & sans que je puisse parvenir à savoir jamais la cause de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes persécuteurs à s'expliquer avec moi; ils n'avoient garde. Après m'être longtems tourmenté sans succès, il fallut bien prendre haleine. Cependant j'espérois toujours, je me disois: un aveuglement si stupide, une si absurde prévention ne sauroit gagner tout le genre-humain. Il y a des hommes de sens qui ne partagent pas le délire; il y a des ames justes qui détestent la fourberie & les traitres. Cherchons, je trouverai peut-être enfin un homme; si je le trouve, ils sont confondus. J'ai cherché vainement; je ne l'ai point trouvé. La ligue est universelle, sans exception, sans retour, & je suis sûr d'achever mes jours dans cette affreuse prof-

cription, sans jamais en pénétrer le mystere.

C'est dans cet état déplorable qu'après de longues angoisses, au lieu du désespoir qui sembloit devoir être enfin mon partage, j'ai retrouvé la sérénité, la tranquillité, la paix, le bonheur même, puisque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaisir celui de la veille, & que je n'en desire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence? D'une seule chose; c'est que j'ai appris à porter le joug de la nécessité sans murmure. C'est que je m'efforçois de tenir encore à mille choses, & que toutes ces prises m'ayant successivement échappé, réduit à moi seul, j'ai repris enfin mon assiette. Pressé de tous côtés, je demeure en équilibre, parce que je ne m'attache plus à rien, je ne m'appuye que sur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion, je portois encore son joug, sans que je m'en apperçusse. On veut être estimé des gens qu'on estime, & tant que je pus juger avantageusement des hommes ou du moins de quelques hommes, les jugemens qu'ils portoient de moi ne pou-

voient m'être indifférens. Je voyois que souvent les jugemens du public sont équitables; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du hasard, que les regles sur lesquelles les hommes fondent leurs opinions ne sont tirées que de leurs passions ou de leurs préjugés, qui en sont l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, souvent encore ces bons jugemens naissent d'un mauvais principe, comme lorsqu'ils feignent d'honorer en quelque succès le mérite d'un homme, non par esprit de justice, mais pour se donner un air impartial, en calomniant tout à leur aise le même homme sur d'autres points.

Mais quand après de si longues & vaines recherches, je les vis tous rester sans exception dans le plus inique & absurde systême que l'esprit infernal pût inventer; quand je vis qu'à mon égard la raison étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs; quand je vis une génération frénétique se livrer toute entiere à l'aveugle fureur de ses guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à personne; quand après avoir vainement cherché un homme,

il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'écrier : il n'y en a plus ; alors je commençai à me voir seul sur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient par rapport à moi, que des êtres mécaniques, qui n'agissoient que par impulsion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque passion que j'eusse pu supposer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard, d'une façon que je pusse entendre. C'est ainsi que leurs dispositions intérieures cesserent d'être quelque chose pour moi. Je ne vis plus en eux que des masses différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toît peut nous blesser davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveuillante. Le coup porte à faux quelquefois, mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune ; & quand les infortunés ne savent à qui s'en pren-

dre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un sort qui s'acharne à dessein sur lui pour le tourmenter, & trouvant un aliment à sa colere, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage qui ne voit dans tous les malheurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées; il crie dans sa douleur, mais sans emportement, sans colere, il ne sent du mal dont il est la proie, que l'atteinte matérielle; & les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne, pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers, elle est en nous-mêmes, & c'est-là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je

commençai de revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les causes, les instrumens, les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi; que je devois regarder tous les détails de ma destinée, comme autant d'actes d'une pure fatalité, où je ne devois supposer ni direction, ni intention, ni cause morale; qu'il falloit m'y soumettre sans raisonner & sans regimber, parce que cela étoit inutile; que tout ce que j'avois à faire encore sur la terre étant de m'y regarder comme un être purement passif, je ne devois point user à résister inutilement à ma destinée, la force qui me restoit pour la supporter. Voilà ce que je me disois; ma raison, mon cœur y acquiesçoient, & néanmoins je sentois ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure? Je le cherchai, je le trouvai; il venoit de l'amour-propre qui après s'être indigné contre les hommes, se soulevoit encore contre la raison.

Cette découverte n'étoit pas si facile à faire qu'on pourroit croire, car un

innocent perſécuté prend long-tems pour un pur amour de la juſtice, l'orgueil de ſon petit individu. Mais auſſi la véritable ſource une fois bien connue, eſt facile à tarir ou du moins à détourner. L'eſtime de ſoi-même eſt le plus grand mobile des ames fieres, l'amour-propre fertile en illuſions ſe déguiſe & ſe fait prendre pour cette eſtime; mais quand la fraude enfin ſe découvre, & que l'amour-propre ne peut plus ſe cacher, dès-lors il n'eſt plus à craindre, & quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le ſubjugue au moins aiſément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette paſſion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & ſur-tout quand je fus auteur; j'en avois peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avois prodigieuſement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ſes premieres bornes; il commença par ſe révolter contre l'injuſtice, mais il a fini par la dédaigner: en ſe repliant ſur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaiſons, aux préférences, il s'eſt contenté que je

fusse bon pour moi; alors redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & presque la félicité. Car dans quelque situation qu'on se trouve, ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait, & que la raison parle, elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous; car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne sont rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices ne sont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention; pour celui dont la place ne dépend pas dans sa propre estime de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauroient changer mon être, & malgré leur puissance, & malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi

qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle. La barriere qu'ils ont mise entr'eux & moi m'ôte toute ressource de subsistance & d'assistance dans ma vieillesse & mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires, il n'y a plus ni commerce, ni secours réciproque, ni correspondance entr'eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource, & cette ressource est bien foible à mon âge & dans l'état où je suis. Ces maux sont grands, mais ils ont perdu sur moi toute leur force, depuis que j'ai su les supporter sans m'en irriter. Les points où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'est par cette continuité de sentimens qu'on s'inquiéte & qu'on se rend malheureux. Pour moi j'ai beau savoir que je souffrirai demain, il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens, & cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade

malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine. Mais qu'importe si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin quel qu'il soit. N'est-ce rien sur-tout à mon âge que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misere, la gloire & la diffamation avec la même indifférence ? Tous les autres vieillards s'inquiétent de tout, moi je ne m'inquiéte de rien; quoi qu'il puisse arriver tout m'est indifférent, & cette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma sagesse, elle est celui de mes ennemis; & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant insensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien, que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette disposition me livre au milieu des traverses de ma vie, à l'incurie de mon naturel, presqu'aussi pleinement que si je vivois dans la plus complette prospérité. Hors les courts mo-

mens où je suis rappellé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes, tout le reste du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur se nourrit encore des sentimens pour lesquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produisent, & qui les partagent, comme si ces êtres existoient réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahissent, ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs mêmes & suffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuse & douce pour laquelle j'étois né; je passe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets instructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon esprit & mes sens; ou avec les enfans de mes fantaisies que j'ai créés selon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les sentimens, ou avec moi seul, content de moi-même & déjà plein du bonheur que je sens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en est pas ainsi des tristes momens que je



passe encore au milieu des hommes, jouet de leurs caresses traîtresses, de leurs complimens empoulés & dérisoires, de leur mielleuse malignité. De quelque façon que je m'y suis pu prendre, l'amour-propre alors fait son jeu. La haine & l'animosité que je vois dans leurs cœurs, à travers cette grossiere enveloppe, déchirent le mien de douleur, & l'idée d'être ainsi sottement pris pour dupe ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un sot amour-propre dont je sens toute la bêtise, mais que je ne puis subjuguer. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards insultans & moqueurs, sont incroyables. Cent fois j'ai passé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique dessein de m'exercer à ces cruelles luttes. Non-seulement je n'y ai pu parvenir, mais je n'ai même rien avancé, & tous mes pénibles mais vains efforts m'ont laissé tout aussi facile à troubler, à navrer, & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes sens, quoi que je puisse faire, je n'ai jamais su résister à leurs impressions, & tant que l'objet agit sur eux, mon cœur ne cesse d'en

être affecté; mais ces affections passageres ne durent qu'autant que la sensation qui les cause. La présence de l'homme haineux m'affecte violemment; mais si-tôt qu'il disparoît, l'impression cesse; à l'instant que je ne le vois plus, je n'y pense plus. J'ai beau savoir qu'il va s'occuper de moi, je ne saurois m'occuper de lui. Le mal que je ne sens point actuellement ne m'affecte en aucune sorte, le persécuteur que je ne vois point est nul pour moi. Je sens l'avantage que cette position donne à ceux qui disposent de ma destinée. Qu'ils en disposent donc tout à leur aise. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent sans résistance, que d'être forcé de penser à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes sens sur mon cœur fait le seul tourment de ma vie. Les lieux où je ne vois personne, je ne pense plus à ma destinée. Je ne la sens plus, je ne souffre plus. Je suis heureux & content sans diversion, sans obstacle. Mais j'échappe rarement à quelque atteinte sensible, & lorsque j'y pense le moins, un geste, un regard sinistre que j'apperçois, un mot envénimé que j'entends, un malveuillant

que je rencontre ſuffit pour me boule-verſer. Tout ce que je puis faire en pareil cas eſt d'oublier bien vîte & de fuir. Le trouble de mon cœur diſparoît avec l'objet qui l'a cauſé, & je rentre dans le calme auſſi-tôt que je ſuis ſeul. Ou ſi quelque choſe m'inquiéte, c'eſt la crainte de rencontrer ſur mon paſſage quelque nouveau ſujet de douleur. C'eſt-là ma ſeule peine; mais elle ſuffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En ſortant de chez moi je ſoupire après la campagne & la ſolitude, mais il faut l'aller chercher ſi loin qu'avant de pouvoir reſpirer à mon aiſe, je trouve en mon chemin mille objets qui me ſerrent le cœur, & la moitié de la journée ſe paſſe en angoiſſes, avant que j'aye atteint l'aſyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laiſſe achever ma route! Le moment où j'échappe au cortege des méchans eſt délicieux, & ſi-tôt que je me vois ſous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terreſtre, & je goûte un plaiſir interne auſſi vif que ſi j'étois le plus heureux des mortels.

Je me ſouviens parfaitement que du-

être affecté; mais ces affections p
geres ne durent qu'autant que la
sation qui les cause. La présence
l'homme haineux m'affecte violemm
mais si-tôt qu'il disparoît, l'im
sion cesse; à l'instant que je ne le
plus, je n'y pense plus. J'ai bea
voir qu'il va s'occuper de moi, j
saurois m'occuper de lui. Le mal
je ne sens point actuellement ne i
fecte en aucune sorte, le persécu
que je ne vois point est nul pour
Je sens l'avantage que cette pos
donne à ceux qui disposent de ma
tinée. Qu'ils en disposent donc to
leur aise. J'aime encore mieux q
me tourmentent sans résistance,
d'être forcé de penser à eux pou
garantir de leurs coups.

Cette action de mes sens sur
cœur fait le seul tourment de ma
Les lieux où je ne vois personne
ne pense plus à ma destinée. Je i
sens plus, je ne souffre plus. Je
heureux & content sans diversion,
obstacle. Mais j'échappe rareme
quelque atteinte sensible, & lorsqu
pense le moins, un geste, un re
sinistre que j'apperçois, un mot e
nimé que j'entends, un malveuil

que je rencontre ſuffit pour me boule-verſer. Tout ce que je puis faire en pareil cas eſt d'oublier bien vîte & de fuir. Le trouble de mon cœur diſparoît avec l'objet qui l'a cauſé, & je rentre dans le calme auſſi-tôt que je ſuis ſeul. Ou ſi quelque choſe m'inquiéte, c'eſt la crainte de rencontrer ſur mon paſſage quelque nouveau ſujet de douleur. C'eſt-là ma ſeule peine; mais elle ſuffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En ſortant de chez moi je ſoupire après la campagne & la ſolitude, mais il faut l'aller chercher ſi loin qu'avant de pouvoir reſpirer à mon aiſe, je trouve en mon chemin mille objets qui me ſerrent le cœur, & la moitié de la journée ſe paſſe en angoiſſes, avant que j'aye atteint l'aſyle que je vais chercher. Heureux du moins quand on me laiſſe achever ma route! Le moment où j'échappe au cortege des méchans eſt délicieux, & ſi-tôt que je me vois ſous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terreſtre, & je goûte un plaiſir interne auſſi vif que ſi j'étois le plus heureux des mortels.

Je me ſouviens parfaitement que du-

rant mes courtes profpérités, ces mê
mes promenades folitaires qui me fon
aujourd'hui fi délicieufes, m'étoien
infipides & ennuyeufes. Quand j'étois
chez quelqu'un à la campagne, le befoin de faire de l'exercice & de refpirer le grand air, me faifoit fouvent fortir feul, & m'échappant comme un voleur, je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui, j'y portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le falon; le fouvenir de la compagnie que j'y avois laiffée m'y fuivoit. Dans la folitude, les vapeurs de l'amour-propre & le tumulte du monde terniffoient à mes yeux la fraîcheur des bofquets, & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir au fond des bois, une foule importune m'y fuivoit par-tout, & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'eft qu'après m'être détaché des paffions fociales & de leur trifte cortege que je l'ai retrouvée avec tous fes charmes.

Convaincu de l'impoffibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires, j'ai ceffé tous mes efforts pour cela. Je laiffe à chaque atteinte,

mon sang s'allumer, la colere & l'indignation s'emparer de mes sens; je cede à la nature cette premiere explosion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement d'en arrêter les suites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans, le feu du visage, le tremblement des membres, les suffocantes palpitations, tout cela tient au seul physique, & le raisonnement n'y peut rien. Mais après avoir laissé faire au naturel sa premiere explosion, l'on peut redevenir son propre maître en reprenant peu-à-peu ses sens; c'est ce que j'ai tâché de faire long-tems sans succès, mais enfin plus heureusement; & cessant d'employer ma force en vaine résistance, j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison, car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Eh! que dis-je, hélas! ma raison? j'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part; tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus; c'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel

indolent qui m'appaise. Je cede à toutes les impulsions présentes, tout choc me donne un mouvement vif & court, si-tôt qu'il n'y a plus de choc, le mouvement cesse, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainsi constitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impression se renouvellât à chaque instant. Car les intervalles quelque courts qu'ils soient, suffisent pour me rendre à moi-même. Je suis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir sur mes sens, mais au premier instant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu; c'est-là, quoi qu'on puisse faire, mon état le plus constant, & celui par lequel, en dépit de la destinée, je goûte un bonheur pour lequel je me sens constitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries; il me convient si bien que je ne desire autre chose que sa durée, & ne crains que de le voir troubler. Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune sorte; la crainte seule de celui qu'ils peuvent me faire encore est capable de m'agiter; mais certain

qu'ils n'ont plus de nouvelle prife par laquelle ils puiffent m'affecter d'un fentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.





NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur eſt un état permanent qui ne ſemble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout eſt ſur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme conſtante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'aſſurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainſi tous nos projets de félicité pour cette vie ſont des chimeres. Profitons du contentement d'eſprit quand il vient, gardons-nous de l'éloigner par notre faute, mais ne faiſons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets là ſont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point : mais j'ai ſouvent vu des cœurs contens, & de tous les objets qui m'ont frappé, c'eſt celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'eſt une ſuite naturelle du pouvoir des ſenſations ſur mes ſentimens internes. Le bonheur n'a point d'enſeigne extérieure ; pour le connoître il faudroit lire dans le cœur de l'homme heureux ; mais le contentement ſe lit

dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & semble se communiquer à celui qui l'apperçoit. Est-il une jouissance plus douce que de voir un peuple entier se livrer à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expansifs du plaisir qui passe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie? . . . .

. . . .

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empressement extraordinaire me montrer l'éloge de Madame Geoffrin par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette piece, & sur les badins jeux de mots dont il la disoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un sérieux qui le calma, & voyant que je ne l'imitois point, il cessa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece, rouloit sur le plaisir que prenoit Madame Geoffrin à voir les enfans & à les faire causer. L'auteur tiroit avec raison, de cette disposition, une preuve de bon naturel. Mais il ne s'arrêtoit pas là, & il accusoit décidément de mauvais naturel & de méchan-

ceté, tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que si l'on interrogeoit là-dessus ceux qu'on mene au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai, étoit-ce là l'occasion de le dire, & falloit-il souiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplice & de malfaiteurs? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine, & quand M. P. eut fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'auteur en l'écrivant, avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain le tems étant assez beau quoique froid, j'allai faire une course jusqu'à l'Ecole militaire, comptant d'y trouver des mousses en pleine fleur; en allant je révois sur la visite de la veille, & sur l'écrit de M. D., où je pensois bien que le placage épisodique n'avoit pas été mis sans dessein, & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis mes enfans

aux enfans-trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé, & de-là en étendant & caressant cette idée on avoit peu-à-peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans; en suivant par la pensée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'industrie humaine sait changer les choses du blanc au noir. Car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble, & souvent dans la rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur espiéglerie & leurs petits jeux, avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P. une heure avant sa visite, j'avois eu celle des deux petits du Soussoi les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'aîné peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur, & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses, que malgré la disparité des âges, ils avoient paru se plaire avec moi sincérement; & pour moi j'étois transporté d'aise de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés; le cadet même paroissoit venir à moi si volontiers que, plus enfant qu'eux, je me sentois attacher à lui

déjà par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'avoir mis mes enfans aux enfans-trouvés a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour eux mille fois pire, & presque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent sur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever moi-même, il auroit fallu dans ma situation, les laisser élever par leur mere qui les auroit gâtés, & par sa famille qui en auroit fait des monstres. Je frémis encore d'y penser. Ce que Mahomet fit de Seïde n'est rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard, & les piéges qu'on m'a tendus là-dessus dans la suite, me confirment assez que le projet en avoit été formé. A la vérité j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames atroces : mais je savois que l'éducation pour eux la moins périlleuse étoit celle des enfans-trouvés ; & je les y mis. Je le ferois encore, avec bien moins de doute

aussi, si la chose étoit à faire, & je sais bien que nul pere n'est plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoissance du cœur humain, c'est le plaisir que j'avoir à voir & observer les enfans qui m'a valu cette connoissance. Ce même plaisir dans ma jeunesse y a mis une espece d'obstacle, car je jouois avec les enfans si gaîment & de si bon cœur que je ne songeois gueres à les étudier. Mais quand en vieillissant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me suis abstenu de les importuner; j'ai mieux aimé me priver d'un plaisir que de troubler leur joie, & content alors de me satisfaire en regardant leurs jeux, & tous leurs petits maneges, j'ai trouvé le dédommagement de mon sacrifice dans les lumieres que ces observations m'ont fait acquérir sur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos savans ne connoissent rien. J'ai consigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop soigneusement pour ne l'avoir pas faite avec plaisir, & ce seroit assurément la chose du monde la plus in-

croyable que l'Héloïſe & l'Emile fuſſent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni préſence d'eſprit ni facilité de parler ; mais depuis mes malheurs ma langue & ma tête ſe ſont de plus en plus embarraſſées. L'idée & le mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur diſcernement & un choix d'expreſſions plus juſtes que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras, eſt l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit expreſſément pour les enfans, eſt ſuppoſé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me ſens me trouble, me déconcerte, & je ſerois bien plus à mon aiſe devant un Monarque d'Aſie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaiſir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieilleſſe. L'aſpect de la nature défaillante eſt hideux à leurs

yeux. Leur répugnance que j'apperçois me navre, & j'aime mieux m'abstenir de les caresser que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que sur les ames vraiment aimantes, est nul pour tous nos docteurs & doctoresses. Madame Geoffrin s'embarrassoit fort peu que les enfans eussent du plaisir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi ce plaisir est pis que nul ; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je ne suis plus dans la situation, ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaisir devenu plus rare n'en seroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à caresser les petits du Soussoi, non-seulement parce que la Bonne qui les conduisoit ne m'en imposoit pas beaucoup, & que je sentois moins le besoin de m'écouter devant elle; mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent, ni se déplaire, ni s'ennuyer avec moi.

Oh! si j'avois encore quelques momens de pures caresses qui vinssent du

cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette, si je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts mais doux épanchemens de mon cœur? Ah! je ne serois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance qui m'est désormais refusé parmi les humains. J'en puis juger sur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon souvenir. En voici un qu'en tout autre état j'aurois oublié presque, & dont l'impression qu'il a fait sur moi peint bien toute ma misere.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la nouvelle France, je poussai plus loin, puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traversai le village de Clignancourt. Je marchois distrait & rêvant sans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me sentis saisir les genoux. Je regarde, & je vois un petit enfant de cinq ou six ans qui serroit mes genoux de toute sa force, en me regardant d'un air si familier & si caressant, que mes entrailles s'émurent. Je me disois, c'est ainsi que j'aurois été

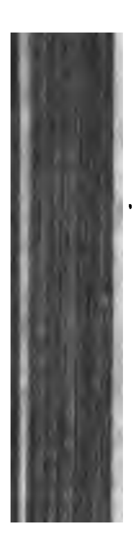
traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baisai plusieurs fois dans une espece de transport, & puis je continuai mon chemin. Je sentois en marchant qu'il me manquoit quelque chose. Un besoin naissant me ramenoit sur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté si brusquement cet enfant, je croyois voir dans son action, sans cause apparente, une sorte d'inspiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin cédant à la tentation, je reviens sur mes pas; je cours à l'enfant, je l'embrasse de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le marchand passoit là par hasard, & je commençai à le faire jaser; je lui demandai qui étoit son pere? il me le montra qui relioit des tonneaux; j'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaise mine, qui me parut être de ces mouches qu'on tient sans cesse à mes trousses. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards du tonnelier se fixer attentivement sur moi d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet objet me resserra le cœur à l'instant, & je quit-

tai le pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir sur mes pas, mais dans un trouble moins agréable qui changea toutes mes dispositions. Je les ai pourtant senti renaître souvent depuis lors, je suis repassé plusieurs fois par Clignancourt, dans l'espérance d'y revoir cet enfant, mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere, & il ne m'est plus resté de cette rencontre qu'un souvenir assez vif, mêlé toujours de douceur & de tristesse, comme toutes les émotions qui pénétrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout; si mes plaisirs sont rares & courts, je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus familiers; je les rumine, pour ainsi dire, par de fréquens souvenirs; & quelques rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mélange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si l'on voyoit dans mon ame l'impression qu'y font les moindres

plaisirs de cette eſpece, que je puis dérober à la vigilance de mes perſecuteurs. Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais, ſans me ſentir ravi d'aiſe d'en avoir ſi bien profité.

Un dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la porte Maillot. Après le dîner nous traverſâmes le bois de Boulogne juſqu'à la Muette. Là nous nous aſsîmes ſur l'herbe à l'ombre en attendant que le ſoleil fût baiſſé, pour nous en retourner enſuite tout doucement par Paſſy. Une vingtaine de petites-filles conduites par une maniere de religieuſe, vinrent les unes s'aſſeoir, les autres folâtrer aſſez près de nous. Durant leurs jeux vint à paſſer un Oublieur avec ſon tambour & ſon tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies, & deux ou trois d'entr'elles qui apparemment poſſédoient quelques liards, demanderent la permiſſion de jouer. Tandis que la gouvernante héſitoit & diſputoit, j'appellai l'Oublieur & je lui dis : faites tirer toutes ces Demoiſelles chacune à ſon tour & je vous payerai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie



grément de la gouvernante,
ranger toutes d'un côté, &
de l'autre côté l'une après
mesure qu'elles avoient tiré.
n'y eût point de billet blan
revînt au moins une oublie
de celles qui n'auroient rie
cune d'elles ne pouvoit
absolument mécontente; afin
la fête encore plus gaie, je
cret à l'Oublieur d'user de
ordinaire en sens contraire,
tomber autant de bons lots
roit & que je lui en tiendro
Au moyen de cette prévoy
eut près d'une centaine d'o
tribuées, quoique les jeun
tirassent chacune qu'une
car là-dessus je fus inexorabl

Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejettât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grace, tira comme les pensionnaires, & prit sans-façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort, & qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal, & ces petites filles venant plaider tour-à-tour leur cause me donnerent occasion de remarquer, que quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres, & cet après-midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour plus de cent écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense; & que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espé-

rant d'y rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à-peu-près de même espece, dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où faufilé parmi les riches & les gens de lettres, j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevrette au tems de la fête du maître de la maison; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer; & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles, festins, feux d'artifice, rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine, & l'on s'étourdissoit au lieu de s'amuser. Après le dîner on alla prendre l'air dans l'avenue, où se tenoit une espece de foire. On dansoit; les Messieurs daignerent danser avec les paysannes, mais les Dames garderent leur dignité. On vendoit là des pains d'épice. Un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule, & l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manans se précipiter, se battre, se renverser pour en avoir, que tout le monde voulut se donner le

même

même plaisir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche, & filles & garçons de courir, d'entasser, & s'estropier; cela paroissoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte, quoiqu'en dedans je ne m'amusasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourse pour faire écraser les gens, je laissai là la bonne compagnie, & je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa long tems. J'apperçus entr'autres cinq ou six savoyards autour d'une petite fille qui avoit encore sur son inventaire, une douzaine de chétives pommes dont elle auroit bien voulu se debarrasser. Les savoyards de leur côté auroient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande brèche aux pommes. Cet inventaire étoit pour eux le jardin des Hespérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amusa longtems; j'en fis enfin le dénouement en payant les pommes à la petite fille, & les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur

d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi. Car les spectateurs même en la voyant la partagerent, & moi qui partageois à si bon marché cette joie, j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec ceux que je venois de quitter, je sentois avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains, & des plaisirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence, & qui ne sont gueres que des plaisirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes avilis par la misere, s'entasser, s'étouffer, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds & couverts de boue?

De mon côté quand j'ai bien réfléchi sur l'espece de volupté que je goûtois dans ces sortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contens. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénetre jusqu'à mon cœur, sem-

ble être uniquement de ſenſation. Si je ne vois la ſatisfaction que je cauſe, quand même j'en ſerois ſûr, je n'en jouirois qu'à demi. C'eſt même pour moi un plaiſir déſintéreſſé qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir. Car dans les fêtes du peuple, celui de voir des viſages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été ſouvent fruſtrée en France où, cette nation qui ſe prétend ſi gaie, montre peu cette gaîté dans ſes jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danſer le menu peuple : mais ſes danſes étoient ſi mauſſades, ſon maintien ſi dolent, ſi gauche, que j'en ſortois plutôt contriſté que réjoui. Mais à Geneve & en Suiſſe, où le rire ne s'évapore pas ſans ceſſe
n folles malignités, tout reſpire le
ontentement & la gaîté dans les fê-
s. La miſere n'y porte point ſon hi-
ux aſpect. Le faſte n'y montre pas
n plus ſon inſolence. Le bien-être,
fraternité, la concorde y diſpoſent
cœurs à s'épanouir, & ſouvent dans
tranſports d'une innocente joie,
inconnus s'accoſtent, s'embraſſent
invitent à jouir de concert des plai-
du jour. Pour jouir moi-même de

ces aimables fêtes, je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir; en les voyant je les partage; & parmi tant de visages gais, je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit là qu'un plaisir de sensation, il a certainement une cause morale, & la preuve en est, que ce même aspect, au lieu de me flatter, de me plaire, peut me dechirer de douleur & d'indignation, quand je sais que ces signes de plaisir & de joie sur les visages des méchans ne sont que des marques que leur malignité est satisfaite. La joie innocente est la seule dont les signes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuse joie le navrent & l'affligent quoi qu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces signes, sans doute, ne sauroient être exactement les mêmes, partans de principes si différens: mais enfin ce sont également des signes de joie, & leurs différences sensibles ne sont assurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me sont encore plus sensibles; au point qu'il m'est impossible de les soutenir

ſans être agité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils repréſentent. L'imagination renforçant, la ſenſation m'identifie avec l'être ſouffrant, & me donne ſouvent plus d'angoiſſe qu'il n'en ſent lui-même. Un viſage mécontent eſt encore un ſpectacle qu'il m'eſt impoſſible de ſoutenir, ſur-tout ſi j'ai lieu de penſer que ce mécontentement me regarde. Je ne ſaurois dire combien l'air grognard & mauſſade des valets qui ſervent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maiſons où j'avois autrefois la ſottiſe de me laiſſer entraîner, & où les domeſtiques m'ont toujours fait payer bien chérement l'hoſpitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets ſenſibles, & ſur-tout de ceux qui portent ſigne de plaiſir ou de peine, de bienveillance ou d'averſion, je me laiſſe entraîner par ces impreſſions extérieures, ſans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un ſigne, un geſte, un coup-d'œil d'un inconnu ſuffit pour troubler mes plaiſirs, ou calmer mes peines. Je ne ſuis à moi que quand je ſuis ſeul, hors de là je ſuis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaisir dans le monde, quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance, ou tout au pis indifférence dans ceux à qui j'étois inconnu; mais aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon visage au peuple, qu'à lui masquer mon naturel, je ne puis mettre le pied dans la rue sans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne; si-tôt que je vois la verdure, je commence à respirer. Faut-il s'étonner si j'aime la solitude. Je ne vois qu'animosité sur les visages des hommes, & la nature me rit toujours.

Je sens pourtant encore, il faut l'avouer, du plaisir à vivre au milieu des hommes tant que mon visage leur est inconnu. Mais c'est un plaisir qu'on ne me laisse gueres. J'aimois encore, il y a quelques années à traverser les villages, & à voir au matin les laboureurs raccommoder leurs fléaux ou les femmes sur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne sais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois, sans y prendre garde, à regarder les petits manéges de ces bonnes gens, & je me sentois soupirer

sans savoir pourquoi. J'ignore si l'on m'a vu sensible à ce petit plaisir & si l'on a voulu me l'ôter encore; mais au changement que j'apperçois sur les physionomies à mon passage, & à l'air dont je suis regardé, je suis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand soin de m'ôter cet incognito. La même chose m'est arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établissement m'a toujours intéressé. Je ne vois jamais sans attendrissement & vénération ces groupes de bons vieillards qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

> Nous avons été jadis
> Jeunes, vaillans, & hardis.

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'Ecole militaire, & je rencontrois avec plaisir çà & là quelques Invalides qui, ayant conservé l'ancienne honnêteté militaire, me saluoient en passant. Ce salut que mon cœur leur rendoit au centuple, me flattoit & augmentoit le plaisir que j'avois à les voir. Comme je ne sais rien cacher de ce qui me touche, je parlois souvent des Invalides & de la façon dont leur aspect m'affectoit. Il n'en

fallut pas davantage. Au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puisqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de salutations. Un air repoussant, un regard farouche avoit succédé à leur premiere urbanité. L'ancienne franchise de leur métier ne leur laissant pas comme aux autres, couvrir leur animosité d'un masque ricaneur & traitre, ils me montrent tout ouvertement la plus violente haine, & tel est l'excès de ma misere que je suis forcé de distinguer dans mon estime, ceux qui me déguisent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promene avec moins de plaisir du côté des Invalides; cependant comme mes sentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour moi, je ne vois jamais sans respect & sans intérêt ces anciens défenseurs de leur patrie : mais il m'est bien dur de me voir si mal payé de leur part de la justice que je leur rends. Quand par hasard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux instructions communes, ou qui ne connoissant pas ma figure

ne me montre aucune averſion, l'honnête ſalutation de ce ſeul là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne ſauroit pénétrer. J'eus encore ce plaiſir l'année derniere en paſſant l'eau pour m'aller promener à l'iſle aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverſer. Je me préſentai, je dis au bateliet de partir. L'eau étoit forte & la traverſée fut longue. Je n'oſois preſque pas adreſſer la parole à l'Invalide de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire; mais ſon air honnête me raſſura. Nous cauſâmes. Il me parut homme de ſens & de mœurs. Je fus ſurpris & charmé de ſon ton ouvert & affable. Je n'etois pas accoutumé à tant de faveur. Ma ſurpriſe ceſſa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ſes inſtructions. Je profitai de cet incognito pour converſer quelque moment avec un homme, & je ſentis à la douceur que j'y trouvois combien la rareté des plai-

ſirs les plus communs eſt capable d'en augmenter le prix. En ſortant du bateau il préparoit ſes deux pauvres liards. Je payai le paſſage & le priai de les reſſerrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point; au contraire il parut ſenſible à mon attention, & ſur-tout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à ſortir du bateau. Qui croiroit que je fus aſſez enfant pour en pleurer d'aiſe? Je mourois d'envie de lui mettre une piece de vingt-quatre ſols dans la main pour avoir du tabac; je n'oſai jamais. La même honte qui me retint, m'a ſouvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de joie, & dont je ne me ſuis abſtenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois après avoir quitté mon vieux Invalide, je me conſolai bientôt en penſant que j'aurois, pour ainſi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choſes honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur nobleſſe & ſouille leur déſintéreſſement. Il faut s'empreſſer de ſecourir ceux qui en ont beſoin; mais dans le commerce ordinaire de la vie, laiſſons la bienveillance naturelle &

ırbanité faire chacune leur œuvre, as que jamais rien de vénal & de ercantille ose approcher d'une si pure urce pour la corrompre ou pour l'al-:er. On dit qu'en Hollande le peu-ɜ se fait payer pour vous dire l'heure pour vous montrer le chemin. Ce it être un bien méprisable peuple e celui qui trafique ainsi des plus ıples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Eu-pe seule où l'on vende l'hospitalité. ıns toute l'Asie on vous loge gratui-nent. Je comprends qu'on n'y trouve ʒ si bien toutes ses aises. Mais n'est-rien que de se dire, je suis homme reçu chez des humains? C'est l'hu-.nité pure qui me donne le couvert. s petites privations s'endurent sans .ne, quand le cœur est mieux traité ɜ le corps.



DIXIEME PROMENADE.

AUJOURD'HUI jour de Pâques fleuries, il y a precisément cinquante ans de ma premiere connoissance avec Madame de *Warens*. Elle avoit vingt-huit ans alors, etant née avec le siecle. Je n'en avois pas encore dix-sept, & mon tempérament naissant, mais que j'ignorois encore, donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif, mais doux & modeste, d'une figure assez agréable, il l'etoit encore moins qu'une femme charmante, pleine d'esprit & de graces, m'inspirât avec la reconnoissance, des sentimens plus tendres que je n'en distinguois pas. Mais ce qui est moins ordinaire, est que ce premier moment décida de moi pour toute ma vie, & produisit par un enchainement inévitable le destin du reste de mes jours. Mon ame dont mes organes n'avoient point développé les plus precieuses facultés, n'avoit encore aucune forme determinée. Elle atten-

it dans une forte d'impatience le
›ment qui devoit la lui donner, &
moment accéléré par cette rencon-
: ne vint pourtant pas si-tôt; & dans
simplicité de mœurs que l'éducation
avoit donnée, je vis long-tems pro-
ıger pour moi cet état délicieux
ıis rapide, où l'amour & l'innocence
bitent le même cœur. Elle m'avoit
ıigné. Tout me rappelloit à elle. Il
'allut revenir. Ce retour fixa ma
stinée, & long-tems encore avant de
posséder, je ne vivois plus qu'en
e & pour elle. Ah! si j'avois suffi à
ı cœur, comme elle suffisoit au mien!
ıels paisibles & delicieux jours nous
ssions coulés ensemble! Nous en
ons passés de tels, mais qu'ils ont
courts & rapides, & quel destin
a suivis! Il n'y a pas de jours où
ne me rappelle avec joie & atten-
ssement cet unique & court tems de
vie où je fus moi pleinement, sans
lange, & sans obstacle, & où je
is véritablement dire avoir vécu. Je
is dire, à-peu-près comme ce Préfet
Prétoire qui, disgracié sous Vespa-
ı, s'en alla finir paisiblement ses
rs à la campagne; *j'ai passé soi-
nte & dix ans sur la terre & j'en*

ai vécu sept. Sans ce court mais précieux espace je ferois resté peut-être incertain sur moi; car tout le reste de ma vie, facile & sans résistance, j'ai été tellement agité, ballotté, tiraillé par les passions d'autrui que, presque passif dans une vie aussi orageuse, j'aurois peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaisance & de douceur, je fis ce que je voulois faire, je fus ce que je voulois être, & par l'emploi que je fis de mes loisirs, aidé de ses leçons & de son exemple, je sus donner à mon ame, encore simple & neuve, la forme qui lui convenoit davantage, & qu'elle a gardée toujours. Le goût de la solitude & de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentimens expansifs & tendres faits pour être son aliment. Le tumulte & le bruit les resserrent & les étouffent, le calme & la paix les raniment & les exaltent. J'ai besoin de me recueillir pour aimer. J'engageai Maman à vivre à la campagne. Une maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asyle,

& c'eſt-là que dans l'eſpace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un ſiecle de vie, & d'un bonheur pur & plein qui couvre de ſon charme tout ce que mon ſort préſent a d'affreux. J'avois beſoin d'une amie ſelon mon cœur, je la poſſedois. J'avois deſiré la campagne, je l'avois obtenue. Je ne pouvois ſouffrir l'aſſujettiſſement, j'étois parfaitement libre & mieux que libre, car aſſujetti par mes ſeuls attachemens, je ne faiſois que ce que je voulois faire. Tout mon tems étoit rempli par des ſoins affectueux ou par des occupations champêtres. Je ne deſirois rien que la continuation d'un état ſi doux; ma ſeule peine étoit la crainte qu'il ne durât pas long-tems, & cette crainte née de la gêne de notre ſituation n'étoit pas ſans fondement. Dès-lors je ſongeai à me donner en même tems des diverſions ſur cette inquiétude, & des reſſources pour en prévenir l'effet. Je penſai qu'une proviſion de talens étoit la plus ſure reſſource contre la miſere, & je réſolus d'employer mes loiſirs à me mettre en état, s'il étoit poſſible, de rendre un jour à la meilleure des femmes, l'aſſiſtance que j'en avois reçue....

FIN.

